This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

848
A69lot
1738

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur à Paris, & ſes Correſpondans en divers endroits.

TOME QUATRIEME,

Depuis la XCI, juſqu'à la CXX.

NOUVELLE EDITION.

A LAUSANNE & à GENEVE,

Chez MARC-MICHEL BOUSQUET & Compagnie.

M. DCCXXXVIII.

AU PREUX

ET ADMIRABLE

DOM QUICHOTTE

DE LA

MANCHE,

INVINCIBLE CHEVALIER

DES LIONS,

&c. &c. &c.

ILLUSTRE Héros de Cervantes, incomparable Destructeur de Moutons & de Marionettes, Courageux & Intrépide Assailleur de Moulins à Vent & à Foulon, Terreur perpétuelle des Alguazils de la Ste. Hermandad, &c. &c., agréez que je mette sous Votre Protection ce IV. Volume des Lettres Juives. *Un outrecuidé Chevalier, pour le moins aussi insensé & aussi extravagant que Vous, a résolu leur ruine, & juré leur déconfiture. Vainement le Public semble-t-il vouloir les garantir de son Courroux : il défie l'Univers entier au Combat, & se vante de les réduire en Poudre, malgré la Pro-*

400104

tection de tous les Enchanteurs. Dans ce preſſant beſoin, permettez que j'aye recours à Vous. Venez, ô inſenſé Chevalier, oppoſer Folie à Folie : domptez Votre Rival téméraire Chevalier d'Ibérie ; &, après l'avoir terraſſé, faites lui confeſſer qu'il ne doit point jouïr du Droit d'être auſſi extravagant que Vous. Depuis longtems, il ſemble vouloir Vous diſputer le Sceptre ou la Marotte de Momus. Ses Impertinences & ſes Folies devroient avoir enflammé Votre zèle : & cependant, Vous ſouffrez qu'il jouiſſe en paix de ſa Réputation. Songez que la Gloire doit Vous exciter au Combat, & que votre Profeſſion même vous y engage. Vous devez, par les Loix de la Chevalerie Errante, redreſſer les Griefs, conſoler les Affligés, & protéger les opprimez. Vous ne pouvez donc équitablement refuſer de donner aux Lettres Juives *le généreux Secours que je vous demande inſtamment pour elles. Dans la juſte confiance où je ſuis d'obtenir de Vous cette grace, je demeure avec le plus profond reſpect, Incomparable Chevalier,*

Vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,
Le Traducteur des LETTRES JUIVES.

PREFACE.

COMME j'achevois ce Quatrieme Volume, on m'a envoyé d'Amſterdam le XXII. Tome de la *Bibliotheque Françoiſe*, dans lequel j'ai trouvé une *Lettre*, où, ſous prétexte de rapporter quelques Faits concernant l'Etat des Sciences en Eſpagne, on a vivement déclamé contre certain Ouvrage, qu'on n'a point nommé, mais qu'on a aſſez déſigné pour connoitre aiſément qu'on veut parler des *Lettres Juives*.

J'avois d'abord réſolu de ne point répondre à cette Critique, dont l'Auteur eſt généralement reconnu, ſoit dans le Monde, ſoit dans la République des Lettres, pour une eſpece de Fou, & pour une parfaite Copie du fameux Dom Quichotte. En effet, on

ſait qu'il a pris une Paſſion auſſi romaneſque pour la Nation Eſpagnole, que celle du Héros de la Manche pour ſon incomparable Dulcinée. Je ne me croyois donc point obligé à faire attention aux Objections d'un pareil Perſonnage; & j'aurois ſuivi mon prémier mouvement, ſi je n'avois réfléchi dans la ſuite, que cette impertinente *Lettre* ſe trouvoit inſerée dans un Journal où l'on voit quelque-fois des choſes aſſez curieuſes & utiles, & que bien des Gens pourroient ſe perſuader que cette Critique ſeroit de la main des Journaliſtes. Je dirai donc un mot de quelques unes des Bévues dont ce ridicule Ecrit eſt rempli.

Le Chevalier d'Ibérie prend d'abord la défenſe de tous les Auteurs qui ſont critiqués dans les *Lettres Juives*. On doit lui pardonner d'être ſenſible à leur Affront, car il y a ſa bonne part. Auſſi en appelle-t-il au Public de l'injuſtice qu'il croit qu'on lui a faite. *Il traite d'Ignorans*, dit-il, *des Gens de Lettres, qui ont mis le Public en état de juger de leur Erudition.* Je répons à cela, qu'il

n'eſt

n'eſt rien de ſi faux que ce Reproche ; & je défie qu'on me nomme un Auteur eſtimable, dont je n'aie pas fait l'Eloge. *Des-Cartes, Gaſſendi, Bernier, Mallebranche, Bayle, Locke, 'sGraveſande, Vitriarius, Boerhave, de Thou, Daniel, Paſcal, Sirmond, Petau, Lamy* ; enfin, tous les Savans, de quelque Païs, de quelque Etat, & de quelque Religion qu'ils ſoient, Catholiques ou Proteſtans, Jéſuites ou Janſéniſtes m'ont été égaux. Dès qu'ils ont eu du mérite, je n'ai pas balancé à leur rendre Juſtice. J'ai eu la même Equité envers les Auteurs, qui n'ont écrit que ſur des Matieres concernant la Poëſie & les Romans. J'ai loué *Corneille, Racine, Milton, Pope, Petrarque, le Taſſe, le Guarini, Dom Lopès de Vega, Cervantes, Crebillon, Voltaire, Rouſſeau.* Il eſt vrai, qu'en accordant du Génie à ce dernier, j'ai cru que je pouvois, & que je devois lui refuſer ce qu'un Arrêt ſolemnel du prémier Parlement de France lui avoit ôté. Ce ſont là tous les bons Auteurs dont j'ai parlé ; & je continûrai d'avoir toujours pour leurs Ouvra-

ges une eſtime infinie. Quels ſont donc ces Ecrivains que j'ai traité d'*Ignorans*, & qui avoient *mis le Public en état de juger de leur Erudition ?* Je comprens que le Critique a voulu ſe déſigner lui-même. Mais comment a-t-il pu ſe fourrer dans la cervelle, que, pour avoir copié trois pages de Moreri, & trois autres de Corneille, & les avoir couſues avec quelques Morceaux de pluſieurs autres Livres, il ait mérité le Nom & la Réputation de Savant ? Je paſſe aux autres Griefs.

Il eſt étonnant, dit ce Critique, *qu'un Homme qui a de la Naiſſance, de l'Education, de l'Eſprit, du Bien, & des Charges honorables, quitte tout cela, & ſe dégrade juſqu'à la Condition d'Auteur.* Ces louanges, qu'on me donne, ſont des Guirlandes, dont on orne la Victime ; & je ne ſuis élevé ſi haut, que pour en être précipité. Je répondrai, avant de quitter cet Article, que, quand il ſeroit vrai, que la Fortune m'auroit placé dans un Etat brillant, je puis ſans honte l'abandonner, pour me livrer entierement à l'Etude de la Philoſophie

phie, & pour jouïr de la douce ſatisfaction que donnent les Sciences à ceux qui les cultivent. A-t-on jamais fait un Crime à la Roche-Foucaut, à Montagne, à Maſherbe, à Racan, à Buſſy-Rabutin, de leurs Ouvrages? Le fameux Cardinal de *Richelieu* fut autant porté par ſa paſſion à paſſer pour Auteur, qu'à détruire la Monarchie d'Eſpagne. Sans doute que le Critique mépriſe ce Cardinal, & qu'il doit lui trouver deux défauts bien eſſentiels. Je pourſuis l'Examen de ſes Reproches.

Il me range dans la Claſſe des Auteurs Libertins, qui n'écrivent que pour décrier leur propre Religion, la Vertu, le Savoir, & le Mérite. Quant à ce qui regarde la Vertu & la Religion, j'ai aſſez montré dans les Préfaces du prémier & du ſecond Volume, qu'il n'y avoit qu'un vrai Calomniateur, qui pût tenir un pareil langage: & pour ce qui concerne le peu de reſpect, qu'il dit que j'ai pour les véritables Savans, on vient de voir de quelle maniere je me ſuis juſtifié. J'avoue que ſi le Critique eſt un véritable

ble Savant, j'ai mal fait de condamner ſes Ouvrages, mais je laiſſe au Public à décider ſi je ſuis coupable ou non.

Comme le Cenſeur n'a point jugé à propos d'entrer dans aucun détail, & qu'il s'eſt ſimplement contenté de ſe répandre en Invectives contre moi; & de louer exceſſivement un Nombre de ſes mauvais Auteurs, il m'eſt impoſſible de lui répondre ſur les Défauts qu'il peut trouver dans cet Ouvrage. J'examinerai donc ſeulement, avant de finir cette Préface, quelques uns des Eloges qu'il a prodigués aux Ecrivains Eſpagnols; & je montrerai évidemment, qu'il les a cent fois plus ravalez, par la façon dont il a voulu les élever, que n'auroit pu faire la plus outrageante Critique. On peut très bien lui appliquer à cet égard ce beau Paſſage de Tacite: *Peſſimum Inimicorum Genus Laudantes.*

Ce Critique commence dabord par établir la Bonté, la Beauté, & la Juſteſſe du Génie de la Nation Eſpagnole, ſur les Oeuvres de Sainte Thereſe, de Louïs de Grenade, & du Reverend

Pere

Pere Rodriguès. Il va enſuite juſques à m'inſulter ſur le doute où il eſt, que ces Livres me ſoyent connus. J'oſe lui dire, qu'ils me le ſont autant qu'à lui: à cela près, que j'en fais beaucoup moins de cas; & ſur tout de Rodriguès, d'ont j'ai lû quelques Ouvrages aſſez mauvais, traduits par un fort médiocre Auteur, & ſi généralement mépriſés, que Moliere n'a pas craint de les tourner en ridicule dans une de ſes Pieces. Je m'étonne que le Critique ignore ce Vers : *Elle lit Rodriguès, fait l'Oraiſon mentale.* Peut-être eſt-ce en lui un oubli volontaire; car, ſur les choſes qui regardent le Théatre, il doit ſe trouver en Pays de connoiſſance.

Je viens aux Poëtes Dramatiques, que le Cenſeur a louez d'une maniere ſi ridicule, que s'il avoit voulu les déchirer par une ſanglante Satire, il n'auroit pû s'y prendre autrement. Voici les propres termes dont il ſe ſert. *Les Auteurs Dramatiques Eſpagnols ont long-tems été le Magazin où les nôtres alloient ſe fournir. Scaron, Montfleuri,*

en ſont des Preuves. Peut-on rien dire d'auſſi flétriſſant pour la gloire des Poëtes Eſpagnols, que de les faire les Inventeurs des plus miſérables Farces, & de leur donner pour Diſciples & pour Imitateurs les plus vils & les plus mauvais de nos Ecrivains? Comment jugeroit-on de certains Poëtes, ſi un Homme écrivoit, que Pradon avoit formé ſon gout ſur leurs Ouvrages? N'auroit-on pas raiſon de les regarder comme les Excrémens de la République des Lettres? Il faut avouer, que le Cenſeur ne ſait guere choiſir ſes louanges. Dieu me garde d'un tel Panégiriſte : j'aime encor mieux ſa haine que ſon amitié. Pour lui faire connoitre la différence qu'il y a entre les Eloges que j'ai donnés aux bons Ecrivains Eſpagnols, & les Sottiſes qu'il en a écrites, je mettrai ici ce que j'ai dit de Dom Lopès de Vega dans la CVI. Lettre. *Cet Auteur a fait de ſi excellentes Comédies, que le grand Corneille aſſuroit, qu'il auroit donné les deux meilleures de ſes Tragédies, pour avoir trouvé le Caractère du* Menteur. *Tu ſais*

que

que c'eſt d'après la Piéce de cet Eſpagnol, que le Poëte François a compoſé la ſienne. Je laiſſe à préſent à décider, lequel, du Critique, ou de moi, a *affecté de faire Injure à la Nation Eſpagnole.* Mais il me ſera encore plus aiſé d'obtenir un Jugement favorable, lorſqu'on verra le Parallele de ce que nous avons dit tous les deux des Hiſtoriens Eſpagnols.

Le Critique ſe contente de parler de l'*Hiſtoire d'Aragon de Zurita*, & de l'*Hiſtoire générale d'Eſpagne de Mariana.* Par une Biſarrerie inexprimable, des deux Auteurs qu'il cite, il en eſt un qui doit être en Horreur à tous les Gens de Bien. Ce n'eſt pas que l'Hiſtoire de Mariana ne ſoit un bon Livre. Mais, il en a fait un autre *, que le Parlement de Paris a condamné au Feu, & que les Jéſuites eux mêmes ont deſavoué. Il inſinue dans cet Ouvrage, qu'il eſt permis, & même louable, de tuër un Roi hérétique ou tiran. Il loue exceſſivement le Moine exécrable qui tua Henri III. & ne craint point de l'apeller l'Honneur

* De Rege & Regis Inſtitutione.

neur & la Gloire de la France. Il faut avouër que, puiſque le Critique ne vouloit citer que deux Auteurs, il pouvoit bien éviter de parler de Mariana. Il devoit imiter mon Exemple, & n'en dire ni Bien ni Mal, ainſi que j'ai fait dans la Lettre où je nomme les Hiſtoriens Eſpagnols. J'en tranſcrirai ici les Noms, ſelon l'Ordre où leurs Eloges ſe trouvent dans la CVI Lettre. *Antoine de Solis, Sandoval, Antoine de Herrera, Dom Barbelemi de las Caſas.* Je n'ai point non plus oublié de louër les Auteurs des Romans, & les Poëtes, qui méritent l'Eſtime des Connoiſſeurs; & j'ai fait les Eloges de *Michel de Cervantes*, de *Matheo Aleman*, de *Dom Alonſe de Hercilla*, de *Jean Rufo*, de *Criſtoval de Virvés*, &c. On peut juger, par le Nombre de ces Ecrivains, ſi j'ai cherché à diminuer la Gloire d'une Nation, pour augementer celle d'une autre. Il eſt vrai, que j'ai ſoutenu, & je le ſoutiens encore, que les Eſpagnols n'ont aucun Philoſophe; & qu'attendu l'Inquiſition, ils ne ſauroient en avoir. Mais, l'Univers entier n'eſt il pas convaincu

de

de cette Vérité? Le Cenſeur, il eſt vrai, ne veut point l'avouër. En preux & indomptable Chevalier, il ſoutient ſon Opinion à tors & à travers. Véritable & digne Copie du Héros de Cervantes, on ne peut vivre en Paix avec lui, ſi l'on ne confeſſe purement & ſimplement, que les Défauts de ſa charmante Dulcinée ſont au deſſus des Vertus des plus grandes Princeſſes.

Pour donner plus de Poids à ſon Opinion, le Critique s'appuie de l'Autorité du Pere Rapin, qui, dans ſes *Réfléxions ſur la Philoſophie*, a dit que les *Eſpagnols excelloient en Métaphyſique*. Mais, cet Auteur a écrit une Sottiſe, qui n'excuſe nullement celle du Cenſeur. En voici la Preuve. Par l'Eloge, que fait ce Jéſuite de la Phiſique & de la Logique d'Ariſtote, on verra aiſément, ſi ſon Sentiment doit être regardé comme déciſif dans les Matieres de Philoſophie. *Il ne parut rien*, dit-il *, *de réglé & d'établi ſur la Logique, & la bonne Phiſique, devant Ariſtote. Ce Génie, ſi plein de Raiſon & d'Intelligen-*

* Rapin, Réflexions ſur la Logique, *n.* 4. *p.* 374. 375.

telligence, approfondit tellement l'Abîme de l'Eſprit Humain, qu'il en pénetra tous les Reſſorts par la Diſtinction éxacte qu'il fit de ſes Opérations. On n'avoit point encore ſondé ce vaſte Fond des Penſées de l'Homme, pour en connoitre la profondeur. Ariſtote fut le prémier, qui découvrit cette nouvelle Voie, pour parvenir à la Science par l'évidence de la Démonſtration, & pour aller géometriquement à la Démonſtration, par l'infaillibilité du Silogiſme, l'Ouvrage le plus accompli, & l'Effort le plus grand de l'Eſprit Humain. Pour faire connoitre l'Impertinence & le Ridicule de cet Eloge, & de quelle Eſpece ſont les Livres de Philoſophie que le Pere Rapin regarde comme des Chefs d'Oeuvre, je me contenterai de citer ici un Paſſage de Des-Cartes, un autre de Mallebranche, & un autre de Locke. Quiconque voudra être plus amplement perſuadé de l'Inutilité des Ouvrages du Philoſophe Grec, pourra conſulter l'illuſtre Gaſſendi dans ſes *Exercitationes Paradoxicæ adverſus Ariſtoteleos.*

Je commence par tranſcrire le Sentiment

timent de Mallebranche †. *Ariſtote..... ne raiſonne preſque jamais que ſur les Idées confuſes que l'on reçoit par les Sens, & ſur d'autres Idées vagues, générales, & indéterminées, qui ne repréſentent rien de particulier à l'Eſprit. Car, les Termes ordinaires de ce Philoſophe ne peuvent ſervir qu'à exprimer confuſément aux Sens & à l'Imagination les Sentimens confus que l'on a des choſes ſenſibles, ou à faire parler d'une maniere ſi vague & ſi indéterminée, que l'on n'exprime rien de diſtinct.*

Voici préſentement Des-Cartes qui va parler. *La Logique de l'Ecole... n'eſt, à proprement parler, qu'une Dialectique, qui enſeigne les Moyens de faire entendre à autrui les choſes qu'on ſait, ou même auſſi de dire ſans jugement pluſieurs Paroles touchant celles qu'on ne ſait pas. Ainſi elle corrompt le bon-ſens, plûtôt qu'elle ne l'augmente* *.

Je vais finir de refuter le Pere Rapin, par ce Paſſage de Mr. Locke. *Nous*

† Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Liv. V. Chap. II. pag.* 388.

* Des-Cartes, Principes de la Philoſophie, *Preface.*

raiſonnons, dit-il †, *beaucoup mieux, & plus clairement, lorſque nous obſervons ſeulement la Connexion des Preuves, ſans reduire nos Penſées en Règle, ou en Forme de Sillogiſme .... Dieu n'a pas été ſi peu libéral de ſes Faveurs envers les Hommes, que, ſe contentant d'en faire des Créatures à deux jambes, il ait laiſſé à Ariſtote le ſoin de les rendre des Créatures raiſonnables.*

On peut voir maintenant quel fond l'on peut faire ſur l'autorité du Pére Rapin dans ce qui concerne les Philoſophes ; & puiſqu'il a prodigué des louanges à Ariſtote, il n'eſt pas fort ſurprenant qu'il ait loué les Métaphiſiciens Eſpagnols. C'étoit une ſuite néceſſaire de ſa façon de penſer, tous les Métaphiſiciens étant zélez Sectateurs d'Ariſtote. Mais pour montrer l'ignorance ou la mauvaiſe foi du Critique, s'il y a tant d'excellens Philoſophes & Métaphiſiciens en Eſpagne, d'où vient n'en nomme-t-il pas quelques uns ? C'eſt qu'il lui auroit été impoſſible de pou-

† Eſſai ſur l'Entendement Humain, *Liv. IV. Chap. XVII. pag.* 868.

pouvoir le faire ; ou qu'il eut augmenté le Ridicule qu'il s'eſt déja ſi juſtement acquis.

Pour achever enfin la Réponſe que j'ai bien daigné faire à ſes Objections, je vais refuter celle où il m'accuſe d'affecter de décrier la Nation Eſpagnole. Il eſt vrai que j'ai dit, & je le dis encore, qu'elle eſt fiere, orgueilleuſe, fainéante, ſuperſtitieuſe, & ſoumiſe aux Moines à l'excès. Mais en expoſant ainſi ſes défauts, ainſi que ceux des autres Peuples dont j'ai parlé, j'ai rendu juſtice à ſes Vertus. Et ſans rappeller tout ce que j'en ai écrit, je me contenterai de citer ici ce morceau de la XCVII. Lettre. *Depuis le Regne de Philippe V. le Miniſtere d'Eſpagne a eu de très habiles Gens : mais les Orages auxquels toutes les Cours ſont ſujettes, les ont ôtez de leurs places. On vante ſurtout ici le Cardinal Alberoni. Non ſeulement les Etrangers qui ſont en grand nombre dans ce Pays, mais même pluſieurs Eſpagnols, rendent juſtice à cet habile Miniſtre .... Depuis l'Avénement de Philippe V. à la Couronne, l'Eſpagne a reparé*

la moitié des maux dont elle avoit été accablée, par les Perſonnes qui avoient été chargés de la conduite des Affaires ſous les Regnes de Philippe IV. & de Charles II. Ses Troupes ſont nombreuſes, bonnes, & bien diſciplinées. Elle s'eſt repeuplée d'un quart plus qu'elle n'étoit, par le grand nombre de François & de Flamands qui s'y ſont établis : & cette Couronne, qui depuis un tems, n'avoit plus rien de redoutable, tient actuellement le rang reſpectable qu'elle occupoit autrefois.

En voilà aſſez, je crois pour faire connoitre la Folie, l'Ignorance, & la Mauvaiſe-Foi du prétendu Chevalier d'Ibérie: car, je ne répondrai point aux invectives & aux injures groſſieres, qu'il me dit à la fin de ſa Lettre. A Dieu ne plaiſe, que j'autoriſe jamais l'indigne Coutume d'introduire ſur le Parnaſſe le Langage des Halles. L'Eſprit ſeul eſt Membre de la Republique des Lettres, & le Corps n'y a aucune Part. Sans cela, dans quel Embarras ne tomberoit on pas quelquesfois, ſur le Rang qu'on y donneroit à certains Perſonnages ? Où placeroit-on, par

exem-

exemple, un Homme, qui, après avoir été Danſeur de Corde, & Baladin pendant ſa Jeuneſſe, auroit dans ſa Vieilleſſe épouſé conſécutivement deux Chambrieres de Comédiennes, & une Gardeuſe de Dindons, devenue Servante de Cabarets, & qui pis eſt, la ſienne? Je ſuis certain que le Critique m'avoûra, que, ſi *l'Individu perſonnel* étoit Membre de la République des Lettres, il ſeroit bien difficile de ſavoir où placer un pareil Original.

Avant de finir cette Préface, je dirai un mot des Traductions qu'on a faites des *Lettres Juives*. Deux différentes Perſonnes les ont trouvées aſſez bonnes, pour vouloir les inſerer dans deux Ouvrages Périodiques, qui paroiſſent à Londres. Le prémier eſt intitulé *Gentilman's Magaſin*, & l'autre *Fog's Weekly Journal*. Je ne ſaurois que me louër de ces Traductions : elles ſont fort bonnes, & font honneur à l'Original. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer, que j'ai vû avec quelque peine, qu'un de ces Traducteurs * affectoit

* L'Auteur du *Fog's Weekly Journal*.

fectoit quelquefois de changer le Titre de certaines Lettres, & de ſubſtituer la qualification de *Monſieur*, au Nom de *Jacob Brito*, ou d'*Aaron Monceca*; enſorte qu'il devenoit incertain, ſi ces Lettres étoient originales, ou traduites : & je remarquerai en paſſant, que ce n'eſt pas aux plus mauvaiſes, qu'il a fait une ſemblable ſouſtraction. La LXX. † eſt dans le cas de celles dont je parle. Elle commence par ces mots : *La prémiére Lettre que je t'ai écrite d'Egipte, doit t'avoir donné une idée des ruines d'Alexandrie*, &c. c'eſt à dire en Anglois, *The laſt Letter I vvote from Egypt gave an Idea of the Ruins of Alexandria &c.* Comme une pareille conduite eſt condamnable par toutes les Loix établies dans la République des Lettres, je ſignifie dès aujourd'hui à ce Traducteur, que s'il continue à faire de pareilles ſouſtractions normandes & ambigues, je me pourvoirai par devant le *Tribunal de Noſſeigneurs les Journaliſtes, afin que par eux Juſtice me ſoit rendue; & qu'il ſoit*

† Voyez le Num. 417. du *Fog's Weekly Journal.*

ſoit expreſſément enjoint audit Traducteur de rendre à chacun ce qui lui apartient. Mais j'eſpere qu'il ne m'obligera point à avoir aucun Procès avec lui, & qu'il imitera d'ores-en avant la bonne-foi de ſon Confrere, qui n'uſe point de ces Suppreſſions de Titres, qui, en matiere de Belles Lettres ſont des demi-larcins. Au reſte, je le remercie de la façon élégante & préciſe avec laquelle il traduit mes Lettres. Je lui dois même un Compliment particulier pour la XLVI. qui commence ainſi : *J'ai couru, mon cher Brito, un des plus grands dangers que j'eſſuirai de ma vie* *. Il a eu la bonté de ne point changer le Titre de celle-là, & de ne point ſubſtituer la qualité de *Monſieur* au Nom de *Brito*. Lorſque je ſonge, que j'ai déja été injurié par quelques Auteurs, & pillé par quelques autres, peu s'en faut que je ne croye être devenu un Perſonnage important dans la République des Lettres.

Je

* En Anglois, *I have undergone, dear Brito, one of the greateſt Dangers*, &c. Fog's Weekly Journal, *July* 31. 1736.

Je passe à une autre Traduction, qui va, dit-on, bientôt paroitre. Elle est en Hollandois, & le Manuscrit en est actuellement entre les mains d'un Libraire. Je ne l'ai point vûe ; & quand j'aurois été à même de la voir, je n'en aurois pû juger, n'entendant point cette Langue. Mais une Personne, qui en connoit tous les Avantages, m'a assûré, que je ne devois point me plaindre de la Façon dont mes Lettres étoient rendues, n'ayant rien perdu entre les mains du Traducteur. C'est tout ce que je sai de cet Ouvrage, dont l'Auteur ne m'est nullement connu.

On m'a aussi écrit d'Allemagne, qu'on y avoit déja traduit en Allemand les deux prémiers Volumes des *Lettres Juives*. Mais il me seroit aussi impossible de juger d'une Traduction Allemande, que d'une Hollandoise.

Enfin, quelque chose d'incomparablement plus singulier que tout cela, c'est qu'on m'a mandé, qu'elles avoient été réimprimées à Avignon, & qu'on y en avoit déja vû deux Volumes, mais misérablement tronqués & défigurez, conformement au Sort ordinaire de toute Edition contrefaite en terre Papale.

LET-

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur à Paris & ſes Correſpondans en divers Endroits.

LETTRE NONANTE-ET-UNIEME

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE ſuis enfin arrivé, mon cher Monceca, dans le Païs où tant de nos Freres ont été inhumainement égorgés, & immolez à l'Avarice des Moines, ſous le prétexte de la Religion. J'ai traverſé le Rouſſillon, & une partie de la Catalogne; & c'eſt de Barcellone, que je t'écris.

Cette Ville eſt grande, belle, & bien fortifiée. Le Port eſt très méchant ; & dans les mauvais Tems, les Bâtimens n'y ſont pas en ſureté. Les Catalans haïſſent mortellement les Caſtillans. Il n'eſt aucune Domination, qu'ils ne préféraſſent à celle de l'Eſpagne. Ils l'ont bien fait voir par leurs révoltes réïtérées : mais on les a réduits au point de n'avoir plus que la liberté de former d'inutiles déſirs. La Citadelle, qu'on a conſtruite nouvellement, eſt un Frein ſi redoutable, que Barcellone ne ſauroit rien entreprendre, & n'a plus d'Eſpoir que dans ſon obéïſſance & ſon humiliation. On a déſarmé les Bourgeois dans toutes les Villes de la Catalogne. Les Païſans ſont encor obſervez de plus près : il y a toujours un nombre de Troupes répandues dans les Villages. Il eſt vrai, que tant de précautions coutent des peines & des Soins à la Cour d'Eſpagne ; mais, c'eſt une néceſſité ; & l'on doit rendre la Juſtice aux Caſtillans, de n'avoir agi avec tant de rigueur, qu'à la derniere extrêmité. Dans le dernier Siége de cette Ville, les Moines étoient à la tête des Révoltez, montoient la Garde, relevoient les Soldats dans les Poſtes les plus dangereux, & les animoient par leurs diſcours & par leurs actions : ils promenoient même leurs Reliques ſur les Remparts ; & plus d'un coup de Canon emportoit un Moine & ſon Saint. Les Religieuſes même, malgré la foibleſſe de leur Sexe vouloient avoir part à la révolte : elles mettoient à leurs fenêtres des Eten-

Etendarts faits avec de la Toille rouge, pour montrer qu'elles ne reſpiroient auſſi que le Sang & le carnage. Conſidere, mon cher Monceca, juſqu'où va la fureur de la révolte, lorſqu'elle a ſaiſi l'Eſprit des Peuples: elle donne du courage aux plus foibles. Il ſemble que le Crime augmente la valeur. Les Sujets révoltez combattent ſouvent avec plus d'obſtination pour détruire leur Prince, que les fidelles pour le ſoutenir & le garantir de leurs coups. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe reprocher aux Caſtillans d'avoir agi foiblement en faveur de Philippe V. Ce Monarque eſt obligé de les aimer doublement, comme ſes Sujets, & comme ſes Enfans. Auſſi l'ont-ils toujours regardé comme un bon Roi & comme un Pere. Mais, malgré tous leurs efforts, cette bonne volonté n'eut peut-être pas ſuffi, ſi la France n'eut terminé la révolte des Catalans.

Les Femmes dans ce Païs, ſont plus libres que dans le reſte de l'Eſpagne, quoi qu'elles le ſoient beaucoup moins qu'en France. Elont ſecoué peu-à-peu l'ancienne maniere Eſpagnole. Les *Duegnes*, les *Jalouſies*, ne ſubſiſtent plus, ou du moins ce qu'il reſte de cet Attirail de la jalouſie, n'eſt plus qu'un Cérémonial aſſez inutile pour la ſureté des Maris. Le grand nombre de François & de Flamands établis à Barcellone; la quantité de Troupes, qui forment la Garniſon, & qui ſont preſque toutes Vallones; ont accoutumé peu-

à-peu les anciens habitans du Païs à prendre le Cocuage en Patience. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encor bien des Catalans, dont l'humeur ne ſoit *réculcitrante*. Mais, les ſoins qu'ils prenent ne font ſouvent que hâter leur Malheur. La Galanterie eſt devenue à Barcellone une maladie épidémique, que les François y ont portée. Malheur à ceux qui reſſentent ſes coups, dont toutes les précautions ne ſauroient garantir. Quoique l'Amour ait des Droits auſſi étendus en Eſpagne qu'en France, on agit cependant d'une maniere bien différente: &, quoi qu'on tende au même but, on y parvient par des chemins entiérement oppoſez. En France, un Amant ſe déclare ouvertement: il ſuit ſa Maitreſſe au Bal, à la Comédie; les Parties de Campagne, les Fêtes galantes, ſont des occaſions favorables pour un François amoureux. Un Eſpagnol eſt diſcret & reſſerré: il eſt forcé de cacher au Public les ſentimens de ſon cœur. Son Bonheur, & la réüſſite de ſes projets, dépendent du Secret. Les Egliſes ſont les endroits qui lui ſont les plus favorables: chaque Fête de quelque Saint lui tient lieu d'Opera & de Comédie. Une Mere accompagne ſa Fille, un Mari ſon Epouſe, aux Spectacles; mais, les femmes vont ſeules aux Temples; &, ſous l'ombre de Piété, l'Amour trouve à ſe récompenſer de ſa contrainte.

Tous les prémiers rendez-vous en Eſpagne ſe donnent dans les Egliſes. C'eſt-là où l'on con-

conclut les derniers Marchés. On les éxécute chés des femmes qui paſſent pour des Saintes, & chés qui les jeunes perſonnes peuvent aller ſans conſéquence. Il eſt peu de Dames Eſpagnoles, qui n'aïent quelque vénérable Amie couverte de Scapulaires & *d'Agnus Dei*. Un Mari ſeroit regardé comme un Fou, & qui pis eſt comme un Hérétique, s'il alloit ſe figurer, que donna *Mendoça*, ou donna *Valcabro*, toutes les deux reſpectables par leur âge, & par le rang qu'elles tiennent dans la très ſainte Confrérie de St. François depuis plus de vint Ans, fuſſent capables de préter leur Miniſtere à un rendez-vous amoureux. Ces Dames de la Ste. Confrérie ſont ici regardées comme des perſonnes déja béatifiées. Elles entretiennent une grande correſpondance avec certains Moines appellez *Cordeliers*, qui les dirigent, & avec leſquels elles ſont aſſociées. Les Nazaréens appellent ces ſortes de liaiſons une *Parenté Stirituelle*. C'eſt-là d'où viennent toutes ces Phraſes & ces façons de parler qu'on lit dans les Livres Miſtiques, & qui paroiſſent inintelligibles. Telles ſont celles-ci. *Je vous porte dans mon cœur en Dieu, ma chere Sœur .... Vous êtes toujours préſente à mon Eſprit, quoique je parle & que j'agiſſe avec d'autres Perſonnes. .... Priez pour votre Frere pour votre Ami, pour votre Serviteur* *.

Une Partie de ces Expreſſions ſont tirées des

* Cette derniere Phraſe eſt priſe des Lettres du Pere Girard à la Cadiere.

Livres d'un nommé François de Sales, & des Lettres qu'il écrivoit à une certaine Sœur Chantal. Ce François de Sales étoit, à ce qu'on assure, un honnête homme, qui a fait autant de mauvais Singes que Fontenelle; & tous les Moines ont été charmez d'avoir ce prétexte, pour écrire hardiment les Sentimens les plus passionnez à leurs Dévotes, sous le Voile d'un Langage Mistique. Il est vrai, que les Moines Espagnols ne cherchent point tant de façons: ils ont le Champ libre: & l'entrée de toutes les Maisons leur est offerte. A l'abri de leur Capuchon, ils jouïssent de toutes sortes de Privileges; aussi sont-ils plus insolens, plus ignorans, & plus débauchés, que dans aucun autre Roïaume. Si les Enfans venoient au monde avec quelque marque, qui fût un indice certain de leurs Peres, la moitié des Espagnols retrouveroient les leurs dans des Ecclésiastiques & des Moines.

Le Clergé, dans ce Païs, a des mœurs très peu réglées; en cela bien différent de celui de France, dont tu m'as vanté dans tes Lettres la régularité. Pour avoir, mon cher Morteca, une Idée juste des gens d'Eglise de ce Païs, il faut te figurer, que les Moines sont au double mauvais & ignorans de ce qu'ils le sont en France; & que les Prêtres Séculiers ne valent pas beaucoup mieux. Une chose, qui te surprendra dans un Païs où le bas Clergé a des mœurs aussi corrompues, c'est la Sagesse, la Probité, & la candeur des Pontifes Es-

pa-

pagnols. Ils ſont dignes de leur Rang ; & il n'eſt aucun d'entre eux, qui ne mérite l'Eſtime & l'Approbation de tous les honnêtes gens. Dans quelque Religion qu'on ſoit, l'on ne peut s'empêcher d'avouër, qu'un Troupeau ſeroit heureux, s'il profitoit des Leçons d'auſſi ſages Paſteurs. Les Pontifes ſont les ſeules Perſonnes en Eſpagne, qui ne ſoient point ſoumiſes à l'Inquiſition. Je te parlerai dans la ſuite de cet inique Tribunal, & j'en ai déja appris bien des particularitez, qui font frémir d'horreur. Dès qu'on nomme en ce Païs le terrible nom *d'inquiſiteur*, tout le Monde tremble ; & les plus grands ont autant de fraïeur, que les plus ſimples Citoïens. Malgré mes Paſſe-ports, & la Commiſſion dont je ſuis chargé par la République de Genes, j'obſerve une grande Circonſpection ; & je n'ôſe point, comme en France, dire ce que je penſe.

Dès que j'ai eu paſſé Belle-garde *, j'ai affecté un Silence, qui tient beaucoup du Pithagoricien. Cet Air mélancolique convient aſſez dans un Païs où tout le Monde eſt extrêmement retenu. On dit que ce Sérieux augmente en avançant dans l'Eſpagne. Si cela eſt, je m'attens en arrivant à Madrid de voir une Ville peuplée d'Héraclites, & de Citoïens larmoïans.

A-propos de Larmes, je te dirai, mon cher Monceca, que j'ai beaucoup ri au fond du

* Derniere Place de France.

cœur dans un endroit où j'étois allé pour pleurer. Il y a dans cette Ville une Troupe de Comédiens nouvellement arrivée, qu'on m'assura être la meilleure qu'on ait vu depuis long-tems en Espagne. On pronoit sur-tout une nommée la Galiega, Comédienne du Roi, & qui avoit quité Madrid pour quelque Mécontentement. On me pressa d'aller voir une Tragédie nouvelle, qu'on m'assura être belle & touchante. Juge de ma surprise, mon cher Monceca, lorsqu'en entrant dans la Sale du Spectacle, je vis sur le Théatre deux Comédiens, habillés en Moines, représenter les principaux Rolles d'une Piéce intitulée *la Mort d'Aléxis, ou l'Exemple de Chasteté.* Il faut que je t'avoue, que je ne m'étois point attendu à une pareille extravagance. Je souhaitois dans ce moment, que tu pusses être témoin d'une chose aussi ridicule. Le sujet de cette Tragédie répondoit au Caractère & à la dignité des Personnages. Aléxis, principal Rolle, est un Gentilhomme Romain, grand Amateur du Célibat. Il quitte sa femme, la premiere nuit de ses Noces. Il erre long-tems de Ville en Ville. Enfin, il vient mourir chés son Pere, qui ne le reconnoit plus. On souffre qu'il expire dans un mauvais réduit, où par charité on lui avoit permis de se retirer. Un Billet, qu'on trouve en sa main lorsqu'il est mort, découvre tout le Mistère : mais, on ne peut lui ôter ce Papier; &, tout mort qu'il est, il ne veut le remettre qu'au

Sou-

Souverain Pontife qui vient avec toute ſa Cour, recevoir le Billet du Saint, & la piéce finit par un coup de Théatre auſſi éclatant.

Aléxis, au commencement du prémier Acte, n'eſt âgé que de dix-huit Ans: au cinquieme, il en a quarante à quarante-cinq. Les regles de l'Unité de lieu & d'action, ſont auſſi parfaitement ſuivies, que celle des vint-quatre heures: les penſées, & les ſentimens, répondent au reſte; & je ne crois pas qu'on puiſſe pouſſer l'Egarement & le ridicule plus loin. Ce n'eſt pas, que les Eſpagnols n'aient pluſieurs bonnes Piéces de Théatre. Don Lopès de Vega a fait de très excellentes Comédies; mais, le peuple les goute fort peu. Il aime mieux voir St. Jaques ou St. Philippe, qu'Agamemnon ou Achille; & les Stigmates de St. François excitent plus de pleurs, que les plaintes d'Andromaque, & le deſeſpoir d'Hermione. Tel eſt le gout & le préjugé de ce Païs: il faut par-tout de la dévotion, ou plûtôt de la ſuperſtition. Lorqu'on jouoit la Comédie, j'entendis ſonner une Cloche, & je vis tout le monde ſe mettre à genoux, & marmoter quelque choſe dans leurs Dents. Les Comédiens donnérent l'Exemple: & deux Acteurs, qui étoient ſur le Théatre, s'interrompirent, remuérent les Levres, ou parlérent tous bas comme les autres Spectateurs. Cette Cérémonie faite, chacun ſe releva, & l'on continua la piéce. Je demandai pourquoi l'on faiſoit ce remûment de Levres. On

me dit, qu'on appelloit cela l'*Angelus*. C'eſt une eſpece de Priere, que je n'aurois pas cru que les Nazaréens euſſent faite à la Comédie ; & il n'y a que les Eſpagnols capables de choiſir une Sale de Spectacle, pour dire leurs Oraiſons. Il eſt vrai, que ce lieu doit apparament jouïr des mêmes prérogatives que les Couvents des Moines ; car, ce ſont des Prêtres, qui reçoivent l'Argent à la Porte, & qui ſous le nom des pauvres, partagent le profit avec les Comédiens. A la vérité, les Troupes Comiques, moïenant cette diminution ſur leur revenu, jouïſſent de tous les Privileges des autres Nazaréens. Elles ne ſont point excommuniées, ainſi qu'en France : & ſi elles étoient aſſez riches, ou aſſés dévotes, elles pourroient avoir un Aumonier comme les Régimens Royaux.

Quand les Comédiens meurent en Eſpagne, on leur accorde la Sépulture : on la leur refuſe en France ; & on leur éleve des Mauſolées en Angleterre. D'où vient, mon cher Monceca, une Bizarerie auſſi ſinguliere ? Des Anciens préjugés, beaucoup plus que de la raiſon. Cependant, ſi elle entre pour quelque choſe dans les Enterremens des Baladins, je ſuis aſſuré, qu'elle condamne l'Excès des François, & celui des Anglois ; & qu'elle approuve le juſte milieu des Eſpagnols. Il ſeroit fort heureux pour eux, qu'ils raiſonaſſent auſſi

auſſi ſenſément dans toutes les actions de leur vie.

Porte-toi bien, mon cher Monceca : vis content & heureux ; & que le Dieu de nos Peres te comble de proſperitez.

De Barcellone, ce . . ,

LETTRE NONANTE-DEUXIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

JE ſuis arrivé dans un Païs, mon cher Brito, où l'Homme eſt auſſi libre, qu'il eſt eſclave dans celui que tu habites. *La Hollande*, dit un Auteur François, *ſemble être la Patrie des Philoſophes : affranchis du Joug qu'on impoſe ailleurs à la Raiſon, ils ſont les Maitres d'en faire uſage.* Le bon-Sens ſemble être le partage des Hollandois ; & l'on croiroit volontiers, lorſqu'on les examine avec ſoin, que la Nature, qui leur a refuſé la Politeſſe des François, la Pénétration des Anglois, & la Vivacité des Italiens, les a recompenſez largement de ces Qualitez, par une Raiſon juſte, prévoiante, & équitable, qui les conduit dans toutes leurs Actions.

Les Hollandois, nez libres, n'obéiſſent qu'aux Loix de leur Patrie : ils n'ont de Souverains, que la Vertu & leurs Devoirs. Il ne faut pourtant pas te figurer, que ce portrait convienne à tous les Hollandois. Il en eſt dans ce Païs comme dans

dans tous les autres : le Bien eſt toujours balancé par le Mal. Le bas Peuple en Hollande eſt auſſi mépriſable, que les Bourgeois, & même les bons Artiſans, ſont eſtimables. Il me ſeroit impoſſible, mon cher Brito, de te donner une Idée juſte des Mœurs de ce Païs, ſi je n'entrois dans un Détail particulier. Tu t'apperçois déja, qu'en dépeignant le Peuple, je ne t'aprens rien qui convienne aux Bourgeois & aux Principaux de la République. Les Nobles qui reſtent encor dans le Païs, ont auſſi des Mœurs & des Coutumes très différentes de celle de la Bourgeoiſie. Ainſi, je tacherai de te faire connoitre tout ce que j'appercevrai digne d'être remarqué, dans les différens Etats qui compoſent la République.

La Hollande eſt un Païs ingrat. C'eſt une Terre flotante ſur l'Eau, une Prairie inondée les trois Quarts de l'Année : & ce Terrain eſt ſi étroit, & ſi borné, qu'il ne ſauroit nourrir la cinquiéme partie de ſes Habitans, fût-il auſſi fertile en Bled, qu'il eſt ſtérile.

Le Commerce eſt l'unique reſſource des Hollandois. Ils n'ont épargné, ni leurs Peines, ni leurs Travaux, pour le faire fleurir dans leur Patrie : ils l'ont étendu juſqu'aux Extrémitez de la Terre.

C'eſt la Néceſſité, & la Véxation des Eſpagnols, qui ont obligé les Habitans de ce Païs de paſſer juſques dans les Indes, & d'y former une ſeconde République. Lorſqu'ils eurent ſecoué le Joug de leur ancien Maitre, l'Eſpagne voulut leur

leur interdire le Commerce dans ſes Ports, croiant par-là les affoiblir & ſe préparer un moien pour les ſoumettre. Dans la ſuite, ces Difficultez firent naitre l'Envie aux Hollandois d'aller eux-mêmes à la Source du Commerce. Ils paſſérent dans les Indes, & ils y jettérent les commencemens de ces ſuperbes Colonies qui s'y ſont formées dans la ſuite. Un Auteur Italien, qu'on doit regarder comme peu porté à favoriſer la Hollande, & à publier ſa Grandeur, aſſure, que la ſeule Ville d'Amſterdam a plus de Vaiſſeaux elle ſeule, que tout le reſte de l'Europe enſemble *.

Ce ne fut pas ſans peine, que les Hollandois établirent leur Commerce aux Indes Orientales. Les Portugais, alors Sujets de l'Eſpagne, les traverſérent dans toutes les Rencontres, & n'oubliérent rien pour les faire échouër dans leur Entrepriſe: Mais, ils ſurmontérent toutes ces difficultez. Ils vainquirent leurs Ennemis, & les chaſſérent de pluſieurs Iles, dont ils étoient les Maitres. Ces Victoires, & ces Commencemens heureux, relevérent leurs Eſpérances, & leur firent naitre l'idée d'étendre leur Commerce aux Indes Occidentales.

La liberté, dont jouïſſent les Hollandois, les a beaucoup favoriſés dans leurs entrepriſes. L'entiére ſûreté, que les Etrangers trouvent dans leur Païs; l'Aſile, qu'on y a accordé, dans tous les tems,

* *La Quantita di Vaſcelli, à commun Judicio, viene ſtimata ſi grande, che pareggia quella che fa tutto il reſto dell'Europa inſieme.* Bentivoglio.

tems, depuis l'établiſſement de la République, à ceux qu'on a perſécutez dans pluſieurs Païs à cauſe de la Religion; y ont attiré un ſi grand nombre d'Habitans, qu'ils ont pu faire de puiſſantes Colonies, armer un nombre prodigieux de Vaiſſeaux, & voir cependant leur Païs toujours exceſſivement peuplé.

Si l'Eſpagne eut toujours été la Maitreſſe de la Hollande, Amſterdam reſſembleroit peut-être aujourd'hui à Anvers: elle n'auroit rien de grand que ſon étendue, & rien de remarquable que ſa ſituation; au lieu qu'actuellement tout reſſent dans cette ſuperbe Ville, cette ancienne grandeur des Tyriens & des Phéniciens, dont les Grecs & les Romains nous ont laiſſé de pompeuſes Deſcriptions. Parmi les choſes les plus remarquables que j'aie vûes dans tous mes Voiages, je n'ai rien trouvé qui m'ait auſſi ſurpris, que le Port d'Amſterdam. Il eſt impoſſible qu'on puiſſe ſe figurer, ſans l'avoir vû, le ſuperbe effect de plus de deux mille Batimens renfermez dans le même Port. Qu'on s'imagine une magnifique Ville, bâtie au milieu des Ondes, cette Idée ſera encor infiniment au-deſſous de la Beauté que forme ce nombre de Vaiſſeaux de toutes les Nations du Monde, dont les Arbres, les Pavillons, & les Flammes, offrent aux Yeux un Spectacle unique.

Depuis que je ſuis à Amſterdam, je n'ai encor eu que le loiſir de remarquer en gros les beautez de cette Ville; & je n'ai pû les examiner en détail. J'aurai ſoin de t'inſtruire de tout ce que

je

je verrai; & je tacherai de t'en donner une exacte connoiſſance. Il eſt peu de Religion, qui ne ſoit profeſſée dans cette Ville. Les Hommes y ont la liberté d'honorer la Divinité dans le Culte qu'ils jugent à propos de ſuivre. Cependant, quoique chacun puiſſe ici ſervir Dieu à ſa mode, la Religion de l'Etat, ou des Provinces-unies, eſt la Chrétienne Réformée. Tu ſais, que cette Religion eſt dans le fond la même que la Nazaréene, & qu'elle n'en eſt diſtincte, que dans certains Points. Les Nazaréens Papiſtes damnent hautement les Nazaréens Réformez. Ceux-ci accordent bien à leurs Adverſaires quelque petite Place dans le Ciel: mais il leur rendent le Chemin ſi difficile, que, franchement, autant vaudroit-il qu'ils les donnaſſent à tous les Diables. Ces deux différentes Religions, ou, pour mieux dire, ces deux différentes Opinions, puiſque dans le principal, elles conviennent toutes les deux de la plus grande partie des Faits, ont cauſé bien des Querelles entre leurs Partiſans. Il a été un tems, où les Nazaréens s'égorgeoient mutuellement, & croioient gagner le Ciel, en s'entretuant, pour ſoutenir les Sentimens d'un Moine Allemand * & d'un Eccléſiaſtique François †. C'étoient deux fameux Hommes, au Jugement même de leurs Ennemis: mais, je ſuis aſſuré, que lorſqu'ils débitérent leurs Ecrits, ils ne penſérent jamais, qu'ils duſſent entrainer autant de Diviſions. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que s'ils ve-

* Luther.
† Calvin.

venoient à préſent, je doute fort qu'ils occaſionnaſſent les Guerres qui ſe ſont faites au ſujet de leurs Opinions. Quelques bonnes qu'elles puſſent être, on ſe contenteroit de les croire, ſans vouloir s'égorger pour les faire recevoir. Les Nazaréens, ſur-tout les Réformez, ſont revenus de la Folie de ſe maſſacrer pour des Argumens & des Syllogiſmes. Auſſi laiſſent-ils une entiére liberté de Conſcience à tous ceux qui ſont dans leurs Païs.

La Religion Réformée eſt, à la vérité, la dominante en Hollande; mais elle ne tiranniſe point les autres. Ce n'eſt pas, que, ſans la ſage Prudence du Gouvernement, la choſe ne pût très facilement arriver. Car, il en eſt ici comme ailleurs; & il y a un nombre de zélez Devots Réformez, qui, à l'imitation des Jéſuites, tourmenteroient, *pour la plus grande Gloire de Dieu*, un Nazaréen Papiſte, avec beaucoup de plaiſir & de ſatisfaction. Mais, les Magiſtrats, très honnêtes Gens, & fort peut bigots, ne veulent point entendre parler de Véxations, qui deviendroient dans les ſuites nuiſibles à l'Etat. Auſſi les Nazeréens Papiſtes ont-ils tant de ſujet de ſe louer de la douceur du Gouvernement, qu'on aſſure que le nombre de ceux qui ſont établis dans ce Païs, ſurpaſſe, ou du moins égale, celui des Réformez.

Les juſtes bornes, que la ſageſſe Hollandoiſe a miſes à l'ambition des Eccléſiaſtiques, aſſure encor la tranquillité de toutes les Religions différentes & ſéparées de la dominante. Il leur ſe-

roit

roit inutile, & même périlleux, de vouloir fomenter un ſaint Zèle dans leurs Ouialles, contre ceux qu'ils appellent Hérétiques ou non-Conformiſtes. Au moindre trouble qu'ils cauſeroient, on leur feroit dire de prier Dieu; &, s'ils n'obéiſſoient point au prémier Ordre, le ſecond ſeroit ſuivi d'une Punition, dont leur Bourſe ſe reſſentiroit. Comme ils ne tirent d'autre Revenu, que celui que le Souverain leur accorde, dès qu'ils manquent à ce Souverain, il retire ſes bienfaits; & ces Eccléſiaſtiques, leurs Epouſes, & leurs Enfans, s'en reſſentent. Car, dans la Croiance Réformée, les Eccléſiaſtiques ſont mariez. On a cru, que le bon-Sens vouloit, qu'on leur permit de prendre une Femme, dans la crainte qu'ils n'uſaſſent du Privilége des Moines Nazaréens, & qu'ils ne ſe ſerviſſent de celle de leur Prochain. Auſſi faut-il avouër, qu'ils ont des Mœurs en général dignes de la Pureté des Siécles d'Or. Je ne ſerois point étonné, qu'on m'apprit qu'un Miniſtre (c'eſt ainſi que les Réformez appellent leurs Prêtres) eut une Foibleſſe: il eſt Homme, & comme tel ſujet à l'Humanité; mais, juſques-ici, on n'a pu reprocher à aucun la moindre choſe dont la Bienſéance puiſſe être choquée.

L'Auteur de la Réforme * cauſa, ſelon moi, un Préjudice très conſidérable aux Eccléſiaſtiques qui ont embraſſé ſes Sentimens. Il leur a permis de prendre des Femmes, & leur a rogné

* Calvin.

les Bénéfices. C'eſt-là ce qu'on peut *appeller uſer la Chandelle par les deux bouts.*

Chés les Réformez Hollandois, on ne connoit, ni Souverains Pontifes, ni Pontifes ordinaires: tous les Prêtres ſont égaux. Ils n'ont jamais eu la douce ſatisfaction de s'entendre appeller *Monſeigneur, Votre Grandeur, Votre Eminence.* Auſſi ne manquent-ils pas de donner le Nom de la proſtituée Babilone à toutes les Egliſes, où quelques Eccléſiaſtiques revétus de Titres pompeux, jouiſſent de quarante mille Livres de Rente. Ils condamnent peut-être ce qu'ils ſouhaitent: & le Point, ſur lequel ils s'accorderoient le plus aiſément avec leurs Adverſaires, ſeroit ſans doute celui qui leur permettroit de poſſéder de gros Bénéfices, & de devenir *Grandeur* ou *Eminence*, ainſi que les Pontifes Nazaréens.

Si les Miniſtres ne ſont pas riches, ils ſont ſavans en revange. On ne les reçoit, qu'après les avoir mûrement examinez; au lieu que, dans preſque tous les Ordres, les Moines Nazaréens ſont pour la plûpart des Gueux & des Fainéans. Les Eccléſiaſtiques, chés les Réformez, ſont élevez à ce Dégré par le Mérite & par la Science. Le plus petit Paſteur de Village eſt inſtruit, non ſeulement de ſa Religion, mais quelquefois des Connoiſſances qui forment les Grands-Hommes. Auſſi en eſt-il ſorti pluſieurs du Corps des Miniſtres. Ils haiſſent mortellement les Jéſuites: ceux-ci leur rendent très fraternellement le réciproque; & je crois, qu'ils ont Raiſon de part & d'autre. Sans les Miniſtres, l'Europe entiére

tiére ſeroit Papiſte ; &, ſans les Jéſuites, elle ſeroit Réformée. Quoiqu'ils ſoient acharnez les uns contre les autres, ne doute pas que, dans le fond du Cœur, ils ne ſe rendent mutuellement Juſtice, & qu'ils ne conviennent, que leurs Adverſaires ont du ſavoir & du mérite. C'étoit-là, du moins, la façon de penſer du fameux Claude, & du célébre Arnauld. J'ai pourtant rencontré des Janſéniſtes en France, qui m'aſſuroient, d'un grand Air de Confiance, que les Jéſuites étoient des ignorans. Peu s'en falloit, que leur Animoſité & leur Aveuglement ne voulût même leur refuſer de connoitre la Politique. Il faut pourtant avouër, qu'ils ont du Savoir, & que cet Ordre a produit des grands Hommes. Les Bénédictins, qui ont eu nombre de Savans de la prémiére Claſſe, n'aiment guères plus les Jéſuites, que ne les aiment les Réformez. Cependant, ils avouent, que leurs Adverſaires ont eu des Auteurs dignes de l'Eſtime de l'Univers, ne fuſſent que les *Sirmonds* & les *Pétaus*.

Dans ce Conflit entre les Docteurs Nazaréens, Papiſtes, Janſéniſtes, Réformez, &c., je penſe qu'un Homme de Sens ne doit faire attention qu'au Bon qui règne dans leurs Ecrits, ſans s'embarraſſer de quel Sentiment étoit ſur la Grace, ou la Prédeſtination, un Auteur d'ailleurs rempli d'excellentes choſes. Que m'importe, à moi, mon cher Brito, lorſque je lis l'*Hiſtoire de France* de Daniel, que cet Ecrivain ait été Jéſuite ou Rabbin ? Pourvû que je puiſſe tirer quelque uti-

lité de ſon Ouvrage, je ſuis prêt à lui donner les Louanges qu'il mérite, & à blamer en même tems un mauvais Hiſtorien Juif. Les Savans ſont, dans le Commerce de la Vie civile, de toutes ſortes de Religions. Il y a une Foibleſſe infinie à ne point rendre juſtice au Mérite d'un Homme, parce qu'il ſert la Divinité par un Culte différent du nôtre. Il faut laiſſer cette extravagante Folie aux Moines, & aux Prélats Italiens.

Il n'eſt point de Païs, où les Gens, quoique d'une Religion différente, vivent avec plus d'union, qu'en Hollande. Ici, les Juifs, les Nazaréens, les Mahométans, traitent les uns avec les autres comme s'ils étoient Fréres. Ils ſe regardent tous comme Hommes, & Enfans de la même Divinité. Ce leur en eſt aſſez pour être attentifs les uns envers les autres, à former les Liens qui uniſſent les Sociétez, & maintiennent dans un Etat la Paix & la Concorde. Heureux Païs! ou l'Homme ſe reſpecte dans ſon ſemblable, & n'exige point qu'il devienne l'Eſclave d'une Opinion, que ſouvent il ne ſauroit, ni croire, ni comprendre!

Porte-toi bien, mon cher Brito. Vis content & heureux; & donne-moi de tes cheres Nouvelles. Moyſe Rodrigo me charge de te faire ſes Complimens. Il m'eſt très utile dans ce Pays.

D'Amſterdam, ce . . .

LET-

LETTRE NONANTE-TROISIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE ne saurois t'exprimer, mon cher Monceca, combien je suis frapé des Mœurs & des Coutumes des Espagnols. En effet, je les trouve tous les jours plus extraordinaires; & j'ai plus eu lieu de faire des Réfléxions sur l'Orgueil & l'Ignorance des Hommes, depuis deux Mois que je suis en Espagne, que pendant un An que j'ai resté en Italie.

La Route de Barcellone à Madrid est une de celles qui sont les plus pratiquées dans ce Pays. Cependant, un Voyageur y manque souvent de tout, dans plusieurs endroits. Bien loin d'y trouver des Hotelleries à la Françoise ou à l'Italienne, on ne rencontre que de miserables *Ventas* *. Ce sont de grandes Maisons à demi ruinées, dans lesqu'elles il y a quelques Chalits au milieu de deux ou trois Galetas. Un Voyageur fatigué, qui arrive dans ce Séjour délicieux, ny trouve rien du tout à manger: il faut qu'il envoye acheter du Pain chés le Boulanger, & de la Viande chés le Boucher. S'il n'a point de Domestique, il est obligé d'aller lui-même à la Provision. Le Propriétaire du *Ventas* ne se dérangeroit point pour un Prince: il croiroit être deshonoré,

* Mauvais Cabarets.

s'il faiſoit un pas de plus qu'il n'eſt obligé par ſon Etat.

On ne trouve point dans les Villes un peu conſidérables de ces ſortes de *Ventas*: mais, les Cabarets y ſont ſi déteſtables, & on y eſt ſi mal, & ſi mal-proprement ſervi, qu'ils ne valent guères mieux que ces charmans *Ventas*.

La ſeule néceſſité peut engager un Homme à voyager en Eſpagne. Il faudroit qu'il fût fou, s'il entreprenoit de parcourir ce Pays, par la ſeule Curioſité: excepté qu'il ne voulût prendre des Mémoires qui puſſent ſervir à l'Hiſtoire de l'égarement de l'Eſprit Humain. En ce Cas, il ne pourroit mieux faire; il trouveroit par-tout,

Orgueil, Aſtuce, Pauvreté,
Ignorance & Bigoterie,
Superſtition, Vanité,
Ridicule Cérémonie.

C'eſt-là le Caractère de la Nation Eſpagnole: &, quoi que bien des Gens publient dans les Pays étrangers, que les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus ceux d'autrefois, ils confondent les Etrangers établis en Eſpagne avec les Originaires du Pays. Il eſt vrai, que, ſous le préſent Roi, la Cour a pris une nouvelle face: & que les Grands, eſclaves par-tout de l'ambition, ont cru faire leur Cour, en prenant des maniéres éloignées de celles qu'ils avoient autrefois. Mais, le Peuple, les Bourgeois, & les

Gen-

Gentilshommes ordinaires, ſont toujours ces mêmes Eſpagnols, dont les Rodomontades ont ſouvent réjoui l'Europe entiére, & dont la Pauvreté & la Craſſe, ſurpaſſe quelque-fois la Vanité.

Tu ne ſaurois croire, mon cher Monceca, juſqu'à quel point le Peuple eſt ici orgueilleux; & tu ſerois étonné de voir les jours de Fêtes une foule d'Ouvriers, qui, ſouvent, faute de Pain, ont jeuné toute la Semaine, ſe promener fiérement, vêtus d'Habit de Soie noire, portant l'Epée, & ſe donnant mutuellement des Titres très honorables. Lorſqu'un Païſan en rencontre un autre dans les Champs, il le ſalue gravement, & lui dit d'un Ton emphatique, *Adio*, *Seignor Cavallero*, c'eſt-à-dire, *Adieu*, *Seigneur Cavalier*: l'autre répond avec beaucoup de ſérieux à cette Politeſſe; & le tout ſe paſſe avec autant de Majeſté, que l'Entrevue de deux puiſſans Monarques ſur les Confins de leurs Etats.

Autrefois, non ſeulement la Populace étoit orgueilleuſe, mais elle étoit même inſolente envers les Grands & les Souverains. Sous ce Roi-ci, les choſes ont pris une autre face; il a réduit ſes Peuples au point de ne plus craindre leurs Emeutes. Sous Charles II. ſon Prédéceſſeur, les Cordonniers de Madrid étoient des Gens reſpectables; &, lorſqu'ils ſe mutinoient, il falloit que la Cour leur accordât ce qu'ils demandoient. En 1676, ayant apris, qu'on avoit réglé le prix des Souliers, cela ne leur plut nullement: ils préſentérent une Re-

quête au Préſident du Conſeil de Caſtille, par laquelle ils lui demandoient qu'on remit la choſe ſur l'ancien Pied; & comme il ne ſe dépêcha point aſſez vîte à leur gré de la leur accorder, ils coururent tous, la Forme & le Tire-Pied à la Main, ſous les Fenêtres de la Chambre de Charles, & ſe mirent à crier de toute leur force, *Viva el Rei, y muera el mal Governo.* Le Roi, ſurpris d'une muſique auſſi extraordinaire, & auſſi inattendue, ſe mit à ſa Fenêtre, & ne fut pas médiocrement ſurpris de voir le reſpectable Corps des Cordonniers de Madrid. Il envoia chercher le Préſident de Caſtille, qui, pour faire finir un Concert auſſi déſagréable, permit aux Séditieux de vendre les Souliers auſſi chers qu'ils voudroient, & de les faire d'auſſi mauvais Cuir qu'ils jugeroient à propos.

Ce qui avoit occaſionné la Hardieſſe de ces Cordonniers, étoit l'Indulgence qu'on avoit eue quelques jours auparavant pour les Maçons, qui s'aſſemblérent dans un Quartier des plus éloignés de la Ville, & réſolurent d'entrer à Main armée chés quelques-uns des Magiſtrats, qui ne gouvernoient pas à leur fantaiſie: & qu'ils accuſoient d'embrouiller les Affaires, & de donner des Projets pour ruiner le pauvre Peuple. Le deſſein de ces nouveaux Réformateurs étoit d'égorger les prétendus Criminels devant tout le Monde, pour en faire un Exemple. Heureuſement, il ne ſe trouva aucun Mutin, qui voulût ſe mettre à la tête des Conjurez: & cette affaire n'eut aucune ſuite, chacun étant retourné à ſon travail,

vail, & les Magiſtrats continuans à piller. L'Emeute des Cordonniers fut une ſuite de la foibleſſe que l'on eut de ne point punir les prémiers Révoltez. Il eſt vrai, que le mauvais Miniſtére cauſoit ſous le dernier Roi, des Révoltes fréquentes. Le Duc de Médina-Cœli, chargé des Affaires, étoit d'un Tempéremment très nonchalant: chacun pilloit & voloit; & il n'y avoit jamais un Sou dans les Coffres du Roi.

Une partie de la Pauvreté du bas Peuple venoit cependant de ſa Fainéantiſe, & de celle de la plûpart des Bourgeois. C'eſt cette même Fainéantiſe, qui contribue encor aujourd'hui à faire ſortir de l'Eſpagne une grande quantité d'Argent: &, qu'elles que ſoient les Richeſſes que la Flote y apporte toutes les Années, elles ne ſauroient ſuffire à corriger le Mal que cauſe dans l'Etat, la Pareſſe & la ridicule Vanité d'une partie des Citoiens. D'ailleurs, des Sommes exceſſives qu'on apporte des Indes, ils faut en ôter près des deux Tiers, que les Etrangers retirent pour les Marchandiſes qu'ils ont fournies.

Ce qui contribue le plus à laiſſer les Eſpagnols ſans Argent, c'eſt un nombre prodigieux de François & de Flamands, qui viennent les ſervir. Ils ſupléent aux choſes, que les *Doms Dieguez*, les *Doms Sanches*, & les *Doms Rodrigues*, n'oſeroient faire, & dont leur Amour propre ſeroit ſi bleſſé, qu'ils aimeroient mieux mille fois mourir de Faim, que de ſe réſoudre à les entreprendre. Les Flamands, & les François, moins

pareſſeux & moins vains que les Eſpagnols, travaillent à la Culture des Terres, aux Bâtimens, aux choſes les plus ſerviles: &, lorſqu'ils ont amaſſé quelques Piſtolles, ils prennent congé des *Doms Sanches* & des *Doms Diegues*, & s'en retournent dans leur Patrie avec de l'Argent; laiſſant leurs Maître ſans un Sou, mais toujours également rogues & fiers. Le nombre de ces Etrangers, qui vont travailler en Eſpagne, eſt ſi conſidérable, qu'un Auteur François aſſure, *que l'on en trouve juſqu'a qu'atre-vingt mille, qui entrent dans le Royaume & qui en ſortent de cette maniére; & qu'il n'y en a point, qui n'emporte chaque Année ſept ou huit Piſtolles, & quelquefois plus.* Il eſt aiſé de voir, mon cher Monceca, que cela monte à une Somme prodigieuſe. Il eſt vrai, que, depuis que Philippe V. régne, la quantité de François qui ſe ſont établis en Eſpagne, a ſervi infiniment à la repeupler, & a diminué de beaucoup la Circulation des Domeſtiques & des Payſans ambulants, par la commodité que tous les *Doms Garcies*, & les *Doms Pedres*, ont eue de trouver des Serviteurs ſtables.

Une des raiſons du peu de ſoin que l'on a en Eſpagne de la Culture des Terres, qui la plûpart ſont en friche, ou très mal entretenues, c'eſt la grande quantité de Moines, dont ce Païs abonde plus qu'aucun autre. C'eſt ici, où l'on peut-dire, qu'ils ſont dans leur Fort. Les Prêtres, depuis un nombre d'Années, ſont en Droit dans ce Païs, ſous le Prétexte d'Accuſation de Judaïſme, de Sortilége, de Blaſphéme, ou de

quel-

quelques autres Crimes qui regardent le Tribunal de l'Inquiſition, de perdre tous ceux qui ôſent leur déplaire, & de les faire mourir dans les Supplices. Quiconque ôſe vouloir ne point fléchir les Genoux devant l'Idole Monacale, eſt livré aux Mains des Bourreaux. Mais, ce n'eſt point ici le Lieu de t'entretenir des Cruautez de l'Inquiſition. Je t'écrirai dans une autre Lettre toutes les Horreurs que j'en ai appriſes. Une choſe ſurprenante, c'eſt que, ſi les Eſpagnols n'avoient point cette barbare Inquiſition, ils n'en ſeroient pas moins ſoumis aux Moines. Ils ont pour eux une ridicule Vénération, qui ſemble une Idée innée dans leurs Ames. Ils les placent dans tous les Poſtes éminens. Il eſt vrai qu'aujourd'hui le Miniſtére, ſage & éclairé, s'oppoſe aſſez à cette Coutume; mais, le Mal eſt ſi enraciné, qu'il eſt inguériſſable.

Le Duc de Medina-Cœli, prémier Miniſtre de Charles II, ne trouva point d'affaire, dans tout ſon Miniſtére, qui lui donnât plus de peine à conduire, que celle du changement du Confeſſeur du Roi. A peine ce Duc en avoit-il mis un en place, qu'il étoit obligé de l'ôter. En cinq ans, ce Monarque eut ſept Confeſſeurs. Il n'y en eut aucun, qui ne caballât, & ne brouillât les Affaires.

La Vénération, que les Eſpagnols ont pour les Moines, eſt ſi grande, elle eſt ſi aveugle, qu'elle leur fait prendre la défenſe des Forfaits les plus inouïs. Ils puniſſent même ceux qui veulent en arrêter le Cours, en touchant aux Privilé-

ges

ges Monacaux ; & le Rang le plus élevé n'a pu mettre à l'abri de ceux qui ont ôſé le tenter.

Un Moine du Royaume de Valence, Pays peuplé de Meurtriers, de Voleurs, & d'Aſſaſſins, après avoir quitté ſon Couvent, ſe mit à la Tête des Bandits qu'on nomme *Bandoleros*. Il ſe diſtingua parmi eux, par plus d'une mauvaiſe Action. Mais, dans le moment qu'il venoit de commettre un Aſſaſſinat, on le prit les Armes à la Main. Toute la Théologie de l'Ecole ne put lui fournir des Argumens pour pallier ſon Crime. Quelque perſonne de bon-Sens, qui croioit qu'il falloit faire un Exemple, conſeilla au Vice-Roi de faire pendre le Moine ſur le champ. Ce Gouverneur en avoit un grande envie. Craignant cependant le Pouvoir Monacal, il fit aſſembler quatre Religieux de différens Ordres, & leur ordonna de lui dire leurs Sentimens. Il y en eut deux, qui citérent tous les Docteurs Eſpagnols, & prétendirent que le Moine ne pouvoit être jugé, ſans que le Pontife fût inſtruit de ſon Affaire. Les deux autres Religieux, oublians, par une eſpéce de Miracle, le vénérable Habit de St. François dont ils étoient revétus, & ſaiſis d'horreur du Meurtre que venoit de commettre leur Confrére, opinérent à le faire exécuter le plûtôt qu'il ſeroit poſſible. Dans ce Conflit d'Opinions, le Vice-Roi, croiant que le Service du Roi demandoit un Exemple prompt & ſévére, ſuivit le Parti qui lui ſembloit le plus conforme

à

à la Juſtice ; & fit exécuter le Criminel ſur le champ.

Les Eccléſiaſtiques, avertis qu'on alloit punir un Moine qui méritoit d'être roué, s'aſſemblérent en Tumulte. Ils coururent chés le Pontife, qui, entrant dans leur Sentiment, envoia dire au Vice-Roi de ne point paſſer outre. Celui-ci ſe crut diſpenſé pour cette fois de l'Obéiſſance filiale : il alla toujours ſon grand Chemin, & ne retarda pas d'un inſtant l'Exécution du Moine. Mais, à peine fut-elle achevée, que le Pontife publia un Interdit. A cette triſte Nouvelle, le Peuple ſe crut perdu : ſa Fureur lui fournit des Armes, & il aſſiégea le Vice-Roi, qui s'étoit réfugié dans ſon Palais. *Malheureux Gouverneur !* crioient-ils, *tu veux donc nous faire devenir noirs comme du Charbon, & ſecs comme du Bois ? Crois-tu, que nous voullions être excommuniés à cauſe de toi ? Il faut que tu ſois, ou Juif, ou Maure, d'avoir ôſé faire un Crime qui t'attire le Courroux du Ciel.* „ Gou„ vernador disgraciado, quieres que nos haga„ mos negros come Carbon, y ſecos come Lena? „ Crees que ſaremos eſcomulcados por Amor „ tuyo ? Es meneſter que eres Judio, o Mo„ ro, por haver hecho un Pecado por el qual „ el Ciel te amenaſa „. Le Vice-Roi ne crut pas devoir répondre par des Raiſons à d'auſſi fortes que celles qu'avoit le Peuple. Il prit le ſage Parti de ſe ſauver de la Ville. La Cour, aiant été inſtruite de cette Affaire, nomma pour l'examiner un Jéſuite & un Dominicain. Tu vois

vois déja, mon cher Monceca, que le Vice-Roi n'eut pas raiſon. Il fut rigoureuſement chatié, pour avoir oſé punir un Scélérat. On l'éxila à vingt Lieues de Madrid, & l'on en nomma un autre pour remplir ſa Place.

Porte-toi bien mon cher Monceca: vis content & heureux.

De Madrid, ce....

LETTRE NONANTE-QUATRIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

IL ſemble, mon cher Iſaac, que l'Air de la Hollande inſpire de l'Amour pour la Philoſophie. Cette liberté, dont on y jouït, fournit à l'Eſprit mille Idées qui ne s'y préſentent point ailleurs. Tout homme, dans ce Païs, a le droit de penſer, de raiſonner, & de s'expliquer, ſans qu'il riſque ſes biens ou ſa vie. Chacun a le droit de ſervir Dieu à ſa mode; &, pourvû qu'on ſoit vertueux, on eſt aſſûré d'être tranquille en ce Païs.

La liberté de Religion, dont on jouït dans ces Provinces, n'y cauſe pas le moindre trouble. Comme il n'en eſt aucune, qui ſonge à y tirranniſer les autres, tout le monde vit tranquille, & chacun ſuit ſes opinions. Mais, quelle que ſoit la diverſité des Sentimens des Hol-

Hollandois, ils ſe réduiſent tous à ce point fixe: *Ne contraignons point les autres, & ne ſoïons point non plus contraints.*

Ces peuples heureux ſont véritablement humains, & attachés aux prémiers principes du droit naturel. Ils ne penſent pas, que la différence de ſentimens doive occaſionner la violence, & la Perſécution. Ils laiſſent à Dieu le ſoin déclairer les cœurs. Sous le prétexte ſpécieux de la Foi & de la Religion, ils ne font point rougir l'Humanité: & l'envie d'étendre leur croiance ne leur fait pas mépriſer le Sang de leurs Freres. Un homme, pour être Perſan ou Indien, en eſt-il moins homme? S'il eſt vertueux, pourquoi le bannir de la Société? Un Turc, un Bonze, ſi l'on veut, rempli de candeur, eſt par-tout un Tréſor ineſtimable. Il doit être reſpecté par les perſonnes qui lui reſſemblent, à Amſterdam, comme à Conſtantinople, ou à Pekin.

Les Hollandois ſont ſi pénétrez de ces maximes, qu'il eſt peu de Religion perſécutée, qui n'ait trouvé, non ſeulement un Azile, mais même une protection réelle, auprès deux. On pourroit penſer, que l'uniformité de croiance a excité leur Charité envers les Réfugiés François. Je veux bien croire, qu'elle y a eu part. Mais, la haine, qu'ils portent à la violence, a ſuffi pour les déterminer à aſſiſter les Juifs Portugais contre la Perſécution de leurs Tirans. Les Provinces-Unies ont reçu nos malheureux Freres proſcrits, & les ont

mis

mis à couvert de la fureur des Moines. Il eſt un nombre de Nazaréens Papiſtes, qui doivent éternellement ſe louer de la bonté des Hollandois. Bien des Auteurs fameux, des Gens de la prémiere Volée, que les coups de la fortune banniſſoient de leur Païs, ont éprouvé le bon cœur des Hollandois.

Ce n'eſt point dans ce Païs-ci comme dans bien d'autres, où notre infortunée Nation ſemble n'être ſoufferte, que pour être en Proie à toutes les injures, & epuiſer les rigueurs de la fortune. Un Juif, à Amſterdam, eſt un Citoien qui jouït de tous les Privileges attachés aux autres Religions : & le Couſin du Pontife Romain, le frere du prémier Baron Luthérien, le Fils d'un Evêque Anglican, n'ont pas des droits plus grands en Hollande, que l'Enfant du plus petit Rabbin. Dès qu'un homme a le bonheur d'être né Citoïen de la République, il jouït de tous les Privileges: il n'eſt ſoumis à perſonne; & ne reconnoit même le Magiſtrat, que lorſqu'il eſt dans ſes Fonctions: ailleurs, chacun eſt égal.

On peut donc dire juſtement, mon cher Iſaac, que les Juifs ſont libres en Hollande & en Angleterre, & eſclaves par-tout ailleurs, ſoit des Nazaréens, ſoit des Muſulmans. Nous ſommes ſoufferts à Rome. Nous y avons pluſieurs Sinagogues. Mais, qu'elle contrainte ne nous impoſe-t'on point? Par combien de cruautez, de mépris, & de travaux, ne nous fait-on pas acheter l'Azile qu'on nous accorde?

Plu-

Pluſieurs de nos freres m'ont aſſuré, que, par une ordonnance d'un Pontife Romain *, les Juifs étoient obligés dans cette Ville, d'aſſiſter tous les Samedis après midi, juſqu'à un certain nombre, à un Sermon Nazaréen. Une troupe de Moines ſe promenent dans l'Egliſe, armez de longues Baguetes; &, lorſqu'un Juif paroit n'être pas attentif, il eſt réprimandé & traité comme un Ecolier qu'on envoie au Catéchiſme: la moindre marque de diſtraction eſt punie de deux ou trois grands coups ſur les Epaules. Quelque-fois, les Moines viſitent les Oreilles de ceux qui aſſiſtent à ces Sermons, dans la crainte qu'ils ne ſe les bouchent avec du Cotton.

A quoi ſervent toutes ces Momeries, ou plûtot, ces indignitez ? Les Nazaréens ſont-ils aſſez inſenſez pour croire, que c'eſt par de vaines déclamations, qu'on convainc l'Eſprit? Il faut, pour faire gouter la raiſon, avoir ſçu prévenir le cœur. Quand il ſeroit vrai, comme il ne l'eſt pas, qu'ils fuſſent dans le bon chemin, la façon dure, violente, & tirannique, dont ils nous annoncent leurs Sentimens, nous empécheroit de les accepter, & nous previendroit contre une Religion qui veut agir ſouverainement, & convaincre par la force plûtôt que par la raiſon.

Les Hollandois, mon cher Iſaac, ſont bien éloignés de vouloir faire écouter leurs Prédicateurs à coups de Baguettes. Contens de ſui-

* Gregoire XIII.

vre les opinions qui leur paroiſſent les plus vrai-ſemblables, ils ſont auſſi peu embarraſſés de la Croïance de leurs voiſins, que de leurs affaires domeſtiques, dont ils ne s'informent jamais. Un homme, dans ce Païs, eſt Roi deſpotique chés lui: il ordonne en Maitre. Il ne craint, ni qu'on vienne lui demander ce qu'il fait, ni même qu'on s'en informe; excepté qu'on ne ſoupçonnât, qu'il agit contre l'Etat ou le bien de la Société. Mais, cela n'arrive jamais.

De la liberté, dont jouïſſent tous les Hollandois, nait l'Amour de la Patrie. Chaque particulier la regarde comme une bonne Mere, dont il doit conſerver les Privileges. Ces ſentimens ſont ſi gravez dans leurs cœurs, que rien ne peut les en effacer: & comme il n'y a preſque point de Moines en Hollande, & qu'ils n'y ont aucune autorité, il y a apparence, que la tranquilité durera éternellement dans la République. La différence de Religion n'y eſt point à craindre. Les Hollandois ont trop de bon-ſens, pour troubler jamais la République afin de défendre les opinions de quelques Docteurs. Ils leur permettent de faire tant de Livres qu'ils veulent. Quand ils ſont bons ou amuſans, ils les liſent: Quand ils ne valent pas grand-choſe, ils les laiſſent pourrir en paix chés les Libraires.

De la liberté, qu'ont les Savans de pouvoir diſputer tout à leur aiſe, s'enſuit un nombre de Croiances ou de religions diverſes: toutes pourtant Nazaréenes au fond; mais, différentes

tes entre elles dans certains Points. Peut-être ne ſeras-tu pas fâché, mon cher Iſaac, que je te faſſe un détail abrégé de quelques-unes de ces différentes Sectes.

Une des plus conſidérables eſt celle des *Arminiens*. Ce nom lui a été donné à cauſe d'*Arminius*, Profeſſeur en Théologie à Leide. Elle ne differe de la Croiance des Réformez, que ſur les matieres de la grace & de la Prédeſtination.

Les *Anti-Trinitaires*, ou *Ariens Modernes*, ont renouvellé les opinions de ce fameux *Arius*, qui, ſous Conſtantin, fit tant de Bruit parmi les Pontifes Nazaréens. Ses ſentimens, après deux cens Ans de Triomphe, & treize cens d'oubli, renaiſſent aujourd'hui, & ont été ſoutenus de nos jours par de très habiles gens, ſur tout en Angleterre. Le Docteur Clarke, ſavant Anglois, a écrit pluſieurs ouvrages, pour prouver la validité & la vérité de cette Doctrine: & le célébre *Newton* paſſe pour être mort Arien. Si j'étois Nazaréen, j'aurois peine à comprendre comment pendant plus de treize Siécles, il n'y a plus eu perſonne à qui la vérité fût connue.

La Secte des *Quakres* eſt une des plus extraordinaires. Elle n'a, ni Prêtres, ni Culte. Ceux, qui ſont dans cette Croïance, ne ſont point baptiſés, comme les Nazaréens, ni circoncis comme les Juifs & les Turcs. Toutes leurs Cérémonies Religieuſes conſiſtent à écouter, lorſqu'ils ſont aſſemblez, celui qui fait un

Sermon. C'eſt le hazard qui donne le Prédicateur. Le prémier, qui croit être inſpiré, ſoit femme, ſoit homme, débite tout ce qu'il penſe que l'Eſprit lui fournit. On l'écoute attentivement. Les femmes ont grand ſoin de ſe cacher le viſage avec leurs Evantails; & les hommes ſont couverts de larges Chapeaux, qui leur donnent un Air exceſſivement morne & ſérieux. Les Quakres ſont peut-être de tous les Nazaréens les ſeuls véritables Philoſophes. Ils ne donnent jamais à perſonne le Titre de *Monſieur*, encor moins de *Votre Alteſſe*, ou de *votre Majeſté*. Ils prétendent, que tous ces mots ont été inventez par l'Orgueil Humain, & qu'il eſt ridicule d'appeller des Vers de Terre, *votre Eminence*, *votre Sainteté*, *votre Excellence*, &c: &, pour éviter de tomber dans ce Cas, ils tutoïent même les Princes & les Rois. Ils diſent pour leurs raiſons, qu'un Seigneur n'eſt pas double, & que *tu* lui ſied beaucoup mieux que *vous* accompagné ordinairement de quelques Termes faſtueux, & qu'il ne mérite point. Ils ſont vétus d'une maniere très ſimple: leurs habits n'aiant, ni Plis, ni Boutons, afin que ce ſoit pour eux un avertiſſement continuel d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ont rejetté l'inutile & criminelle Parure. Ils ne font jamais de Sermens, ils diſent, qu'il eſt affreux de proſtituer le nom du Très-Haut dans les Débats des miſérables mortels; & qu'un homme, qui ſuit la vertu, ne doit jamais affirmer la vérité que par un *Oui* ou un *Non*.

Je

Je t'avoûrai, mon cher Iſaac, que je ne ſçaurois aſſez louër cette coutume des Quakres. Les Sermens ſont vains & ſuperflus, & ne ſervent de rien. Chés les hommes, le Fourbe ne craint point de ſe parjurer: & le Galant-Homme doit étre crû ſur ſa parole. Je ne ſçai ſi tu connois ce beau paſſage d'un Auteur Tragique de ce Siecle.

Laiſſe-là les Sermens.
S'ils faiſoient dans les cœurs naitre les Sentimens,
Je t'en demanderois. Mais, quelle eſt leur Puiſſance?
Le Vice les trahit, la vertu s'en offenſe.
Il ſuffit, entre nous, de ton devoir, du mien.
Voila le vrai Serment: les autres ne ſont rien *.

La derniere vertu des Quakres eſt de n'aller jamais à la guerre, & de ne pouvoir verſer du Sang, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Ils diſent, que la Gloire des Conquérans eſt une fureur digne d'un enragé. Ils gémiſſent des Meurtres que font les autres hommes, & qu'ils colorent du nom de *Courage*, de *grandeur d'Ame*, de *Magnanimité*, ou *d'Amour de la Patrie*. Ils ajoutent, que ſi tous les hommes étoient Quakres, contens

* *Houdart de la Motte, dans la Tragedie de Romulus. Act. V. Scen. I.*

de poſſéder ce qu'ils ont, & ſoigneux d'en faire part aux Malheureux, ils n'iroient point, comme des Loups affamez, déchirer & mettre en piéces des gens qu'ils n'ont jamais, ni vûs, ni connus, & qui ſouvent ne leur ont fait aucun tort.

La Secte des *Anabatiſtes*, ou plûtôt *Mennonites*, ainſi nommez d'un Prêtre Friſon appellé *Menno*, eſt à peu près la même que celle des Quakres : excepté le tremblement que ces derniers affectent, lorſqu'ils reçoivent les prétendues influences de l'Eſprit Saint ; & le Batême & la Cene, que les *Mennonites* adminiſtrent dans l'Age de raiſon, & dont les Quakres ne font aucun uſage.

Les *Rhinsbourgiens*, ainſi nommez du Village de *Rhinsbourg* près de Leide, où ils s'aſſemblent tous les Ans le lendemain de la Pentecôte, ſont ſortis d'entre les Arminiens ; mais, ils ont adopté pluſieurs opinions des Ariens, des Quakres, des Anabatiſtes, &c. & leur religion eſt un compoſé de quelques opinions de toutes les Sectes Nazaréenes.

Les *Hebraïſans* ſont une Eſpece de *Juifs Nazaréens*. Ils regardent comme un Article de Foi la connoiſſance parfaite de la Langue Hébraïque. Il y a grand nombre de femmes dans cette Secte. Auſſi, Dieu ſait le beau Carillon, des Aſſemblées des Hébraïſans ! Elles ont un Air de Tumulte & de Diſſipation, qui n'inſpire guère la Piété.

Ces différentes Religions, mon cher Iſaac, con-

contiennent toutes un petit nombre d'Honnêtes-Gens, remplis de probité & de Candeur, qui croient que le Culte, dans lequel ils la ſervent avec Zèle & avec ferveur, eſt le plus agréable à la Divinité. Penſes-tu qu'ils ſoient un jour précipitez dans les Ténébres, parce qu'ils ne ſont pas nez de la Race de Jacob? Ne leur aura-t-il ſervi de rien d'avoir ſuivi la Loi de la nature, qui fut la prémiere que les hommes pratiquérent, & les Lumieres de leur conſcience? Aprés n'avoir reconnu qu'un Dieu unique & n'avoir fait que du bien à leur Prochain dans ce Monde, ſeront-ils éternellement malheureux dans l'autre? Et, parce qu'ils n'auront pas crû qu'il fût néceſſaire au Salut d'être Juif, la Divinité pourra-t-elle ſe réſoudre à punir des Créatures qui auront été vértueuſes? Nos Rabbins nous le diſent, & que ce Miſtere paſſe nos connoiſſances. Mais faut-il abſolument les en croire?

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux d'être né Juif, ne condamne pas légérement les autres.

D'Amſterdam ce, ...

LETTRE NONANTE-CINQUIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS, *Caraïte ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LA différence des Sectes, qu'on voit en Hollande, m'a fait faire de ſérieuſes Réflexions ſur la force des Préjugés. J'ai examiné avec attention combien il eſt difficile aux Hommes de connoitre les défauts de la Religion dans la quelle ils ont été élevez, quelques ſenſibles qu'ils ſoient à ceux qui ſont nez dans une autre Croiance.

L'Opinion, qu'une Perſonne conçoit dans ſa Jeuneſſe, de ce qu'elle appelle Principes de Foi, eſt ſi forte, & a tant de pouvoir ſur elle, qu'elle reçoit ſans peine des Sentimens directement oppoſez les uns aux auxtres, & également ridicules, ſans qu'elle s'apperçoive de cette étonnante Contrarieté. *Notre Eſprit*, dit Cicéron, *familiariſé aux Objects qui le frappent journellement, ne s'étonne point des choſes qu'il voit, & ne ſonge pas à en chercher les Cauſes* *. Les Hommes tiennent la même Conduite dans ce qui regarde leur Religion : ils ſont accoutumez, dès la plus tendre Jeuneſſe, à recevoir certai-

* *Conſuetudine Oculorum aſſueſcunt Animi; neque admirantur neque requirunt, rationes earum rerum quas ſemper vident.* Cicero de Naturâ Deorum, *Libr. II. Cap. XXXVIII.*

certaines Opinions : &, quelques extraordinaires qu'elles duſſent leur paroitre lorſqu'ils ont un certain Age, il n'en ſont point frappez. Ils ſe ſont ſi fort familiariſés avec elles, ils ont pris une ſi ferme Coutume de les regarder comme des Principes, qu'ils en viennent juſqu'à croire aveuglément des choſes oppoſées à la Lumiére Naturelle : &, ſi par hazard leur Eſprit avoit quelque Doute, loin de ſe préter à l'éclaircir, ils aideroient eux-mêmes à leurs Préjugés, & chercheroient des Raiſons pour les fortifier.

Ce qui perpétue les Erreurs chés la plûpart des Hommes, c'eſt la Croiance ferme qu'ils ont de certaines Opinions fauſſes, qu'ils regardent comme des Principes ſi certains, qu'ils ne veulent pas même les éxaminer. Ils croiroient faire un crime, s'ils les mettoient en doute un ſeul Inſtant. Or, il faut néceſſairement, que la plus grande partie des Opinions, qui découlent de ces Principes faux, ſe reſſentent du Vice de leur Source. Un Fanatique, qui prend pour un Principe évident, que lui, ou ſon Docteur, ſont immédiatement inſpirez du Ciel, ne fait plus de Difficulté de recevoir comme des Révélations de Dieu, toutes les Chimére que produiſent ſon Cerveau dérangé, & ſon Imagination échaufée. Il tire même des Concluſions qui paroiſſent juſtes. *Je ſuis inſpiré*, dit-il. *L'Eſprit qui m'inſpire, étant Dieu même, ne ſauroit me tromper. Tout ce qui m'eſt inſpiré eſt donc véritable.* C'eſt en vain qu'on veut lui montrer le Ridicule des choſes qu'il prétend lui avoir été inſ-

pirées. Il en revient toujours à ſon Argument. Et ſi l'on veut attaquer le Principe ſur lequel il ſe fonde, il ceſſe ſur le champ de diſputer, & regarde celui, qui nie la Réalité de ſon Inſpiration, comme un Homme qui ne voudroit point avouër que deux & deux ſont quatre, & qui refuſeroit de ſe prêter aux choſes les plus évidentes.

Les Préjugés, dans leſquels ſont les Hommes en général en faveur des faux Principes dont ils ont été imbus, les rendant incapables d'être touchés des Probabilitez les plus apparentes & les plus convaincantes, dans les choſes qui ſont contraires à ces Principes, on ne doit point s'étonner, mon cher Iſaac, de l'opiniatreté qu'on apperçoit dans les Partiſans de diverſes Sectes. Il eſt peu de Gens, qui aient un Génie aſſez ſupérieur, pour pouvoir s'élever juſqu'au Point de vaincre les Impreſſions de la Jeuneſſe qui ſe ſont fortifiées avec le tems, & qui veuillent porter le Flambeau de la Vérité, au milieu d'un Amas d'Erreurs qu'ils ſont accoutumez à regarder comme ſacrées. Les Religions les plus abſurdes ont été ſuivies par les grands Hommes. L'Eſprit humain pouvoit-il rien produire d'auſſi extravagant, que l'Idolatrie? Cependant, combien de Génies de la prémiere Claſſe, n'ont-ils pas été plongés dans l'Horreur & la folie du Paganiſme? S'ils avoient voulu réfléchir un inſtant ſur les prémiers Principes de leur Croiance, ils en euſſent bien-tôt connu le Ridicule. Mais, comme ils étoient accoutumez dès leur ten-

tendre Enfance à les regarder comme des Vérités reçues généralement, ils n'étoient plus frappez par les Abſurditez qui en découloient naturellement.

Je ſçai, mon cher Iſaac, que bien des Savans ſoutiennent aujourd'hui, que, de tous les Grands-Hommes de l'Antiquité, aucun n'a été perſuadé de la Pluralité des Dieux. Mais, comment peuvent-ils apporter pour Preuves de ſimples Conjectures, contre les Témoignages, qui ſubſiſtent dans les Ecrits qui nous reſtent, & qui marquent ſi clairement quel a été le Sentiment de leurs Auteurs? Cicéron, qu'on cite ordinairement pour un des Philoſophes Païens les plus perſuadez de l'Exiſtence de la Divinité, ſe ſert de l'Argument des Idées innées, & de celui du conſentement général, pour prouver qu'il y a pluſieurs Dieux. *Puiſqu'il n'y a point de Loi ni de coutume*, dit-il, *qui ait annoncé aux hommes l'Exiſtence des Dieux, il faut que cette Idée ſoit comme innée avec eux. Il faut même, que l'Exiſtence de ces Dieux ſoit réelle, étant néceſſaire qu'une choſe ſoit véritable, lorſqu'elle eſt reçue du conſentement général de tous les Peuples* *.

Penſes-tu, mon cher Iſaac, qu'un homme, qui

* *Cum enim non inſtituto aliquo, aut More, aut Lege, ſit opinio conſtituta, maneatque ad unum, omnium firma conſenſio: intelligi neceſſe eſt eſſe Deos, quoniam inſitas eorum vel potius innatas Cogitationes habemus. De quo autem omnium Natura conſentit, id verum eſſe neceſſe eſt. Eſſe igitur Deos confitendum eſt.* Cicero de Naturâ Deorum, *Libr. I. pag.* 68.

qui raiſonne de cette ſorte, ſoit perſuadé d'une ſeule Divinité? Comment cela pourroit-il être; puiſque l'Argument, dont il ſe ſert pour prouver l'Exiſtence de pluſieurs Dieux, eſt contraire à celle d'un ſeul? Car, ſi le conſentement, que donnent tous les Peuples à une choſe, étoit véritablement une marque de ſa vérité, il s'enſuivroit, qu'il y a eu pendant un Tems un grand nombre de Dieux; puiſque toutes les Nations de la Terre ont été plongées, pluſieurs Siécles de ſuite, dans l'Idolatrie, & qu'il n'y avoit que les ſeuls Iſraëlites, qui, à peine formoient un point dans le Monde, qui connuſſent le vrai Dieu.

On a donc peu de raiſon de vouloir ſoutenir, qu'il étoit impoſſible, que des Gens, qui avoient du Génie & de la Science, pûſſent être aveuglez, pour croire la Religion Païenne. Dès qu'on fera attention à la Soumiſſion qu'ont les hommes pour les prémiers préjugés qu'on leur donne dans l'Enfance, qu'on examinera le pouvoir qu'ont ſur eux certaines opinions qu'ils regardent comme des Principes ſûrs, on ne ſera plus ſurpris qu'ils en aient admis toutes les ſuites abſurdes qui en découloient. Il eſt vrai, qu'il y a eu quelques Philoſophes, qui ont rejetté les ridiculitez qu'on tiroit de la multiplicité des Dieux. Ils ont compris, qu'il étoit impoſſible, que des Extravagances pareilles euſſent rien de commun avec la Divinité. Mais, il paroit pourtant, que la force des préjugés a agi ſur eux, & qu'en re-

rejettant les ſuites des Principes, ils ont pourtant eu pour ces Principes une déférence aveugle, dont il ne leur a pas été permis de ſe défaire. *Les additions*, dit Ariſtote, *que l'on a faites à la Nature Divine, ne ſont que des Fables accomodées à la Portée des hommes. Nous ſavons, qu'il y a des Dieux, que leur Eſſence eſt divine. Tout ce que l'on débite davantage ſur eux ſont des Fixions inventées pour le bien de la Société. C'eſt par ce Principe, qu'on a fait reſſembler les Dieux, non ſeulement aux hommes, mais même aux Animaux* *.

Conſidere, mon cher Iſaac, qu'Ariſtote, en condamnant les Chimeres qu'on débitoit ſur les Dieux, donne la pluralité de ces mêmes Dieux comme une vérité reconnue, & comme un principe inconteſtable. Quelque abſurde & quelque impie que fût cette Croïance, elle étoit ſi généralement reçue des Grecs, & des Grecs les plus relevez en dignitez, qu'il en coûta la vie à Socrate, pour avoir ôſé ſoutenir l'Unité de la Divinité. C'eſt ſans doute la crainte de bleſſer l'opinion de la pluralité de Dieux, qui porta Epicure à leur accorder l'Exiſ-

* *Tradita autem ſunt quædam à Majoribus noſtris & admodum antiquis, ac in Fabulæ figura Poſterioribus relicta, quod in Dii ſint univerſamque Naturam Divinam contineant. Cætera vero fabuloſe ad Multitudinis Perſuaſionem, & ad Legum, ac ejus quod conferat opportunitatem jam illata ſunt. Homini Formis namque ac aliorum Animalium nonnullis ſimiles eos dicunt, ac alia conſequentia, ſimilia iis quæ dicta ſunt.* Ariſtot. Metaphyſ. *Libr. XII. Cap. VIII. pag.* 744.

xiſtence, que lui & ſes Diſciples leur refuſoient dans le fonds de leur Cœur. Quelque ridicule qu'il fût d'admettre des Dieux, & de les priver de tout pouvoir, c'en étoit aſſez pour ne point révolter des Eſprits, qui auroient regardé comme un Attentat de toucher à leurs prémiers Principes.

C'eſt donc dans la profonde vénération, que tous les hommes ont pour les prémiers ſentimens qu'on leur inſpire dans leur jeuneſſe, qu'il faut chercher la durée des Religions, & l'Entêtement de ceux qui les profeſſent. C'eſt-là la raiſon qui les porte à vouloir ſoutenir les Erreurs qu'ils ſuivent, & qu'ils défendent par la liaiſon qu'elles ont avec d'autres Erreurs auxquelles ils donnent le nom de Principes. Ainſi, l'on ne doit point s'étonner de voir de grands hommes, dans toutes les différentes Croïances, s'attacher à vouloir en démontrer la vérité, être perſuadez de celle dans laquelle ils vivent, & condamner hautement toutes les autres qui lui ſont oppoſées. Un Quakre peut raiſonner parfaitement juſte dans tout ce qui ne regarde point le Quakériſme. Comme, dans les choſes étrangeres à la religion, il éxamine les Principes ſur leſquels ils veut ſe fonder, il n'eſt pas plus ſujet à errer qu'un autre homme.

On auroit tort d'objecter, qu'il eſt impoſſible qu'une perſonne, qui fait Uſage de ſa raiſon dans le cours ordinaire des choſes de la vie, puiſſe être aſſez prévenu pour croire les Abſur-

ſurditez de quelques Religions modernes; & qu'il faut que ceux, qui les profeſſent, n'en ſoient que médiocrement perſuadez, lorſqu'ils ont du Génie. Pour être convaincu, qu'il n'eſt point de Croïance, quelque abſurde qu'elle ſoit, qui ne puiſſe être crue, on n'a qu'à éxaminer les Ridicules de la Païenne; &, puiſqu'on verra que de grands hommes ont crû la pluralité des Dieux, un Juif, quelque zélé qu'il ſoit, ne s'étonnera plus que Newton fut Arien *, Arnaud & Paſcal Papiſtes, Limborch Arminien, Claude Réformé, Barclai Quakre, & Galenus Anabatiſte. Tous ces Savans n'ont rien crû d'auſſi abſurde, & d'auſſi contraire à la Lumiere naturelle, que la pluralité des Dieux. Il faut que la force des préjugés, & la vénération que les hommes ont pour les opinions qu'ils regardent comme les prémiers principes, ſoit une choſe qui ait un pouvoir bien deſpotique ſur leur cœur, pour ne leur avoir pas permis de reconnoitre leur Aveuglement. Perſonne n'a mieux dépeint la folie & l'extravagance du Paganiſme, qu'un ancien Docteur Nazaréen, appellé Arnobe. Il fait voir, d'une maniere auſſi ſenſible qu'éloquente, l'Embarras que devoit produire l'Egalité des Offrandes, faites aux Dieux par deux peuples ennemis. *Il falloit*, dit-il, *qu'en ce Cas-là les Dieux ne ſçuſſent quel Parti prendre, & qu'ils ſe tinſſent neutres; qu'ils fuſſent ingrats aux deux Partis, ou qu'ils renverſaſſent d'une*

* Voiez la *Lettre VII. ſur les Anglois par Voltaire.*

d'une main ce qu'ils batiſſoient de l'autre †. C'eſt ce qu'on diſoit être arrivé lors du Siége de Troie, où les Dieux, n'aiant pû s'accorder entre eux, & déterminer ceux qu'ils favoriſeroient, embraſſérent, après s'être diviſés, la querelle des Grecs & des Troïens. Vénus fut bleſſée, pour avoir voulu mal à propos ſe mêler au millieu des Combats, elle, qui étoit faite pour gouverner les plaiſirs & les graces dans Paphos & dans Cithere. Ce n'étoit pourtant pas-là un des plus deshonnêtes Emplois de cette Déeſſe; & elle en avoit d'autres, qui auroient fait rougir une femme qui eut eu la moindre pudeur. Auſſi, un ancien Pontife Nazaréen reproche-t-il aux Philoſophes Païens, que, *pour bien élever la jeuneſſe, il ne falloit pas lui propoſer l'Exemple des Divinitez qu'on adoroit, mais celui des hommes ſages & vertueux* *.

Puiſque des perſonnages ſi éclairez, ſi ſavans, & dont les ouvrages depuis tant de Siécles ſont encor l'Admiration des gens de Lettres, ont cru l'Exiſtence d'un nombre de Dieux, & de Dieux auſſi imparfaits; avoue de bonne-foi, mon

† *Quid ſi Populi dua hoſtilibus diſſidentes Armis, Sacrificiis paribus Superiorum locupletaverint Aras, alterque in alterum poſtulent Vires ſibique ad Auxilium commendari, nonne iterum neceſſe eſt credi ſi Præmiis ſollicitantur ut proſint, eos Partes inter utraſque debere hæſitare, defigi, nec reperire quid faciant cum ſuas intelligunt Gratias Sacrorum Acceptionibus obligatas? Aut enim Auxilia hinc & inde præſtabant, id quod fieri non poteſt, pugnabunt enim contra ipſos ſeipſi contra ſuas Gratias voluntateſque nitentur: aut ambobus Populis Opem ſub-*

mon cher Isaac, qu'il est peu de mortels, qui soient assés heureux pour vaincre entiérement tous les préjugés, & qu'on ne doit point s'étonner de trouver des gens d'un Génie supérieur être persuadez des plus absurdes Religions.

Remercions donc Dieu de nous avoir fait naitre dans celle de Moïse; & appliquons-nous sincérement à en bien remplir tous les devoirs. Porte-toi bien, mon cher Isaac; & ne néglige plus de me donner de tes nouvelles.

D'Amsterdam, ce . . .

ministrare cessabunt; id quod Sceleris magni est, post impensam acceptamque Mercedem. Arnob. *Lib. VII. pag. m. 219. & seqq.*

* *Nihil homines tam insociabiles reddit Vitæ Perversitate, quam illorum Deorum imitatio, quales describuntur & commendantur Literis eorum. Denique illi doctissimi Viri, qui Rempublicam civitatemque terrenam, qualis eis esse debere videbatur, magis domesticis disputationibus requirebant, vel etiam describebant; quam publicis actionibus instituebant, atque formabant, egregios atque laudabiles, quos putabant, homines potiùs, quàm Deos suos, imitandos proponebant erudiendæ Indoli Juventutis.* Augustin. Epist. CCII. *pag.* 864.

LETTRE NONANTE-SIXIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

J'Ai tâché de te donner une Idée des Hollandois en général. Je vais te dire à pré-

ſent ce que j'ai remarqué de plus particulier. La Populace, dans ce Pays, ainſi que je te l'ai écrit dans mes Lettres précédentes, eſt brutale, & ſouvent inſolente. *Il eſt dit*, un Auteur moderne, *difficile de la réduire à changer. On peut faire des Loix, qui ordonnent de ſervir l'Etat, & de payer des Impots: mais, on n'en fait point ſur la Politeſſe; & tout ce qui n'a pas Force de Loix n'oblige en rien les Hollandois. Une eſpéce d'Egalité, qu'il faut qu'il y ait dans les Républiques, eſt en partie la Cauſe de l'Inſolence du Peuple. Un Seigneur des Etats Généraux, dont le Caroſſe rencontre en Chemin le Chariot d'un Payſan, doit ſe ranger ainſi que le Manant: il faut que tous les deux aient la moitié de la peine. Ses Valets ſe garderoient bien d'inſulter le Charretier, & encor moins de le battre. Il eſt Citoien de la République, & ne reconnoit le Magiſtrat, que lorſqu'il eſt dans les Fonctions. Ailleurs, chacun eſt égal* *.

Je ne ſaurois te donner de meilleures Raiſons, pour juſtifier les Magiſtrats contre l'Accuſation qu'on leur fait dans les Pays Etrangers de ſouffrir & d'autoriſer quelquefois les Inſolences du bas Peuple. La liberté entraine après ſoi une certaine Fierté, qui, chés les Hommes qui n'ont point aſſez de Génie pour ne pas abuſer de leur Bonheur, dégénére ſouvent en Inſolence. Mais, quelques Défauts que la Brutalité du bas Peuple cauſe dans la Société Civile, ils ſont peut-être moins conſidérables, que ceux qu'entraine après ſoi

* Mémoire du Marquis d'Argens, *pag.* 291.

ſoi le Pouvoir deſpotique. Car, ſi l'on ne peut rien s'imaginer de moins ſage, & de plus inſolent, que la Multitude, il faut auſſi avouër, qu'il n'eſt rien de plus riſqueux & de plus incertain, que le Bien d'un Etat où il eſt permis à un ſeul de faire impunément toutes choſes à ſa fantaiſie. Le Rang, dans lequel un Souverain deſpotique ſe trouve élevé, ne contribue pas peu à corrompre ſes Mœurs, à le dépouiller des bonnes Qualitez qu'il peut avoir reçu de la Nature. *L'Inſolence*, dit Hérodote †, *nait des Biens & des Proſpéritez préſentes: & quiconque a ces deux Vices, a tous les Vices enſemble.* Dans quels Malheurs un Etat gouverné par un mauvais Prince n'eſt-il pas plongé? De quels Maux n'eſt-il point la Proie? Qu'on mette dans la Balance le Riſque d'avoir un Souverain qui oublie d'être le Pére de ſes Sujets, ou l'Incommodité de l'Orgueil & de la Fierté du bas Peuple: l'on verra, qu'un Mal vaut bien l'autre; & que, lorſque l'on conſidére la Forme des différens Gouvernemens, il eſt aiſé de s'apercevoir, *qu'il y a dans tous, le moins Bon, & le moins Mauvais; & que ce qu'il y a de plus raiſonnable & de plus ſûr, c'eſt d'eſtimer celui où l'on eſt né le meilleur de tous, & de s'y ſoumettre* *. Si les François, les Eſpagnols, les Allemans, &c. reprochent aux Hollandois les Priviléges trop étendus qu'ils ont accordé au bas Peuple; ceux-ci peuvent en revange leur re-

† Hiſtor. d'Hérodote, *Livr. III. pag.* 216.

* La Bruyére, Caractéres ou Mœurs du Siécle, *pag.* 453.

procher bien d'autres choſes auſſi incommodes dans la Vie civile, & ſouvent plus à craindre.

On peut diviſer les Hollandois en quatre Claſſes.

Le menu Peuple, dont je viens de te parler, forme la prémiere.

La ſeconde eſt compoſée par les Marchands & les Bourgeois. Ce ſont des Gens occupez de leur Négoce & de leurs Affaires domeſtiques, francs, bons Amis, attentifs à conſerver leurs Droits & leurs Biens, ſans vouloir empiéter ſur ceux des autres. Ils ont un Air froid, & peu prévenant, qui ne fait aucune Impreſſion ſur ceux qui les connoiſſent. Le Climat, ou bien un reſte de Mœurs Eſpagnoles, cauſe ce Flegme qui ne diminue rien du bon-Cœur des Hollandois.

La troiſiéme Claſſe contient les *Patriciens*, c'eſt-à-dire ceux qui occupent les Charges de la Magiſtrature. Ils vivent dans une Simplicité qui les met à couvert de l'Envie de leurs Concitoyens. L'Oſtraciſme des Grecs † deviendroit inutile en Hollande. Les Magiſtrats, ſatisfaits d'être utiles à leur Patrie, & d'être conſidérez par leurs Compatriotes, ne cherchent point à s'aquérir leur Eſtime, par des Prodigalitez & par des Préſens toujours contraires au Bien de la Liberté publique, mais par leur Exactitude à

† Banniſſement de dix Ans, au quel les Athéniens condamnoient ceux de leurs Citoyens qui étoient trop puiſſans.

à remplir leurs Fonctions, & par leur Attention à maintenir le bon Ordre & l'Union si nécessaire à la Tranquilité de la République.

La quatriéme Classe est composée des Nobles, qui sont en très petit Nombre. Tu seras peut-être surpris, mon cher Isaac, d'entendre dire que les Nobles forment un Etat distinct en Hollande. La plus grande partie des Gens qui habitent les Pays voisins de celui-ci, se figurent, que la Noblesse y est entiérement éteinte, ou qu'elle n'y a plus aucune Prérogative depuis l'Etablissement de la République. C'est une Erreur. Lorsque les Hollandois changérent de Gouvernement, ils conservérent aux Nobles qu'il y avoit pour lors chés eux les mêmes Priviléges qu'ils avoient eus sous les Ducs de Bourgogne & sous Charles-Quint. Ces Priviléges sont si considérables, que leur Collége, composé de huit Membres, a droit de députer dans les divers Colléges Souverains. Il est vrai, que leur nombre est très petit, & que les Provinces de Frise & de Gueldre en ont beaucoup d'avantage. Ces Nobles n'ont, ni la Pétulance des Petits-Maitres François, ni la Fierté des Barons Allemands, ni l'Air rogue & dédaigneux des Seigneurs Anglois. Ils s'aquittent avec beaucoup d'Honneur, de Franchise, & de Simplicité, des Charges qui leurs sont confiées. En un mot, il seroit à souhaiter, que la Noblesse eut par toute l'Europe les mêmes Mœurs & la même Façon de penser. Que de petits Tiranneaux de moins ne verrions-nous pas dans le Monde?

Je t'avoue, mon cher Iſaac, que ſi le Ciel m'avoit laiſſé en naiſſant la Permiſſion de choiſir ma Patrie, je ſerois né Hollandois ou Vénitien. Je ſçai, qu'il y a beaucoup de différence entre le Gouvernement de ces deux Peuples. Mais, je ſai auſſi, que, par des Buts différens, ils vont tous les deux au même Endroit, & viſent au même Point, cherchant à rendre l'Homme libre & heureux. La République de Veniſe agit envers ſes Citoyens comme une Mére tendre, mais ſévére, qui veut accabler ſes Enfans de Bienfaits, & qui, cependant, jalouſe de ſon Autorité, ne leur permet point de pénétrer dans ſes Deſſeins. C'eſt ainſi que les Nobles Vénitiens en agiſſent en vers les Bourgeois * & le Peuple. La République de Hollande, au contraire, eſt une Mére complaiſante, qui ne ſe regarde que comme une Sœur, qui ne décide rien ſans prendre Conſeil de ſes Enfans, & qui, pour bannir toute ſorte de Jalouſie, a établi entre eux une entiére Egalité; en ſorte qu'elle ne craint point que les Villes les plus conſidérables empiétent ſur celles qui leur ſont inférieures. Elle a prévû tous les inconvéniens qui pouvoient naitre de l'Ambition de primer: & c'eſt ſur une parfaite Egalité, qu'elle a établi le bonheur de ſes Peuples. Dans l'Article II. de la célébre *Union d'Utrecht*, il eſt dit, *que toutes & chacune des Seigneuries doivent garder inviolablement leurs Franchiſes, Immunitez, Droits, Statuts, & Coutumes, reçus de leurs Ancêtres.*

Comme

* Citadini.

Comme aucune Ville n'eſt aſſujettie à l'autre, on ne peut rien décider des Affaires générales dans une Province, que du conſentement unanime de toutes les Villes qui la compoſent ; & dans les Etats Généraux, que de l'aveu des ſept Provinces. Ce Gouvernement paroit d'abord être ſujet à des longueurs préjudiciables & facheuſes. Il eſt vrai qu'il a quelques Inconvéniens : mais auſſi faut-il avouër, que ces Inconvéniens ſont en partie la ſûreté de l'Etat, & le lien qui le tient uni, & qui conſerve l'harmonie de toutes les Parties. D'ailleurs, le nombre d'habiles Gens, entre les mains deſquels paſſe une Affaire, ne ſert pas peu à la dépouiller de tout ce qui pourroit éblouïr & tromper l'Eſprit. * Un Prince ne voit preſque jamais que foiblement les choſes, & très ſouvent ne les voit-il que par les yeux de ſon Miniſtre. Si les Délibérations qu'il prend dans ſon Conſeil ſont promptes, elles n'en ſont pas plus ſûres : & un peu de lenteur ne ſied pas mal dans des Affaires d'où dépend le Salut de l'Etat. Je n'ignore pas qu'il n'en faut pas trop. Mais, quand il ſeroit vrai que le Gouvernement Hollandois auroit quelques longueurs nuiſibles, ce défaut eſt reparé par tant d'autres Avantages, que je crois que, parmi les Etats bien policés & conduits ſagement, il doit tenir un Rang des plus diſtingués.

Un Avantage qu'on retire de la néceſſité de conſulter toutes les Villes dans les Affaires conſidérables, c'eſt la Contrainte & la Dépendance

dans laquelle les Etats Généraux, qui repréſentent le Corps de la Nation, ſont à l'égard de leurs Principaux, ſans l'aveu deſquels ils ne ſauroient agir ; en ſorte que, quoiqu'ils paroiſſent être l'Ame de la République, ils n'en ſont cependant que l'Organe. Ils ne peuvent faire, ni la Paix, ni la Guerre, ni contracter de nouvelles Alliances, ni augmenter les Impots, que du conſentement de toutes les Provinces : & ces mêmes Provinces ne peuvent rien, que de celui de leurs Villes. Il eſt impoſſible, dans un Gouvernement réglé de la ſorte, que des Particuliers mal-intentionnez, qui ſe trouveroient à la tête des Affaires, puſſent jamais par leur Ambition cauſer les Troubles qu'on a vû arriver dans la République Romaine, & dans bien d'autres Républiques modernes, que le Pouvoir trop étendu, qu'elles attribuoient à des Citoyens, a ſouvent expoſées à de très facheuſes Conjonctures.

Il y a à Amſterdam un Sénat perpétuel de trente-ſix Perſonnes, qui ont le Droit d'élire les Bourgmaîtres & les Echevins : & ceux-ci diſpoſent à leur tour des Emplois ſubalternes. Ils obſervent une ſi bonne Regle dans ces différentes Diſtributions des Charges, qu'il eſt impoſſible qu'un Bourgmaître, qui auroit plus d'Ambition que ſes Collégues, pût s'arroger le Droit de nommer lui ſeul aux Dignitez, & de ne les donner qu'à ſes Créatures. Le Sénat d'Amſterdam n'a, ni la Majeſté, ni la Grandeur, qu'avoit celui de Rome. Mais, les Sujets qui

le

le compoſent, n'ont, ni la folle Ambition, ni les Idées chimériques des anciens Romains. Attentifs à conſerver les Privilèges de leurs Concitoyens, à faire fleurir leur Commerce, à leur procurer toutes ſortes d'aiſance, à maintenir leur Liberté, ils ne ſongent point à s'aggrandir par des Conquêtes. Tous les Hollandois penſent de même : ils ſe contentent des Domaines qu'ils poſſedent. Ils cherchent à vivre en paix, non ſeulement avec les Puiſſances de l'Europe, mais encore avec les Peuples les plus barbares. Auſſi les Sauvages, chez leſquels ils ont établi des Colonies, ont-ils trouvé des Hommes dans les Hollandois ; pendant que les miſérables Méxiquains & Peruviens n'ont rencontré dans les Eſpagnols que des Bêtes féroces, plus cruelles que des Tigres affamez de ſang & de carnage. En effet, les Eſpagnols n'ont cimenté les Colonies qu'ils ont formées, que par le Meurtre & la Mauvaiſe Foi, tandis que les Hollandois n'ont établi les leurs que par la douceur & l'humanité. Dans pluſieurs endroits des Indes, les Peuples, chez qui ils ſe ſont établis, les regardent aujourd'hui comme des Dieux tutelaires, qui leur apportent mille choſes utiles & néceſſaires au bien de la Vie : & les Sauvages ſoumis aux Hollandois, ſe reſſentent de l'Induſtrie & du Commerce de cette laborieuſe Nation.

Quoique tout le Monde ſoit généralement occupé du Négoce à Amſterdam, on y a ſongé néanmoins à ce qui pouvoit faire fleurir les

Sciences. Il y a une Ecole Illuſtre, où l'on enſeigne à la Jeuneſſe la Théologie, les Belles-Lettres, la Philoſophie, & la Médecine. Indépendemment de ce ſecours, que trouvent les jeunes Gens qui veulent s'appliquer aux Belles Lettres, on trouve en Hollande, & dans les Provinces voiſines, pluſieurs Académies célébres, du nombre deſquelles ſont celles de Leide, d'Utrecht, de Franeker, de Groningue, & de Harderwick. Ces Académies ſont remplies de Gens de mérite, entre leſquels il y a pluſieurs Savans du premier Ordre.

Malgré l'attention des Hollandois pour le Commerce, qui fait la baſe & le fondement de leur occupation, on ne peut cependant nier qu'ils n'aiment les Sciences. Auſſi n'y a-t-il peut-être point d'endroit dans l'Univers où il y ait autant de Libraires & d'Imprimeurs qu'à Amſterdam. On m'a aſſuré, & je n'ai pas de peine à le croire, qu'il y en a près de quatre cent. Tant d'Imprimeries & de Librairies fourniſſent l'Univers entier de bons & de mauvais Livres : & l'on trouve ici grand nombre des uns & des autres. Il n'y manque pas non plus d'Auteurs, ſur tout d'affamez & de mercenaires : & je t'écrirai ce que je pourrai apprendre d'intéreſſant, tant ſur eux que ſur leurs Ouvrages.

Porte-toi bien mon cher Iſaac, & vis content & heureux. Donne-moi quelque fois de tes Nouvelles. Depuis long-tems je n'en ai reçu aucune. *D'Amſterdam, ce....*

LET-

LETTRE NONANTE-SEPTIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

DANS mes Lettres précédentes, je t'ai parlé du bas peuple & des Moines. Dans celle-ci, je tacherai de te donner une Idée des Nobles & des Seigneurs. En général, la Nobleſſe de ce Païs-ci fait conſiſter dans la fainéantiſe une partie de ſes Privileges. Un ſimple Noble en Eſpagne eſt un homme ſobre : belle qualité, certes, ſi elle n'étoit occaſionnée par la pauvreté, ou par la fainéantiſe. Il eſt fier, ſérieux, & ignorant; prévenu à l'excès en ſa faveur, & en celle de ſa Nation; mépriſant toutes les autres, mais faiſant l'honneur aux François de les haïr; embraſſant rarement le Parti des Armes; paſſant ſes jours dans ſa Ville ou ſon Village, uniquement occupé à la Lecture de quelques vieux Romans, & des Oeuvres de Ste. Thereſe, ou de quelque autre viſionaire de pareille Eſpece; enfin, ſervilement ſoumis aux Moines, & Eſclave-né des femmes. Voilà le Noble Eſpagnol.

Les Grands d'Eſpagne ont encor plus de fierté & de hauteur, que les ſimples Nobles. Ils luttoient autrefois avec leur Souverain. Mais, Philipe V, né en France, a pris ſur la Nobleſſe Eſpagnolle cette autorité que les Rois

de

de France ont ſur la Françoiſe; & les Grands d'Eſpagne ſont ſoumis, ainſi que les autres Nobles. La fierté de quelques-uns étoit pouſſée ſi loin ſous le Regne de Charles II, Prédéceſſeur du Roi d'aujourd'hui, qu'aïant fait jouër au Palais deux Comédies pour ſe réjouïr de ſa Convaleſcence, & défendu que perſonne ſans exception ſe mit ſur le Théatre, le Duc d'Oſſone s'y plaça ſur une Pille de Carreaux, ſans vouloir s'en oter que lorſqu'on l'eut averti des ordres du Roi.

Quelle que fût la Vanité des Grands d'Eſpagne, & quelque hauteur qu'ils affectaſſent ſous le Regne paſſé, ils eurent pluſieurs mortifications: mais, la plus grande fut celle qu'ils reçurent par l'Elévation d'un nommé Valenzuela à la Grandeſſe. Ce Valenzuela avoit été Page du Duc de l'Infantado. Son Maitre étant mort, il ſe trouva tout-à-coup ſans Protecteur, & ſi pauvre, qu'il devint *paſſante & corte*, c'eſt-à-dire, homme vivant d'induſtrie. Par le moïen d'un Moine, il trouva le Secret d'avoir une petite charge dans le Palais. Il étoit bien fait; &, aïant du Génie, il reſolut de mettre ſes Talens à profit. Il fit connoiſſance avec une Allemande nommée Dona Eugenia, qui poſſédoit la confiance de la Reine. Il lui plut pour le moins autant qu'elle lui plaiſoit, & elle lui permit de la *galeantear*. C'eſt le terme uſité, lorſqu'on s'attache, ainſi que je t'en ai déja parlé dans mes autres Lettres, à ſervir une Dame du Palais. Ces ſortes de Galanteries

teries ſont ſi ordinaires, qu'on voit ſouvent des hommes mariez, qui ne font aucune difficulté de rendre publiquement des ſoins à leurs Maitreſſes. Dona Eugenia ne fut point inſenſible à ceux de ſon Amant, & elle les récompenſa par le Don de ſa main. La fortune, qui avoit réſolu d'élever Valenzuela, ne borna point-là ſes bienfaits. Elle lui fit avoir l'amitié de la Reine Régente, qui, d'Emploi en Emploi, le conduiſit juſqu'à la prémiere dignité du Roïaume, & le fit Grand-d'Eſpagne de la prémiere Claſſe, avec la double Clef.

Cette nouvelle fut un Coup de Foudre pour tous les Seigneurs Eſpagnols. Leur vanité en fut ſi bleſſée, qu'ils n'avoient pas la force de ſe plaindre de l'outrage qu'ils croïoient qu'on leur faiſoit. Ils s'entre-regardoient, & demeuroient muëts. Enſuite, faiſant un effort ſur eux-mêmes, ils ne diſoient autre choſe, ſi-non, *Valenzuela es Grande! O tempora! O Mores!* Il y en eut un d'entre-eux, qui fut ſi ſenſible à l'affront qu'il croïoit que recevoit le Corps des Grands, qu'il réſolut de ne plus voir le Soleil, puiſqu'il avoit eu l'impertinence déclairer un ſemblable forfait. Ce Seigneur ſe mit au Lit, en apprenant cette funeſte nouvelle: il y paſſa dix Ans tout de ſuite; & y mourut enfin. Lorſque ſes gens entroient le matin dans ſon appartement, ſon Valet de Chambre ouvroit la fenêtre. Alors, il lui demandoit gravement, *quel Tems fait-il? Que haſe el tiempo?* Le Domeſtique répondoit à ce pré-

prémier interrogat; après quoi, le Seigneur redemandoit, si son Boucher avoit été fait grand d'Espagne; *Mi Carnizero es Grande? Non, Monseigneur*, lui disoit-on. *Hé bien, fermez la fenetre*, continuoit-il. La Comédie étoit finie jusqu'au lendemain. Cela dura jusqu'à sa mort; & rien ne put jamais le reconcilier, ni avec le Soleil, ni avec les hommes.

La fortune de ce Valenzuela, qui occasionna la folie de ce Seigneur, fut détruite aussi rapidement qu'elle avoit été formée. La Reine, qui le protégeoit, aiant reçu ordre du Roi Charles II. de se retirer dans un Couvent à Tolede, on envoia son Favori à Chilé aux Philippines, après l'avoir dépouillé de toutes ses charges, & arraché d'une Eglise dans laquelle il s'étoit réfugié. Il soutint sa disgrace avec beaucoup de fermeté; &, lorsqu'on lui annonça que le Roi lui avoit ôté toutes ses charges, lui laissant simplement son Nom, *Je voi donc bien*, dit-il froidement, *que je suis beaucoup plus malheureux, que lorsque je vins à la Cour, & que le Duc de l'Infantado me prit pour son Page.*

Cependant, la ruine de Valenzuela, qui sembloit devoir réparer l'affront que les grands d'Espagne avoient reçu, leur en occasionna un nouveau. Le Pontife Romain, aïant appris que les principaux Seigneurs avoient eux-mêmes arraché Valenzuela de son Azile, excommunia tous ceux qui avoient eu part à cette action; & ils furent obligés, pour se faire rele-

ver

ver des cenſures Romaines, d'aller, comme les derniers des malheureux, la Corde au cou, & en chemiſe, au College Impérial, ou le Nonce Mellini, leur donna à chacun quelques Coups de Diſcipline; & domta ainſi l'Orgueil Eſpagnol, par un Orgueil Italien, encor plus vain & plus rempli d'Oſtentation.

Les Grands d'Eſpagne, pendant long-tems, ont diſputé le Miniſtere de l'Etat avec les Moines: ils ſe déplaçoient alternativement par leurs Brigues, & ſe ſuccédoient les uns aux autres. Sous la Minorité de Charles II, c'étoit un Jéſuite, appellé le Pere Nitard, que la Reine avoit chargé de la conduite des affaires. Il fut déplacé par Don Juan, fils naturel de Philippe IV. Le peuple avoit pris ce Jéſuite ſi fort en haine, que, malgré qu'il fût grand Inquiſiteur, il crioit hautement dans les Rues de Madrid, *Vive le Roi, & le Seigneur Don Juan: qu'il remporte toujours la Victoire ſur ſes Ennemis; mais; malheur au Jéſuite qui le perſécute.* Quelque haine que les Eſpagnols euſſent pour le Pere Nitard, il eſpéroit toujours d'avoir enfin l'avantage ſur ſon concurrent: mais, le peuple irrité ne ſe contenta pas ſeulement de ſa diſgrace, il voulut qu'on l'éxilât de l'Eſpagne. Il ſe mutina, & ne ſe ſoumit, que lorſqu'il eut obtenu qu'on renverroit le Miniſtre diſgracié en Italie. *Qu'on nous délivre*, crioit-il, *du Jéſuite; qu'on le faſſe partir.* Il partit en effet; & lorſqu'il paſſoit dans les Rues, tout le Monde l'accabloit d'injures. Tu croi

ſans

ſans doute, mon cher Monceca, que le Sort de ce Religieux étoit à plaindre. Point du tout. Il n'eut pas été Jéſuite, s'il n'eut point ſû ſe tirer d'affaire. S'étant retiré à Rome, il fut fait quelque tems après Cardinal, par l'Intrigue de cette même Cour d'Eſpagne, qui avoit été réduite à l'éxiler quelques Années auparavant.

Si le Miniſtere eſt par-tout orageux, il l'eſt dans ce Païs-ci plus que dans aucun Lieu du Monde. Il arrive très ſouvent, qu'un homme, qui aura parfaitement réüſſi dans une négociation dont on l'aura chargé, ſera ſacrifié à l'honneur de la Nation. On dira, qu'il n'a pas ſçu en ménager les Intérêts. On ſera retomber ſur lui les Articles peu avantageux d'un Traité qu'on lui aura ordonné de conclure. Voici un Exemple convaincant de la vérité de ce Fait.

Le 18. d'Août 1680, les Eſpagnols ſurprirent un Fort que les Portugais avoient commencé d'élever dans l'Ile de Saint Gabriel. Comme ces deux Nations étoient pour lors en Paix, la Cour de Lisbonne fut outrée de ce procédé, & elle reſolut d'en tirer une Réparation éclatante. L'Envoié de Portugal à Madrid reçut Ordre du Prince Régent de demander une entiere Satisfaction. La Cour d'Eſpagne aïant biaiſé dans ſa réponſe, le Portugal ſe mit à méme d'obtenir par les Armes ce qu'on lui refuſoit. L'Eſpagne, qui ne vouloit point alors avoir la guerre contre le Portugal, étant à

la Veille d'une Rupture avec la France, fit partir le Duc de Giovenazzo pour Ambaſſadeur à Lisbonne. Dès qu'il fut arrivé dans cette Ville, il commença par ſe plaindre, & demander des Satisfactions. C'étoit pour lors la maniere de négocier de la Cour d'Eſpagne. Mais, on fit connoitre à cet Ambaſſadeur, qu'il devoit chanter ſur un autre Ton, & que tous les détours étoient inutiles. On lui ſpécifia en Termes très clairs, qu'il falloit accorder à la Cour de Portugal la réparation qu'elle demandoit, ou qu'on étoit réſolu à prendre des moiens pour l'obtenir. Après pluſieurs conteſtations, le Duc, avant de ſigner les Articles du Traité, dépécha un Courrier à Madrid, pour informer la Cour de l'Etat des affaires, & recevoir ſes derniers Ordres. Alors, *les Miniſtres le traitérent d'homme ſans jugement, qui avoit manqué de fidélité au Roi: diſant, que toutes les regles de la Prudence & du Bon-Sens étoient bleſſées dans ſa conduite, & dans un accommodement ſi deſavantageux; & que ſon inſtruction ne lui donnoit aucun Pouvoir. Toutes ces circonſtances de colere & de reſſentiment furent données à l'honneur de la Nation: mais, malgré cela, on ne perdit pas un quart-d'heure à conclure l'accommodement; & la ratification fut envoiée en diligence au Duc de Giovenazzo* *.

Depuis le Regne de Philippe V, le Miniſtere d'Eſpagne a eu de très habiles Gens. Mais, les Orages auxquels toutes les Cours ſont ſujet-

* Mémoires de la Cour d'Eſpagne, &c.

tes les a ôtez de leurs Places. On vante ſurtout ici le Cardinal Albéroni. Non ſeulement les Etrangers qui ſont en grand nombre dans ce Païs, mais même pluſieurs Eſpagnols, rendent juſtice à cet habile Miniſtre. Depuis l'Avénement de Philippe V. à la Couronne, l'Eſpagne a réparé la moitié des Maux dont elle avoit été accablée par les perſonnes qui avoient été chargées de la conduite des affaires ſous les Regnes de Philippe IV, & de Charles II. Ses Troupes ſont nombreuſes, bonnes, & bien diſciplinées. L'Eſpagne s'eſt repeuplée d'un quart plus qu'elle ne l'étoit, par le grand nombre de François & de Flamands qui s'y ſont établis: & cette Couronne, qui, depuis un Tems, n'avoit plus rien de redoutable, tient actuellement le Rang reſpectable qu'elle occupoit autre-fois. C'eſt ainſi que la grandeur d'un Etat dépend des Princes qui le gouvernent, ou de ceux à qui ils confient le ſoin des affaires. Combien d'Empires ont été portez dans peu de tems au Faîte de la Grandeur, dans des Tems où tout ſembloit devoir préſager leur Ruine; & cela, par la ſage conduite d'un ou deux Souverains, qui ont réparé tous les maux qu'avoient faits leurs Prédéceſſeurs? Qui n'auroit pas crû, à la Mort de Henri III, que la France n'eut pas été bouleverſée & entiérement démembrée? Tout ſembloit préſager ſa ruine: &, cependant, huit ou dix Ans après, elle ſe trouva en Etat, par les Soins de Henri IV,

de

de ſe vanger des Affronts qu'elle avoit reçus de ſes voiſins pendant ſes infortunes. Jamais les Eſpagnols n'avoient eu plus de raiſon de craindre la France, que lorſque la furie monacale ravit le jour à ce grand Prince. L'Eſpagne crut, qu'elle alloit reprendre la Supériorité ſur ſa Rivale. Mais, le Cardinal de Richelieu perfectionna ſous Louis XIII. ce qu'avoit commencé Henri IV. Cette Couronne vit avec étonnement ſa Grandeur ébranlée juſques dans les Fondemens; & elle connut, mais trop tard, que les François avoient incomparablement mieux ſçu profiter qu'elle de leurs Avantages.

Quoique l'Eſpagne ait moins de Reſſources en elle-même que la France, deux ou trois Regnes pourroient lui donner plus de Grandeur qu'elle n'en eut jamais. On peut en juger aiſement, par ce qu'on lui a vû faire depuis quelques Années.

Porte-toi bien, mon cher Monceca, & que le Dieu de nos Peres te comble de biens & de proſpéritez, & te rende Pere d'une nombreuſe famille.

De Madrid, ce ...

LETTRE NONANTE-HUITIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

AVANT Philippe V. mon cher Monceca, les Rois d'Eſpagne étoient eſclaves de leur Grandeur. Ils ſuivoient à la rigueur un certain Réglement qu'on appelle *Etiquette*, & qui contient toutes les Cérémonies que les Monarques Eſpagnols ſont obligés d'obſerver, les Habits qu'ils doivent porter, ceux qui conviennent aux Reines leurs Epouſes, les Tems pour aller aux Maiſons Royales, combien il faut y demeurer, les Jours de Proceſſions, des Promenades, des Voyages, l'heure à la quelle leurs Majeſtez doivent ſe coucher ou ſe lever, les Préſens que les Rois font à leurs Maitraiſſes, ce qu'elle doivent devenir quand une heureuſe Rivalle les a déplacées, &c. On m'a même aſſuré, qu'on y trouve certain nombre de Jours marqués dans l'Année, où le Monarque ne doit point coucher avec la Reine. Ce ſont les Jours Caniculaires, contre leſquels Cléantis ſe récrie ſi plaiſamment dans Moliére *. Et, franchement, c'eſt réduire un Monarque à une Gêne bien grande, que de l'obliger à ne pas coucher avec ſa Femme, lorſqu'il en a envie. Je ne ſai pas quelle Gravité les

* *Voyez ſon* Amphitrion.

les Eſpagnols trouvoient dans cet eſpéce de Célibat, pour en avoir fait un Article de l'Etiquéte. Un Roi d'Eſpagne, amoureux de ſon Epouſe, étoit auſſi à plaindre, que Charles II. Roi d'Angleterre, lorſqu'il paſſa en Ecoſſe entre les Mains des Presbytériens, *qui lui faiſoient entendre quatre Sermons par Jour, le mettoient en Pénitence, & lui défendoient de jouër* †.

L'ETIQUETTE étoit encor bien plus difficile à obſerver pour les Reines. Les choſes les plus innocentes leur étoient ſouvent défendues. La Ducheſſe de Terra-nova, *Camerera Major* de l'Epouſe de Charles II. lui repréſentoit d'ordinaire, *qu'il ne falloit pas qu'une Reine d'Eſpagne regardât par les Fenêtres.*

Il arriva à cette Princeſſe une Avanture, où les Formalitez de l'Etiquette penſérent lui couter la Vie. Elle aimoit fort à monter à Cheval. On lui en avoit amené pluſieurs de très beaux de la Province d'Andalouſie. Elle voulut en eſſaier un. Mais, à peine fut-elle deſſus, qu'il ſe cabra & étoit prêt à ſe renverſer ſur elle; lorſqu'elle tomba, & que ſon Pied s'accrocha malheureuſement dans l'Etrier. Le Cheval ſe mit à ruer, & la trainoit avec le dernier Péril pour ſa Vie. Toute la Cour étoit témoin de ce Spectacle; mais, perſonne ne ſongeoit à ſecourir la Reine: l'Etiquette s'y oppoſoit formellement. Car, il eſt défendu à quelque omme que ce ſoit, ſous peine de la Vie, de tou-

† Lettres de Voltaire ſur les Anglois.

toucher la Reine d'Eſpagne, & ſur tout au Pied. J'ignore pourquoi au Pied plûtôt qu'à la Main. Mais, enfin, la choſe étoit alors ainſi réglée; & perſonne n'ôſoit approcher de la Reine. Charles II. qui étoit fort amoureux de ſa Femme, & qui du Balcon de ſa Fenêtre la voioit dans ce Danger, faiſoit des Cris étonnans. Mais, la Coutume inviolable, & le Pied *intouchable*, retenoient les graves Eſpagnols. Enfin, deux Cavaliers, dont l'un ſe nommoit Don Louys de las Torres, & l'autre Don Jaime de Sotomayor, ſe réſolurent à tout ce qui pouvoit arriver, malgré la Loi *du Pied de la Reine*, *La Lei del Pie por la Reina*. L'un ſaiſit la Bride du Cheval, l'autre prit proprement le Pied de la Princeſſe, l'ôta de l'Etrier, ſe démit un Doit en lui rendant ce Service; &, ſans s'arrêter après cette Expédition, ils allérent chés eux, profitérent du Trouble où l'on étoit encor, firent ſeller des Chevaux, & ſe dérobérent à la Punition qu'ils méritoient pour avoir ôſé violer une Coutume des plus auguſtes.

Cependant la Reine, revenue de ſon prémier Etourdiſſement, demanda à voir ſes deux Libérateurs. Un jeune Seigneur de la Cour, leur Ami, lui apprit, qu'ils étoient obligés de fuir, & de ſortir de Madrid, pour éviter la Punition qu'ils méritoient. La Reine, qui étoit Françoiſe, & ignoroit la Prérogative de ſon Talon, & ſans doute l'eut toujours ignorée ſans ſa Chûte, trouva que la Coutume, qui vouloit que ceux qui lui avoient ſauvé la Vie fuſſent punis, étoit imper-

impertinente. Elle obtint aiſément leur Grace du Roi ſon Epoux, les honora d'un Préſent, & leur accorda toujours ſa Protection.

Le même *Etiquette*, qui rendoit ſi ſacré le Talon de la Reine, diminuoit furieuſement ſes revenus. Elle avoit autrefois cinq cens Piſtolles par Mois; mais, on en retranchoit pour certaines Aumones ou Liberalitez deux cens; & l'Etiquette régloit auſſi les bonnes-Oeuvres des Princeſſes.

Quelque génées que fuſſent les Reines d'Eſpagne, il s'en eſt trouvé, qui n'ont pas laiſſé d'avoir des Galanteries, & ſe ſont affranchies d'un Joug pénible & ridicule. La Femme de Philippe IV. ſi l'on en croit les Hiſtoriens de ce Tems-là, prit du Gout pour le Comte de Monterei. Elle étoit aſſez embarraſſée pour trouver le Moyen de lui faire connoitre ſes Sentimens. L'Etiquette avoit bien pourvû au Cérémonial qui regarde les Amours du Roi; mais, elle ne diſoit rien de ceux des Reines. Cette Princeſſe ne trouva pas de meilleur Expédient, *que de laiſſer tomber un Papier qu'elle tenoit, un jour que le Comte lui parloit d'une Affaire dont elle l'avoit chargé. Il le ramaſſa, mit un genoux en terre, & le lui préſenta. Vous croiez peut-être*, dit la Reine, *que c'eſt un Papier important. Je veux que vous en jugiés. Le Comte y lut ces Mots: Eſtoy toda la Noché, deſpierta, ſola, triſte, y deſando; mis Penas ſon Martirios, mis Martirios ,on Guſtos*: c'eſt-à-dire, *Je paſſe toute la Nuit ſans dormir, ſeule, triſte, & formant des Deſirs;*

mes Peines ſont un Martire, mais un Martire où je prens Plaiſir. Le Compte de Monterei, qui ne croioit pas qu'une Reine d'Eſpagne pût s'abaiſſer juſqu'à avoir le Cœur tendre, parut ne rien comprendre à ce Billet, & le lut avec le Sang froid ordinaire à ſa Nation. La Reine, qui l'examinoit, outrée de Dépit, le lui arracha avec Mépris. *Allez*, lui dit-elle, *vous pouvez dire avec raiſon*, Domine non ſum dignus *.

Il n'eſt aucun Rang, ni aucune Contrainte, qui puiſſe mettre un Cœur à l'Abri des Traits de l'Amour. Toute la Jalouſie & toutes les Précautions des Eſpagnols ne font que hâter le Moment où il doit perdre ſa Liberté. Une choſe, qui te ſurprendra, mon cher Monceca, c'eſt que, malgré cette Humeur jalouſe, malgré la Sévérité de l'Etiquette, il y avoit avant Philippe V. une Coutume établie & autoriſée dans le Palais, par laquelle il étoit permis aux Seigneurs de cajoller, *galantear*, les Filles de la Reine: & les Gens mariez avoient même ce Privilége, qui conſiſtoit à paſſer ſous les Fenêtres de leur Chambre, & à les entretenir avec les Doits. Cet Uſage eſt une Langue que l'Amour a inventée, pour ſuppléer à la Contrainte dans laquelle on ſe trouve dans les Pays où l'on ne peut s'expliquer que par les Yeux & les Signes.

Accor-

* *Seigneur, je ne ſuis pas digne.* Mémoires de la Cour d'Eſpagne par Mde. d'Aunoy, *Seconde Partie, pag.* 222.

Accorde, je te prie, mon cher Isaac, la bizarre Coutume de *galantear*, avec le chaste Cérémonial de l'Etiquette. Les Seigneurs Espagnols, revenus sous Philippe V. de ces ridicules Impertinences qu'ils consacroient sous le Nom du Cérémonial du Palais, les reprendroient avec autant de facilité qu'ils les ont quittées, sans le grand nombre d'Etrangers, François, Italiens, Flamands, dont cette Cour est remplie: &, quoiqu'elle semble aujourd'hui plus approcher de celle de France que d'aucune autre, le Levain de la Gravité Espagnolle y reste pourtant encore.

Il est presque impossible à un Homme né dans ce Pays de prendre des Mœurs différentes de celles de ses Péres: & l'on conviendra aisément de cette Vérité, si l'on considére la Haine que les Espagnols ont pour toutes les Nations. Il a été un Tems où leur Antipathie pour les François étoit poussée à l'Excès. On prétend qu'elle est diminuée de beaucoup. Mais, il me paroit depuis que je suis ici, qu'il n'est point de Nations dont les Génies puissent moins simpatiser, que ceux de l'Espagnole & de la Françoise. Charles II. fit tordre le Cou à deux Perroquets qu'avoit la Reine son Epouse, parce qu'ils ne savoient parler que François. Lorsqu'il entroit dans son Appartement, & qu'il y trouvoit deux petits Chiens qu'elle aimoit infiniment, *Dehors, Dehors*; leur disoit-, *Chiens François. Fuera, Fuera, Perros anees.*

J'admire, mon cher Monceca, les Reſſorts de la Providence. Qui eut dit à ce Roi, ſi grand Ennemi des François, que ſon Royaume paſſeroit dans peu à un Prince de cette Nation? Le Ciel prend quelquefois plaiſir à ſe jouër des Haines des foibles Mortels. Il voit leurs Deſſeins, & rit de leurs Projets. Les Princes, au près de la Divinité, ne ſont que de ſimples Hommes: elle les regarde dans le Rang de ſes autres Créatures; & leurs Volontez trouvent ſouvent moins de Crédit auprès d'elle, que celles de quelques Sages dont la Vertu régle les Deſirs.

Conſidére, mon cher Monceca, les Bornes que l'Etre tout-puiſſant a ſçu mettre à l'Ambition des Princes, qui ont voulu changer la Face du Monde, lorſqu'il ne l'avoit point ainſi réglé. Il les a arrêtez au milieu de leur Courſe; &, d'un ſeul Coup d'Oeuil, il a détruit & bouleverſé cette Grandeur qu'ils avoient voulu conſtruire. Regarde de nos Jours Charles XII. Roi de Suede, ce nouvel Alexandre prêt à réduire le Moſcovite dans les Fers. La Providence en ordonne autrement. Sa Gloire s'évanouit dans un inſtant, & paſſe comme un Songe. Ce Roi, vainqueur d'une Foule d'Ennemis, & qui donnoit lui-même des Couronnes, ſe trouve errant & fugitif: il eſt obligé de chercher un Azile chés des Peuples barbares; & il ne lui reſte de ſa Grandeur paſſée, qu'un ſouvenir fâcheux.

Deux ou trois fois Louïs XIV. fut à la veille de

de remplir ſes ambitieux Projets, & de détruire entiérement cet Equilibre qu'on a tâché ſi long-tems de mettre parmi les Puiſſances de l'Europe. S'il fut mort d'abord après la Paix de Nimegue, on eut cru qu'il auroit pu effectuer ſes Deſſeins. Il ſurvit à cette Paix glorieuſe: & la même Main, qui l'avoit preſque rendu le Maitre de l'Europe, le réduit à deux Doits de ſa Perte. Et, lorſque ſes Ennemis en triomphoient trop, & s'attribuoient ce qu'ils ne devoient qu'aux Bontez de l'Etre ſuprême, ce même Etre fait tourner la Chance à Denain, remet à-peu-près les Choſes dans leur prémier Etat; &, après dix Ans de Guerre, les deux Partis ſe trouvent auſſi peu avancés qu'ils l'étoient au commencement.

Je ris, mon cher Monceca, lorſque je vois certains Politiques annoncer vingt ou trente Ans d'avance la Ruine ou l'Agrandiſſement d'un Peuple. On diroit à les entendre, que la Divinité leur a fait part de ſes Auguſtes Secrets, & qu'elle leur a permis de lire dans le Livre où elle tient écrit les Deſtinées des Etats & des Empires. La Mort d'un Prince, le Mariage d'un autre, un Confeſſeur, une Maitreſſe, un Rien enfin, détruit toutes les vaines Conjectures & tous les faux Raiſonnemens de ces prétendus Politiques.

L'Europe entiére a cru pendant un Tems, ue le Génie de la Maiſon de Bourbon ſuccomroit ſous celui de la Maiſon d'Autriche: & ui ne l'eut penſé de même du Tems de Charles-

les-Quint, preſque Maitre de l'Europe entiére ? Si ce même Charles-Quint revenoit aujourd'hui, quelle ne ſeroit point ſa Surpriſe ? *Qu'eſt devenu*, diroit-il, *mon Royaume d'Eſpagne ? Il eſt poſſédé*, lui répondroit-on, *par un Prince de la Maiſon de Bourbon. Et la Franche-Comté*, pourſuivroit-il, *ma Province favorite ? La France l'a priſe*, lui diroit-on, *ainſi que l'Alſace, & une Partie du Hainaut & de la Flandre. Et les Royaumes de Naples & de Sicile*, repliqueroit ce Monarque, *que ſont-ils devenus ? C'eſt encor*, lui répondroit-on, *un Prince de la Maiſon de Bourbon qui en eſt le Maitre : &, outre ces Pertes, que vos Deſcendans ont faites, la Hollande & ſix autres Provinces, ſont devenues Républiques, peu de tems après votre Mort. Cela étant ainſi*, diroit Charles-Quint, *je vois bien qu'il faut que mes Deſcendans ne ſubſiſtent plus. Pardonnez-moi*, lui repartiroit-on, *& ils ſont auſſi puiſſans qu'ils l'ont jamais été. Hé ! comment cela ſe peut-il ?* s'écrieroit-il. *Le voici*, lui diroit-on. *Vos Succeſſeurs ſont Maitres de la Toſcane, des Duchés de Parme, de Plaiſance, & de Milan. Ainſi vous voiez, que ce qu'ils ont en Italie vaut bien autant que ce que vous y aviés. Au lieu de l'Eſpagne, que vous aviés en quelque maniére diviſée des autres Biens de votre Maiſon en partageant votre Héritage, ils ont toute la Hongrie, la Tranſilvanie, & une Partie de la Valachie. Ces Royaumes, qui confinent les uns aux autres, & qui touchent à l'Autriche, forment, en y comprenant la Boheme, la Sileſie, & la Moravie, un*

des

des plus magnifiques Etats du Monde, & valent bien, ainſi ramaſſez, tous les Etats diſperſés que vous aviés laiſſés.

Je ſuis certain, mon cher Monceca, que Charles-Quint, en apprenant toutes ces Nouvelles, ſeroit entiérement convaincu, qu'il en eſt des Empires, ainſi que de la Monnoie; & que la Divinité a ordonné qu'ils auroient une eſpéce de Circulation, & paſſeroient dans des Maiſons différentes, & dans celles ſouvent qui paroiſſent devoir le moins y prétendre.

Porte-toi bien, mon cher Monceca. Vis content; & que le Dieu de nos Péres te comble de Proſpéritez.

De Madrid, ce . . .

LETTRE NONANTE-NEUVIEME.

AARON MONCECA, *à* ISAAC ONIS *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

ON parle plus de Langues différentes à Amſterdam, qu'on n'y éxerce de Religions oppoſées les unes aux autres. Cette diverſité d'Idiomes, m'a ſouvent fait penſer à la fameuſe confuſion des Langues lors de l'audacieuſe conſtruction de la Tour de Babel.

Si nous voulons ſuivre l'opinion la plus généralement reçue, & fondée ſur l'Ecriture, nous croirons que l'Hébreu, ou la Langue de nos an-

anciens Patriarches, fut celle de toute la Terre avant que les Enfans de Noé euſſent voulu élever cette fameuſe Tour. Cependant, cette Opinion, quelque probable qu'elle ſoit, n'eſt point reçue univerſellement. Pluſieurs Auteurs prétendent, que ce que Moiſe dit de la confuſion des Langues ne doit s'entendre que de la Meſintelligence qui ſe mit parmi des hommes aſſez téméraires pour vouloir élever un Edifice contre la Divinité. Ces Auteurs appuient leurs ſentimens ſur ce que les Orientaux, après la diſperſion des Nations, ſe ſont ſervis de diverſes Dialectes plûtôt que de diverſes Langues. Ils ajoutent, *que, ſans une confuſion miraculeuſe des Langues, l'Eloignement des Peuples, l'Etabliſſement des Empires & des Républiques, la Diverſité des Loix & des coutumes, le commerce des Nations déja ſéparées, purent cauſer du Changement dans le Langage* *.

La façon, dont la plûpart des Langues ſe ſont formées, les unes dérivant des autres, ſemble appuier ce ſentiment. Les Grecs, qui furent ſelon les apparences une Colonie des Egiptiens & des Phéniciens, changérent inſenſiblement le Langage de leurs Peres; & la Langue Grecque ſe forma peu-à-peu ſur les Débris de l'Egiptienne, que les Grecs oubliérent totalement. Tous les différens Idiomes des Perſes, des Scythes, des Orientaux, ont beaucoup de raport entre-eux, & ſemblent découler de l'Hebreu

* *Voiez la* Rhétorique ou l'Art de parler du Pere Lami, *Livr. I. Chap. XV. pag.* 79.

breu comme de leur Source Naturelle. On voit tous les jours de nouvelles Langues ſe former, d'autres finir ou péricliter; & il ſe peut fort bien faire, que la prémiere différence, qui s'eſt introduite dans le Langage, ſoit arrivée naturellement comme celles que nous voions arriver tous les jours.

La Langue Françoiſe eſt un Exemple autentique de la façon dont les Langues naiſſent & meurent inſenſiblement. Il n'y a pas de doute, que le François qu'on parle aujourd'hui, ne vienne de celui qu'on parloit il y a cinq cens Ans. Si ceux, qui vivoient dans ces Tems-là, revenoient actuellement, ils entendroient auſſi peu un Pariſien de la Rue St. Denis, que le Pariſien les entendroit eux-mêmes.

Ce n'eſt pas dans le ſeul Langage François, que ce changement total arrive: il eſt commun à beaucoup d'autres. Quintilien aſſure, que la Langue qu'on parloit de ſon Tems étoit ſi différente de celle des prémiers Romains, que les Prêtres entendoient très peu de choſes aux Himnes que les prémiers Prêtres chantoient devant les Dieux *.

Loin qu'on puiſſe prouver demonſtrativement, que toutes les Langues, ou du moins les principales, ſe formérent lors de la confuſion de Babel, on ignore même quel Langage l'on parloit alors. Bien des gens s'écartent de l'Opinion la plus commune, qui donne à l'Hébreu la Prééminence. Des peuples entiers reclа-

* Quint. inſtit. Orat. *pag.* 11.

clament la préférence. Les Egiptiens, les Ethiopiens, les Chinois, les Grecs même qui ignoroient leur origine, croient leur Langue auſſi ancienne qu'aucune autre. Un Auteur Grec † aſſure avec beaucoup de confiance, que les hommes, nez de la Terre comme des herbes dans une prairie, & des Grenouilles dans un Etang, aiant été formez par conſequent dans pluſieurs Endroits du Monde, il s'étoit fait pluſieurs différentes Sociétez, qui avoient inventé chacune leur Langage. Il faut être fou, pour ſoutenir que des hommes ſe forment dans une nuit, comme des Champignons au milieu d'un jardin; j'en conviens: mais, l'incertitude où les Grecs étoient ſur l'Origine des hommes, & ſur celle de la différence des Langues leur fit approuver une Opinion auſſi extravagante *.

Un Auteur †, dont les Ouvrages ont été imprimez à Veniſe il y a longues Années; a voulu renouveller à demi le Sentiment des anciens Grecs. Véritablement, il ne les a pas fait naitre de la Terre; ce Sifteme eut paru un peu extraordinaire dans ce Tems: mais, il a ſoutenu, qu'Adam parloit Grec; mais,

† Diodore de Sicile.

* *C'étoit-là le Sentiment des Grecs les plus polis, qui croioient effectivement être nez dans le Païs qu'ils habitoient, & y avoir été produits par la Terre comme des inſectes. Auſſi prenoient ils le faſtueux Titre d'*Indigenæ. *Voiez* l'Art de parler du P. Lami, *Liv. I. Chap. XV. pag.* 77.

† Joan. Petrus Ericus.

& voici quel étoit ſon raiſonnement. Je ne ſaurois t'en faire un précis plus juſte que celui qu'en a donné un ſavant Rhéteur François. *Les Preuves d'Ericus ſont, qu'auſſitôt que le prémier homme ouvrit les Yeux, il admira la Beauté des ouvrages de Dieu, & s'écria O: ainſi, il trouva l'ὦ Grec. Enſuite, l'ὖ: lorſqu'après qu'Eve fut ſortie de ſon Coté, il prononça ὦ ὖ. Il dit que le prémier-Né d'Adam aiant pleuré en naiſſant, il fit entendre ϊϊϊϊ; comme le ſecond Enfant, qui avoit, dit l'Auteur, la voix grêle, en criant prononça ϊϊϊϊ. C'eſt par de ſemblables raiſons, qu'il prétend prouver, que la Langue Greque eſt auſſi naturelle que certain Chant à une certaine Eſpece d'Oiſeaux* †.

Eſt-il permis, mon cher Iſaac, que des Savans, ou du moins que des Gens qui font profeſſion de s'appliquer à l'Etude, mettent au jour de pareilles Extravagances? Je vais prouver par le raiſonnement de cet Auteur, ſi j'en ai la fantaiſie, que la Langue des Lapons, ou celle des Caraïbes, eſt la plus ancienne. Je trouverai aiſément dans les prémieres actions d'Adam de quoi lui faire articuler les Sons les plus bizares. Je voudrois bien que cet Ecrivain me dit qui lui a révélé, que, lors qu'Adam vit les merveilles que Dieu avoit créées, il ne dit pas *A* plûtôt que *O*. Cette prémiere voielle marque un Etonnement plus fort que la derniere: elle ſe forme en ouvrant la bouche, & nous échape or-

† L'Art de parler du P. Lami, *Livr. I. Chap. XV. pag.* 77.

dinairement, lorſque nous reſtons dans l'admiration; au lieu que *O* eſt un Son moins propre à exprimer notre ſurpriſe. Je ris, mon cher Iſaac, en réfutant de pareilles fadaiſes. Il me ſemble que je vois Monſieur Jourdain prendre ſa prémiere Leçon de Grammaire, & s'écrier ſtupidement, *Ah! les belles choſes! les belles choſes* *!

Quelque ridicule que ſoit la ſuppoſition qu'Adam dit *O* en voiant les merveilles de Dieu, elle l'eſt cependant beaucoup moins que celle qui fonde l'*i* des Grecs ſur la voix grêle de ſon ſecond Enfant. C'eſt en vérité abuſer de la Licence qu'ont pris quelques Auteurs de ſe mocquer du Public, que de faire imprimer des pareilles folies, & de les débiter d'un ton dogmatique. Elles ne ſont tout au plus ſouffrables que dans Rabelais. Ne vaut-il pas mieux avouër naturellement, qu'on ignore une choſe, que de vouloir perſuader qu'on la connoit, & d'emploier pour le prouver d'auſſi pitoïables raiſons?

Je crois, mon cher Iſaac, que, lorſqu'on veut raiſonner ſenſément, il faut avouër de bonne-foi, qu'on ignore qu'elle eſt la Langue que parla Adam, & qu'il y a cependant plus d'apparence que ce fut l'Hébraïque qu'aucune autre. Qu'importe, au reſte qu'on ſache ſi la confuſion de Babel s'étendit ſeulement ſur les Eſprits, & ſi c'eſt ainſi qu'il faut interpréter ce qu'on dit de l'origine des Langues? Il nous ſuffit de ſavoir,

* Bourgeois Gentilhomme, *Comédie de Moliere.*

voir, pour notre Eclarciſſement, qu'avant la diſperſion des Nations, il n'y avoit qu'une ſeule Langue, & que toutes les autres ſe ſont formées dans les ſuites. Car, quant à l'opinion de Diodore de Sicile, & de quelques Philoſophes Athées aujourd'hui, qui prétendent que les hommes nez de la Terre ont formé divers Langages au commencement qu'ils exiſtérent, ſelon qu'il s'eſt fait des Sociétez différentes entre eux, c'eſt une erreur abſurde, qui découle de leurs Principes abominables. Et il eſt probable, que ſi les hommes n'avoient pû s'entendre abſolument dès qu'ils furent créez, loin de reſter enſemble, & de chercher à ſe réünir & à former des Sociétez, ils euſſent erré dans les Bois, comme des Animaux, & n'euſſent jamais cherché à attacher d'un commun accord certaines idées à certains Sons.

Quoiqu'en diſent les Athées, c'eſt dans la Divinité, qu'il faut chercher l'origine du prémier Langage qu'ont parlé les hommes. C'eſt elle, qui l'apprit à Adam, ou du moins qui le *lui infuſa avec toutes les autres connoiſſances qu'il lui donna.* Quoique je ne veuille pourtant pas ſoutenir, que notre prémier Pere eut reçu de Dieu la ſcience univerſelle. Je penſe que la Divinité ſe contenta de lui accorder toutes les connoiſſances dont il avoit beſoin pour ſe conduire ſagement.

Si l'Etre ſuprême n'étoit point la Source d'où découle la prémiere Langue que les hommes ont parlé, je demande comment les hom-

mes, formez comme des fleurs qui naiſſent dans une Prairie, purent ſe communiquer leurs idées, s'aſſembler, convenir entre eux de tant de choſes qui ſont néceſſaires à la formation d'une Langue, dont aucun d'eux n'avoit aucune Idée? N'eſt-il pas probable, qu'ils euſſent plûtôt cherché à contenter leurs Appetits déréglez, qu'à former cette ſurprenante Académie que les Athées compoſent de Gens qui ne connoiſſoient aucun Son qui pût leur ſervir à communiquer leurs Idées? *Dieu*, dit un des plus illuſtres & des plus raiſonnables Philoſophes, * *aiant fait l'homme pour être une Créature ſociable, non ſeulement lui a inſpiré le deſir, & la mis dans la néceſſité, de vivre avec ceux de ſon Eſpece, mais de plus lui a donné la faculté de parler, pour que ce fût le grand inſtrument & le Lien commun de cette Société. C'eſt pourquoi l'homme a naturellement ſes organes façonnez de telle maniere, qu'ils ſont propres à former des Sons articulez, que nous appellons des* Mots. *Mais, cela ne ſuffiſoit pas pour faire le Langage: car, on peut dreſſer les Perroquets, & pluſieurs autres Oiſeaux, à former des Sons articulez & aſſez diſtincts; &, cependant, ces Animaux ne ſont nullement capables de Langage. Il étoit donc néceſſaire, qu'outre les Sons articulez, l'homme fut capable de ſe ſervir de ces Sons comme des Signes de conceptions intérieures, & de les établir comme autant de Marques des Idées que nous avions dans l'Eſprit; afin*

* Locke, Eſſai Philoſ. ſur l'entendement Humain, *Livr. III. Chap. I. pag. 222.*

afin que par-là elles pûſſent être manifeſtées aux autres, & qu'ainſi les hommes pûſſent s'entre-communiquer les penſées qu'ils ont dans l'Eſprit.

Voilà, mon cher Iſaac, à quoi nous devons nous en tenir. La raiſon, la Lumiere Naturelle, nous font connoitre la juſteſſe de ce raiſonnement; &, quelque choſe qu'on lui oppoſe, je crois qu'on ne ſauroit l'ébranler. Cependant, comme il n'eſt point d'Opinion, quelque claire qu'elle paroiſſe, qui ne puiſſe avoir des difficultez qui échappent à ceux qui lui donnent leur conſentement avec une confiance qui empêche qu'on ne ſente la force des objections, je te ſerai obligé, mon cher Iſaac, de me dire ton Sentiment. Je me croirai plus fondé dans mon opinion, lorſque je ſaurai qu'elle a ton approbation. Et ſi tu juges, que je ne penſe pas juſte, je tacherai de me defaire de mes préjugés, & de gouter tes raiſons. Perſonne n'a plus que toi le Talent de perſuader. C'eſt un Don qui n'eſt accordé qu'à peu de Gens. Beaucoup de perſonnes embarraſſent leurs Adverſaires, ſans toucher leur Eſprit, & leur faire changer d'opinion. Un Régent de College, armé du Syllogiſme & de l'Enthimême, pouſſe ſon Ennemi a toute outrance: il ſe ſert du Privilege d'abuſer des Mots, pour embrouiller la raiſon; &, d'Argument en Argument, raiſonnant toujours dans les Regles, il vient à bout d'établir la choſe la plus abſurde, ſans pourtant convaincre ceux avec leſquels il diſpute. L'Eſprit ſe révolte contre des raiſons

dont il ſent le Faux, quoi qu'il ne puiſſe le développer: & cette Argumentation, dont les Docteurs Nazaréens font un ſi grand Cas, eſt beaucoup plus propre à gâter l'entendement, qu'à l'aider & le perfectionner. Auſſi voit-on, qu'il y a quantité de Gens, qui raiſonnent d'une maniere beaucoup plus nette & plus préciſe, que certains Régens de Philoſophie, quoi qu'ils n'aient point étudié.

Ce n'eſt pas à l'ignorance de la Logique, qu'il faut attribuer le défaut qu'on remarque dans la plûpart des raiſonnemens des hommes. C'eſt au manque & au défaut de leurs Idées. C'eſt à la fauſſeté & à l'obſcurité de ces mêmes idées. C'eſt aux faux Principes dont ils ſont imbus, & aux préjugés dont ils ſont pétris. Ils raiſonnent plus ou moins ſenſement, ſelon qu'ils ſont plus ou moins atteints de ces défauts.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux, & donne moi de tes nouvelles.

D'Amſterdam, ce ...

LETTRE CENTIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE vais te parler, mon cher Monceca, du comble des Horreurs, & te faire un portrait de cette barbare Inquiſition, nourrie & défalte-

rée

rée du ſang de nos Fréres, & de celui de pluſieurs infortunez Nazaréens, qui ont eu le malheur d'avoir quelques Moines pour Ennemis. Ne croi pas que la haine ou le dépit me faſſe donner des couleurs trop noires à certaines choſes. Je ne te dirai que ce que j'ai appris de pluſieurs François, Allemands & Anglois, qui ont été les Témoins des ſanglantes Exécutions ordonnées par ce Sénat Monachal, dirigé par les Furies, conduit par l'Avarice, & ſoutenu par l'imbécille Superſtition.

Lorſqu'on fait un *Auto de Fe*, c'eſt-à-dire, un Arrêt en Matiere de Foi, ordonné par l'Inquiſition, on éléve un grand Echaffaut dans la Place *Maïor*. Tout le Monde y loue des balcons & des fenêtres, & vient voir ce terrible Spectacle, comme une Fête ſolemnelle. La Cour y eſt préſente, le Roi, la Reine, les Dames, les Ambaſſadeurs, &c.

La Chaire de l'Inquiſiteur eſt une eſpèce de Tribunal plus exhauſſé que celui du Roi. Vis-à-vis de ce Trone on éléve un Autel, ſur lequel les Nazaréens offrent à la Divinité le ſang des Malheureux qu'ils vont priver de la vie. Au milieu de leurs Cérémonies, ils interrompent leurs Priéres. Le Grand Inquiſiteur deſcend de ſon Amphithéatre, pontificalement habillé; & après avoir ſalué l'Autel élevé à l'Avarice & à la Vengeance, il monte ſur le Trone du Roi, ſuivi de quelques Officiers de l'Inquiſition. Ce Prince ſe tient alors debout, ayant à ſes côtés le Connétable de Caſtille, qui tient l'Epée Roia-

le élevée : & il jure d'obſerver le Serment dont un Conſeiller du Conſeil Royal fait la lecture; Serment, qui l'oblige à autoriſer toutes les Actions de l'Inquiſition.

Cela fait, on améne les Malheureux condamnez au ſupplice, & on les proméne tout autour de la Place publique. Ceux qui ne ſont pas jugés à mort, & qui ne ſont deſtinez qu'à de cruelles priſons, portent un *Sanbenito*, c'eſt-à-dire un grand Scapulaire de toile jaune, chargé d'une Croix de Saint André peinte en rouge. Ceux qui ſont aſſez infortunez pour être brulez, ſont vêtus avec des Robes longues de couleur griſe, remplies de flammes peintes. Et ceux qui ne veulent pas ſe faire Nazaréens, portent des Effigies & des Portraits de Diables: ils ont auſſi une eſpèce de Scapulaire ſur lequel eſt écrit *Fuego rebuelto*, c'eſt-à-dire, *Feu renverſé*.

Les Grands d'Eſpagne, & les prémiers Seigneurs Eſpagnols, tiennent lieu d'Archers dans ces affreuſes Cérémonies : ils conduiſent les prétendus Criminels qu'on doit bruler; & ils les menent au Supplice, garotez avec des groſſes cordes. Ainſi la Superſtition & la Bigoterie font de ces fiers *Doms Diegues*, *Doms Sanches*, *Doms Pedres*, & *Doms Garcies*, non ſeulement des Eſclaves de Moines, mais même des Valets de Bourreaux.

Pour augmenter le Supplice de ces Infortunez deſtinez à être la proye des flammes, une Troupe de Religieux ignorans & cruels, crient avec

avec véhémence à leurs oreilles, & mêlent les Injures les plus atroces à leurs Argumens inſenſez. Enfin, on les précipite dans le feu qu'on a allumé. C'eſt dans cette occaſion, mon cher Monceca, que paroit la conſtance de notre Nation. Il y a pluſieurs Juifs fidelles, deſcendans des anciens Iſraëlites, qui ſe jettent eux-mêmes dans les flammes : d'autres font bruler leurs pieds & leurs mains, avant de ſe lancer entiérement dans le Bucher ; & conſervant autant de ſang froid que Mutius Scévola, cet illuſtre Romain qui laiſſa conſumer ſa main dans un braſier, ils louent le Dieu d'Iſraël, & chantent ſes Louanges, au milieu d'un ſi terrible Supplice.

Les barbares Eſpagnols ne ſont point émûs de tant de cruautez : ni l'âge, ni le Sexe, rien ne peut les toucher. Voici ce que rapporte un Auteur Nazaréen, & qui ne doit pas leur être ſuſpect. *Parmi les Juifs qu'on brula, il y avoit une jeune Fille, qui ne paroiſſoit pas avoir dix-ſept Ans ; laquelle étant du côté de la Reine, s'adreſſoit à elle pour obtenir ſa Grace. Elle étoit d'une beauté merveilleuſe.* „ *Grande Reine*, lui diſoit-elle, *Vôtre préſence Royale n'apportera-t-elle point quelque changement à mon malheur ? Conſiderez ma jeuneſſe, & qu'il s'agit d'une Religion que j'ai ſucé avec le lait de ma Mere.*“ *La Reine détournoit ſes yeux, & témoignoit en avoir grande pitié. Cependant elle n'oſa jamais parler de la ſauver* *. Quel

* Mémoires de la Cour d'Eſpagne, par Mde. d'Auboy, *II. Partie, pag.* 66.

Quel eſt donc, mon cher Monceca, l'Enchantement qui a pu aveugler les Hommes, juſqu'au point de les rendre Eſclaves de pareilles Cruautez ? Une Nation peut-elle être aſſez prévenue, aſſez livrée à ſes Préjugés, pour ne pas faire uſage de la Lumiere Naturelle, & ne pas abolir des Exécutions auſſi contraires à la Loi Naturelle ? Les Moines Nazaréens ſont des Magiciens bien pernicieux, puiſqu'ils renverſent l'Entendement Humain, & colorent ainſi du Titre de Vertus les Forfaits les plus noirs. Conſidere, mon cher Monceca, quel eſt l'énorme pouvoir qu'ils ont en Eſpagne. Une Reine n'oſe demander la grace d'une jeune Fille de quinze Ans, qui n'a fait d'autre crime, que de croire la Religion qu'on lui a inſpiré dès ſon enfance ! L'Autorité du Trone n'oſe ſe mettre en compromis avec la Puiſſance Monacale ; & elle craint de ſuccomber ſous les Attaques de ce Monſtre ſoutenu par la Superſtition.

Ce qu'il y a de plus affreux dans ces ſanglantes Tragédies, ce ſont les Indulgences que les Pontifes Romains y ont attachées. Ceux qui conduiſent au Feu les Malheureux qui y ſont condamnez, & qui les jettent dans les Flammes, gagnent cent Ans d'Indulgences : & ceux qui ſe contentent de les voir exécuter, en obtiennent cinquante. Juſte Ciel ! Quelle horreur, & quelle abomination, mon cher Monceca ! Les Forfaits les plus crians & les plus déteſtables, deviennent un moyen ſalutaire pour parvenir à la Divinité ! L'Avarice, la Cruauté,

la Fureur, & la Rage, ſont les Vertus du Nazaréiſme Eſpagnol ! Et les Nazaréens, qui en France & en Allemagne font gloire d'abhorrer le ſang, ont dans les Pays d'Inquiſition des Confréres, qui conſacrent le Meurtre ſous prétexte de Religion, & qui font de leurs Cruautez un Article eſſentiel de leur Foi !

Le lendemain qu'on a brulé ces Malheureux, on fait une eſpèce de Fête Galante. Tous les Moines vont en Proceſſion, & ſe rendent à la principale Egliſe. On porte comme des Trophées obtenus ſur les Ennemis, les Portraits des Condamnez, avec ces Mots, *Morreo quemado por Hereje relapſo* : & l'on écrit ſous ceux qui ont perſiſté à ſe dire innocens, *Por Hereje convicto negativo* ; & ſous ceux qui ont perſiſté dans leurs Croyances, *Por Hereje contumas.*

La Fureur Monacale n'eſt point encore contente de cette eſpèce de Triomphe : elle va juſqu'au point d'inſulter les Manes de ceux qui ſont morts depuis pluſieurs Années. On porte dans certaines Caſſettes, qu'on appelle *Carochas*, les Oſſemens de Gens qu'on a déterrez, & auxquels on a fait le Procès après leur mort. Ainſi la ſépulture & la mort ne peuvent garantir de la haine des Moines, ils pourſuivent leurs Ennemis au delà du Trèpas. Ce n'eſt pas ſeulement en Eſpagne, où l'on a vû exercer de pareils Sacrilèges : dans pluſieurs autres Pays on s'eſt porté à de pareils excès ; & l'on y a violé les Tombeaux, ſous prétexte de Religion.

Si l'on ne le voyoit, on croiroit avec peine l'immenſe pouvoir que les Moines ſe ſont acquis dans les Païs d'Inquiſition. La Raiſon ſe revolte, dès qu'on veut nous perſuader, qu'il y a eu des Hommes aſſez fous, & aſſez imbécilles pour ſe ſoumettre au Deſpotiſme Monacal, ſe départir de leurs Droits naturels & civils, & pour dépouiller les Tribunaux ordinaires de leur Juriſdiction légitime, afin d'en revêtir des nouveaux, compoſés de l'Excrément des Humains.

La Politique la plus ruſée fut le fondement du Pouvoir que ſe ſont acquis les Moines. Le faux zèle d'exterminer notre Nation, & certains Nazaréens qu'on traitoit d'Hérétiques ſervit de prétexte. Dabord l'Inquiſition ne fut établie, que pour connoitre d'un ſeul Cas. Mais les Peuples imbécilles ne virent pas que ce ſeul Cas entrainoit tous les autres. Car, quelles actions bonnes ou mauvaiſes ne ramene-t-on pas à la Religion ? Le Judaïſme, l'Héréſie, l'Obſervance de tous les Préceptes de la Loi Nazaréene, les Juremens, les crimes contre le Culte Divin, la Bigamie, la Sodomie, le Vol des Egliſes, les Inſultes faites aux Prêtres & aux Moines, les Sortileges, enfin tant d'autres choſes qui ſont enchainées avec la Croyance Nazaréenne.

Les Peuples étonnez, reconnurent trop tard le pouvoir exhorbitant qu'ils avoient donné aux Moines. Ils n'eurent ni la force, ni le courage de le leur ôter : ils baiſérent les fers dont ils s'étoient chargés eux-mêmes ; & ils devinrent

vinrent les prémiers Inſtrumens de la Tirannie ſous laquelle ils gémiſſoient. Enfin, les Souverains Pontifes, aidés de Bulles, & de ces mêmes Moines dont ils vouloient favoriſer l'autorité pour affermir la leur, vinrent à bout de perſuader au Peuple, que le maintien du Pouvoir des Eccléſiaſtiques étoit une choſe néceſſaire à la Religion. Les ſuperſtitieux Eſpagnols, les ignorans Portugais, & les fanatiques Italiens, non ſeulement conſacrérent entiérement chez eux le Tribunal inique de l'Inquiſition, mais même le voulurent établir chez leurs Voiſins. Mais ceux-ci avoient trop de connoiſſance de cette infernale Juſtice, pour vouloir s'y ſoumettre. L'eſpagne perdit une partie des Pays-Bas, pour avoir voulu les ſoumettre à l'Inquiſition: & la France, aſſez prudente alors pour ne pas laiſſer donner atteinte à ſes Priviléges, réſiſta vigoureuſement à toutes les attaques des Souverains Pontifes.

Le Tribunal du St. Office eſt ſi fort en horreur chez pluſieurs Nations Nazaréenes, que ce Nom ſeul les fait trembler. Un Juif, dont le Pére a été brulé, & qui n'a lui-même évité ce Supplice que par la fuite, ne frémit pas davantage au Nom terrible de l'Inquiſition, qu'un Conſeiller au Parlement de Paris lorſqu'on lui parle de cet affreux Tribunal. Il n'eſt point de ſimple Juge de Village, qui n'aimât mieux eſſuier les Traverſes les plus facheuſes, que d'être ſoumis à une autre Juriſdiction qu'à celle des Juges ſéculiers; & de reconnoitre d'autre Maitre

Maitre que ſon Roi, & d'autres Exécuteurs de ſes Volontez que les Parlemens.

Quelque crédit que les Moines aient eu pendant très long-tems en France, & ſur tout lors de la Ligue où ils étoient appuiés par l'Eſpagne, ils n'ont jamais oſé introduire l'Inquiſition dans ce Royaume, quoiqu'ils l'euſſent tenté ſourdement. Ils y rencontrérent tant d'oppoſition, qu'ils virent bien, qu'ils ruineroient entiérement leur crédit, au lieu de l'augmenter.

Auſſi tous les différens Etats du Royaume ſont-ils intéreſſés à empêcher l'Etabliſſement de cet inique Tribunal. Le Roi, Maitre abſolu dans ſon Royaume, auroit un Rival dans le Grand Inquiſiteur. Les douze Parlemens deviendroient de ſimples Sénéchauſſées de Village. Les Troupes ſeroient plus ſujettes aux Moines qu'à leurs Officiers Généraux. Les Evêques verroient de ſimples Prêtres plus puiſſans qu'eux dans la Juriſdiction Eccléſiaſtique. Les Eccléſiaſtiques deviendroient, ainſi que tout le bas Peuple, les Eſclaves des Moines, & les Victimes de leur Avarice & de leur Ambition. La Nobleſſe Françoiſe, ſi accoutumée à mépriſer ces Gens-là, & à les regarder en général comme l'Excrément du Genre-Humain, ſeroit fort heureuſe de pouvoir entrer au nombre des *Familiares del Sto. Officio.* Et les Ducs & Pairs, enfin, auroient le Droit de gagner cent Ans d'Indulgence en conduiſant inhumainement des Malheureux au Bucher, & de devenir glorieuſement ainſi des Valets de Bourreaux.

Il

Il n'y a plus aucun lieu de craindre, mon cher Monceca, que l'Inquiſition s'introduiſe dans aucun des Etats où elle n'eſt point actuellement établie. Ses Horreurs ſont trop connues; & je ſuis certain qu'il n'eſt pas un Européen raiſonnable, qui n'aimât mieux devenir Muſulman, que de ſe voir ſoumis à quelque Dominicain cruel, ou à tel autre Perſécuteur.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: & puiſſes-tu ne vivre jamais que dans des Pays auſſi ſagement équitables, que celui que tu habites actuellement.

De Madrid, ce...

LETTRE CENT-ET-UNIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

LA Juſtice eſt exercée en Hollande avec beaucoup de Prudence & de Sageſſe. Il eſt vrai, que les Etrangers trouvent, qu'on l'adminiſtre avec un peu trop de Lenteur, & que les formalitez & les Procédures qu'on obſerve font quelque-fois languir les Parties, & retardent l'Expédition de leurs Affaires. Mais, cette Lenteur, qu'on reproche aux Juges Hollandois, ſeroit peut-être très utile & très néceſſaire dans bien des Tribunaux, où la Promptitude à décider les Queſtions les plus épineuſes cauſe bien ſouvent des Erreurs involontaires, &, qui n'en ſont pas moins

moins pernicieuſes. Tous les hommes ne ſauroient trop ſe défier de leur peu de lumiéres. Mais, les Magiſtrats doivent encor plus craindre de donner dans des Travers d'autant plus dangereux, qu'ils ſont couverts du Voile de la Droiture & de l'Equité.

Je ne puis que louër un Juge, qui, tardif à ſe déterminer, éxamine une Affaire de tous les côtez, l'enviſage dans les différens Points de vûe; &, craignant ſes Paſſions & ſes Préjugés, cherche, par une mûre Délibération, & par une Forme de Procédure qui paroit lente, mais qui eſt prudente & ſage, à ſe mettre à l'Abri des Fautes qui ſuivent ordinairement la Précipitation.

Si l'on pouvoit terminer les Différens, dès le moment qu'ils ſurviennent, je conviens qu'il ſeroit excellent de le faire. Mais, tel eſt le Partage de la Foibleſſe Humaine, qu'il n'eſt preſque point de Procès, qui n'ait deux Faces, & qui ne les offre toutes les deux à la Vûe. Et, lorſqu'on ne les examine pas attentivement, on court riſque de s'abuſer, & de prendre le Faux pour le Vrai.

Il eſt cependant un Excès, dans lequel un Magiſtrat doit éviter de tomber. Entre la Nonchalance, & la prudente Lenteur, il y a une grande Différence. Lorſque je veux qu'un Juge prenne certaines Précautions avant de ſe déterminer, je n'entens point qu'il prolonge pendant dix Ans les Procès, & qu'il en éloigne, ou par Avarice, ou par de vaines Formali-

malitez, le Jugement définitif. On peut éviter la Déciſion prompte & prématurée d'un Cadix Turc, ſans imiter la Maniére avare & tardive d'un Magiſtrat Normand, qui, ſouvent, par le nombre des Formalitez inutiles qu'il obſerve, prête des Armes aux Parties, & leur donne le Moien d'embrouiller les Affaires les plus claires.

Les Juges ſont quelquefois plus contraires au Bien de la Juſtice, qu'ils ne lui ſont utiles. Ils deviennent les Inſtrumens dont ſe ſert la Chicane, pour éluder le bon Droit; l'Ordre, qu'ils obſervent dans leurs Jugemens, eſt plus nuiſible, que la Confuſion & le Dérangement. Ce n'eſt pas qu'ils ne connoiſſent évidemment, qu'une pareille Conduite eſt contraire à la Raiſon, & même à l'Equité. Ils en ſont perſuadez, & on leur apprend dès leur plus tendre Jeuneſſe, qu'il arrive ſouvent, qu'en ſuivant exactement les Régles preſcrites par les Coutumes, on commet une Injuſtice criante *. Cependant, un Amour ſuperſtitieux pour des Formalitez déplacées, mais qui ſont utiles aux Revenus de leurs Charges, leur ſert d'Excuſe, & autoriſe leurs Fautes.

Si l'on veut trouver un juſte Milieu entre la trop grande Précipitation & la Servitude déplacée pour des Formalitez ſans fin, il faut une Sageſſe & une Connoiſſance mûre & ſenſée. C'eſt-là une des principales Qualitez qui forme

* *Summum Jus, ſumma Injuſtitia.*

l'habile & l'équitable Magiſtrat. Elle lui eſt auſſi néceſſaire, que celle de ſavoir juſqu'à quel Point doit s'étendre la Rigueur de la Loi, & dans quelle Occaſion on peut & l'on doit même s'exempter de ſuivre exactement ce qu'elle preſcrit. Cette derniére Connoiſſance eſt très eſſentielle, & difficile à aquérir. Car, ce n'eſt qu'avec une Précaution extrême, qu'il faut s'éloigner des Ordonnances & des Loix qui ſervent de Fondement à la Déciſion générale des Affaires. Elles doivent être bien plus ſacrées que les Formalitez. Car, les unes n'influent point autant que les autres au Maintien du bon Ordre dans la Société Civile.

Lorſqu'on ne conſulte que la ſimple Equité, & qu'on abandonne les Loix écrites, on court riſque de s'égarer, ſans le ſavoir, & ſans pouvoir le connoître. Cette Equité, qu'on croit ſuivre, & dont nous penſons ouïr la Voix au fond de nos Cœurs, ne parle ſouvent qu'un Langage obſcur, que nos Paſſions nous empêchent d'entendre diſtinctement. Quiconque lit dans le *Code*, ou dans le *Digeſte*, y trouve préciſément la volonté du Légiſlateur. Mais, l'on ne voit ſouvent qu'à travers le Voile des Préjugés ce que la Droiture ſemble nous découvrir. Je te communiquerai à cet égard une Lettre que j'ai reçûe du Chevalier de Maiſin touchant la Déciſion du Procès qu'un de nos Fréres avoit au Parlement de Paris. Elle ſemble prouver ce que je te dis de la Néceſſité

sité de ne s'écarter du Texte de la Loi, qu'avec la Précaution la plus sensée. La voici.

LETTRE.

» LE Procès entre le Duc de Villars-Brancas, » & Mr. Dulis, qui faisoit tant de bruit en » notre Parlement, & qui avoit partagé les Avis » à la Grand'Chambre, vient d'être terminé » en faveur du Duc.

» La prémiere Chambre des Enquêtes avoit » été choisie pour décider sur un Partage aussi » fameux.

» Mr. L'Abbé Pucelle, qui soutenoit l'Avis » favorable à Mr. Dulis, a fait admirer, dans » son Rapport, la Justesse, la Précision, la » Solidité, les Graces, & la Sublimité de son » Génie. Plusieurs Magistrats, qui n'étoient » point de la Chambre, avoient demandé qu'il » leur fût permis d'assister à un Rapport aussi » éclatant. Tous sortirent enchantez. Le » Suffrage de cet illustre Magistrat, dont le » Nom passera à la Postérité la plus reculée, » a fait appliquer à cette Affaire ce fameux » Vers de Lucain.

» *Victrix Causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

» On apprend, que ce qui a fait accorder la » Préférence à l'Avis qui étoit favorable au Duc » de Villars-Brancas, c'est le Serment qu'il » est obligé de faire, qu'il a payé le Billet de

„ 12000. L. à celui qui le lui avoit préſenté, „ dit-il, avant qu'on l'eut inſtruit de la part „ de Mr. Dulis de la Souſtraction de ce Billet. „ Il ajoutoit, qu'en même tems qu'il avoit „ payé ce Billet, il l'avoit déchiré, & jetté „ au Feu. L'on a penſé, que l'Affirmation „ d'un Seigneur tel que Mr. le Duc de Vil- „ lars-Brancas étoit d'un Poids auquel tout de- „ voit ceder. On a auſſi eu la Conſidération „ de ne point ordonner que cette Affirmation „ ſe fit en pleine Audience, à cauſe de la „ Dignité de Mr. de Brancas. C'eſt en l'Hôtel „ du Rapporteur, qu'elle doit être faite.

„ Il a paru, ſur ce Partage, des Mémoires „ faits par deux célébres Avocats: celui du „ Duc de Villars-Brancas par *Normand*, & ce- „ lui de Mr. Dulis par *de Laverdy*.

„ Normand n'avoit point encor écrit dans „ cette Affaire: Le Duc avoit eu recours à ſa „ Plume après ce Partage. On trouve, dans „ ce Mémoire, les mêmes Raiſons, qui avoient „ été propoſées dans les précédens, accompa- „ gnées de la Déclamation la plus vive contre „ Mr. Dulis. On apprend, que Mr. Dulis, „ picqué de cette Déclamation, a renvoié en „ France une Tabatiére, dans laquelle eſt le „ Portrait de Mr. le Duc de Villars-Brancas, „ avec la Lettre par laquelle ce Seigneur lui „ faiſoit ce Préſent, en qualité d'Ami, quelques „ jours auparavant l'Emprunt de 12000. L.

„ De Laverdy, qui avoit déja fait trois Mé- „ moires de cette Affaire, dont un, intitulé

„ *Obſer-*

„ *Obſervations*, eſt rempli de Sallies & de Traits, „ qui font d'autant plus de plaiſir que la Cenſu- „ re eſt plus délicate, en a fait un quatriéme en „ Réponſe à celui de Mr. le Duc de Villars- „ Brancas. Ce Mémoire a les Graces de la „ Nouveauté, quoique cet Avocat y traitte la „ même Affaire pour la quatriéme fois. L'E- „ xorde préſente le Coup d'Oeil de L'Affaire: „ il donne l'Eſquiſſe des Moyens de part & d'au- „ tre; &, après avoir annoncé le Partage d'O- „ pinions qui s'eſt formé, il dit: *Tel eſt le* „ *Sort de l'Humanité. Des Magiſtrats également* „ *éclairez, également jaloux de couronner le bon* „ *Droit, ſe voient expoſez à le mécomoitre lorſ-* „ *qu'ils le cherchent. On va eſſayer de retracer* „ *les Moyens, & de les mettre dans le Jour qui* „ *leur fera produire tout l'Effet qu'on a droit d'en* „ *attendre.* Et, ailleurs, ſur ce que le Duc „ de Villars-Brancas prétend que Serrano, au „ Profit de qui étoit le Billet de 12000. L. „ n'étoit que le Prête-Nom de Mr. Dulis, ce „ qui lui donne lieu de rapeller l'Affaire de la „ Peliſſier, on trouve une Tirade, qui a plû „ à tout le Monde, & qui finit en ces Termes: „ *Se flatte-t-on, que le Nom de Dulis deviendra* „ *un Moyen? Que, parce qu'il a été proſcrit par* „ *Coutumace, à l'Occaſion d'une Actrice de l'O-* „ *péra, la Cauſe de Serrano, que l'on dit ſon* „ *Prête-Nom, deviendra mauvaiſe? Que l'on trai-* „ *tera l'Affaire d'une Lettre de Change, comme* „ *l'Avanture d'une Actrice accoutumée à recevoir* „ *& à ne jamais rendre?*

„ Tous les Négotians consultez sur cette Af-
„ faire avoient pensé, que Mr. le Duc de Vil-
„ lars-Branças devoit succomber ; attendu son
„ Endossement pour Acquit au dos de la Let-
„ tre de Change de 12000. L. Valeur en comp-
„ te tirée à son Profit, & le Défaut de Repré-
„ sentation du Billet avec un Ordre ou un
„ Endossement pour Acquit de Serrano, Prête-
„ Nom de Mr. Dulis. C'étoit l'Avis de Mr.
„ le Prémier Président, & des plus grands Ma-
„ gistrats : mais, on n'a pas cru devoir suivre
„ les Régles austéres du Commerce à l'égard
„ d'un Duc & Pair qui les ignoroit. On a
„ pris le Parti de le faire Juge en sa propre
„ Cause, en ordonnant son Affirmation „.

Je te demande, mon cher Brito, si le Juif Hollandois, qui a eu ce Procès avec un Duc, n'eut eu à faire qu'avec un simple Négociant, quelle eût été la Décision du Parlement ? Sans doute, elle eut été différente. Pourquoi donc cette Préférence ? On veut pourtant la fonder sur l'Equité : & les Juges, qui n'ont point suivi les Loix ordinaires, ont cru qu'ils pouvoient s'en dispenser sans blesser la Justice. Mais, si l'on vient à examiner leur Décision d'un Oeil Philosophique, on apercevra aisément, qu'ils ont regardé cette Affaire à travers le Voile des Préjugés que les Nazaréens ont ordinairement contre notre Nation. Ceux, qu'ils ont aussi pour la Noblesse, paroissent encor leur avoir offusqué les Yeux. On peint ordinaire-

nairement un Bandeau ſur ceux de Themis. Cette Déeſſe ne devroit donc point diſtinguer un Juif d'un Nazaréen, un Turc d'un Payen, un Janſéniſte d'un Moliniſte. Il ſeroit heureux que cela fut ainſi. Mais, malheureuſement, cette Déeſſe, levant quelque peu ſon Bandeau, lorgne quelquefois du Coin de l'Oeil, & ſemble être devenue une Coquette qui triche à Colin-Maillard.

Porte-toi bien, & ſur-tout garde-toi des Embuches des Inquiſiteurs.

D'Amſterdam ce, ...

LETTRE CENT-DEUXIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LEs Femmes en Eſpagne, mon cher Monceca, ſont les Captives de leurs Eſclaves; & il n'eſt point de Pays dans le Monde, où les Hommes leur ſoient plus ſoumis. Il en eſt peu auſſi où elles ſoient ſi génées. Quoique les Etrangers, qui ont paſſé depuis quelque Tems dans ce Royaume, aient beaucoup diminué cette Contrainte & fait changer leur affreuſe Captivité en un Eſclavage plus honnête, elles ſont néanmoins encor obſervées de très près. Celles, qui, par leur Naiſſance, ne peuvent fréquenter la Cour, ne voient guére que leurs Parens, & quelques Moines. Les autres ont plus

de liberté, ſurtout depuis que la Cour d'Eſpagne a pris une partie des Maniéres & des Coutumes de celle de France.

Quoique les Femmes ſoient gardées avec tant de Soin, il ne faut pas croire, que l'Honneur des Maris ſoit à l'Abri des Atteintes qu'il reçoit ſouvent dans les autres Païs. Les Moines tiennent ici la Place des Petits-Maitres en France. Un Cordelier eſt un Homme auſſi dangereux, que le Seigneur le plus aimable: il ſçait les Expédients pour réduire le Cœur d'une Belle: &, pour tromper le plus jaloux Mari, ſon Froc ou ſon Habit lui donnent le moien d'entrer dans toutes les Maiſons. Le ſpécieux Titre de Confeſſeur, ou celui de Directeur, lui ſervent de Prétexte pour être tête-à-tête autant de tems qu'il le juge à propos avec ſa Maitreſſe: & le Mari n'oſeroit interrompre cette Converſation, ſans courir le riſque déſſuier les funeſtes Effets, non ſeulement du Courroux du Ciel, mais encor de celui des Moines.

Tu me demanderas peut-être, mon cher Monceca, comment les jaloux Eſpagnols s'accommodent de ces Viſites Monacales. Elles m'ont paru auſſi ſurprenantes qu'à toi: mais, j'ai compris dans la ſuite, que la Force des Préjugés étoit ſi grande ſur les Gens de cette Nation, qu'ils ſoumettoient leur Jalouſie à leur Superſtition; ſoit qu'ils ſoient perſuadez de la Vertu des Moines qui fréquentent leurs Maiſons; ſoit qu'ils regardent le Cocuage qui vient de ces mêmes Moines, comme une choſe ſainte,

te, honorable, & faiſant partie de leur Religion. Peut-être même qu'il y a un certain nombre d'Indulgences attachées à un Mari cocufié par un Religieux. En ce Cas-là, je ne m'étonne plus qu'un ſimple Eſpagnol ſoit aſſez zélé pour les gagner aux dépens de ſon Front, puiſqu'un Grand d'Eſpagne conduit un Juif au Supplice, & devient Camarade des *Familiers* de l'Inquiſition, pour le même Sujet.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, qu'on a vû des Peuples recevoir avec des grandes marques de Vénération le Cocuage procuré par le Canal de la Religion. Les Payens ne s'eſtimoient-ils pas heureux, lorſqu'il plaiſoit à quelques-uns de leurs Dieux de venir faire ici bas une Caravanne, & d'y planter des Cornes ſur le Front de quelques Maris? Ce Bois étoit auſſi honorable qu'une Couronne. Amphitrion, Général Thébain, ſe tint fort honoré, que Jupiter voulût ſe ſervir de ſon Epouſe pour faire un demi-Dieu. Peut-être qu'un Dévot Eſpagnol eſt auſſi charmé d'appartenir par ricochet à quelque Auguſtin ou à quelque Cordelier, qu'un Thébain à une Divinité du Paganiſme.

Outre la Liberté que les Moines ont d'aller chés les Femmes, & le Reſpect que les Maris ont pour eux, les Expédients qu'ils ont pour cacher leurs Intrigues, leurs Fourbes, & leur Hippocriſie, les favoriſent beaucoup. Il n'eſt point de mauvais Pas en Galanterie, dont ils ne ſe tirent heureuſement. Ils ſavent ſi bien déguiſer leurs Actions, que beaucoup de Gens

ſont perſuadez, qu'ils ſont auſſi chaſtes qu'Origene, ſans être retenus par la même Raiſon.

On m'a raconté l'Hiſtoire d'un Carme, qui m'a paru fort plaiſante. Ce Religieux étoit amoureux à Seville d'une jeune Femme fort jolie. Le Mari étant allé faire un Voiage, le Reverend Pére Directeur ne manquoit pas de venir voir tous les matins ſa belle Pénitente. Ses Exhortations étoient plus conformes aux Loix de l'Amour, qu'à celles de l'Himen; &, pour être plus à même d'en être bien entendu, il ſe mettoit dans le même Lit avec elle, & paſſoit-là d'ordinaire deux ou trois bonnes Heures.

Un jour, qu'il en uſoit ainſi librement avec ſa Pénitente, le Mari arriva. Le Carme, ſurpris, n'eut que le Loiſir d'endoſſer ſa Robe, & oublia ſa Culotte ſur le Lit. Cet Epoux n'étoit pas de l'Humeur de ceux qui regardoient le Cocuage Monacal comme un moien efficace pour la Remiſſion des Péchés. Malgré la Viteſſe avec laquelle le Moine s'étoit revêtu de ſon Froc, il apperçut la Culotte; &, ſaiſiſſant avec fureur ce Témoin muet, mais cependant bien convainquant, il l'enferma dans un Armoire, & courut au Couvent porter ſa Plainte au Supérieur. *Je vais*, lui dit-il, *montrer par toute la Ville la Culotte du Pére Sebaſtiano, ſi vous ne me rendez bonne & briéve Juſtice. Je vous la promets*, dit gravement le Supérieur. *Mais, il faut auparavant que je parle au Pére*

dont

dont vous vous plaignez : je ne puis le condamner ſans l'entendre ; & la Juſtice veut que j'écoute également les deux Parties. Retournez chés vous : vous ſerez vangez ſi vous avez Raiſon.

A-peine l'Eſpagnol eut-il quitté le Supérieur, que le Pére Sebaſtiano revint au Couvent. Il lui étoit inutile de nier le Fait : la perte de ſa Culotte marquoit évidemment ſon Crime. Le Supérieur habile Homme, voiant combien il étoit dangereux de laiſſer entre les mains du jaloux Eſpagnol des marques auſſi viſibles de l'Incontinence d'un de ſes Moines, réſolut de r'avoir au plûtôt cette fatale Culotte. *Soyés moins luxurieux à l'avenir*, dit-il au Pére Sebaſtiano ; *& ne pouſſez plus ainſi la Déliceſſe juſqu'à vous mettre entre deux Draps. Il eſt indigne d'un Carme de chercher de tels Secours.*

Cette courte Remontrance finie, il ordonna à tout le Couvent de marcher en Proceſſion à la Maiſon du Mari. Les Moines obéirent, & le ſuivirent en chantant leurs Himnes. L'Eſpagnol, fort ſurpris de voir arriver tous ces Reverends Péres, ne pouvoit comprendre le ſujet d'une pareille Cérémonie, & ne fut pas long-tems à l'apprendre. *Nous venons*, lui dit le Supérieur, *vous déſabuſer de votre Erreur, & rechercher une des plus précieuſes Reliques de notre Couvent, & que le Pére Sébaſtiano avoit priſe dans la Sacriſtie ſans mon Ordre.*

L'Eſpagnol n'entendit rien à ce qu'on lui diſoit.

ſoit. Il ne pouvoit deviner de quelle Relique on lui parloit. La Colére l'avoit empêché de revoir ſa Femme depuis qu'il étoit revenu du Couvent, & il étoit bien éloigné de ſoupçonner le Tour qu'on vouloit lui jouër. *La Culotte*, reprit le Supérieur, *que vous avez enfermée dans votre Armoire, & qui a cauſé votre Mépriſe, étoit celle que portoit pendant ſa Vie le Bienheureux St. Raymond. Le Pére Sebaſtiano ne l'avoit apportée du Couvent, que pour la faire baiſer à votre Epouſe. Car, c'eſt la plus ſpécifique des Reliques pour les Femmes qui demandent des Enfans au Ciel.* A ces Mots, l'Eſpagnol, pénétré de Reſpect pour la Ste. Culotte, ou plûtôt deſeſpéré de ſe voir duppé ſans ôſer s'en plaindre ni s'en vanger, ſe proſterna devant la Relique, & s'écria à haute Voix: *O! toi! Ste. Culotte, de qui l'on doit attendre une Poſtérité auſſi nombreuſe que les Etoiles du Ciel, ou que le Sable de la Mer, pardonne-moi mon Aveuglement, & aie pitié de mon Ignorance. Je ne ſavois pas, qu'après avoir autrefois pourvû aux Infirmitez d'un grand Saint, tu daignaſſes encore aujourd'hui ſubvenir ſi benignement aux preſſantes Néceſſitez de nos Femmes. Puiſſent toutes celles de la Ville éprouver inceſſamment ton puiſſant Secours, auſſi bien que la mienne.* Le Supérieur, auſſi charmé des Vœux d'une Priére de ſi bon Augure pour ſes Fréres, que de l'heureux Succès de ſon Stratagême Monacal, reporta en triomphe à ſon Couvent la Culotte du Bienheureux St. Raymond:

&

& les ſuperſtitieux Eſpagnols, pleinement convaincus de ſa merveilleuſe Efficace, y ont toujours eu une Dévotion très-particuliére †.

Il eſt peu d'Occaſions, mon cher Monceca, où les Moines Nazaréens ne ſachent ſe ſervir adroitement de la Religion, pour couvrir leurs Déſordres. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient de garder les Apparences, & qu'ils cherchent à éviter le Scandale. La ſeule Crainte de perdre la bonne Opinion, que les Maris ont conçue d'eux, les oblige à ſe contraindre. Ils cachent le Mal qu'ils font, non par la Honte du Mal, mais pour avoir plus de facilité à le commettre. Auſſi faut-il avouër, que perſonne n'excelle mieux qu'eux dans l'Art de diſſimuler.

Un célébre Prédicateur Italien * faiſoit dans Rome d'excellens Sermons: mais, en deſcendant de la Chaire, il alloit s'égaier chés les Filles de facile Accès. On n'eut pas ſongé à le corriger de ſon Intempérance, s'il n'eut eu des Ennemis très redoutables, qui vouloient ſe venger de certains Traits hardis qu'il lançoit contre eux dans ſes Diſcours publics. Un jour, entre autres, prêchant dans St. Jean de Latran,

Mes

† *On aſſure, que la même Avanture eſt arrivée en France; excepté qu'elle concernoit un Jéſuite, & que ſa Culotte fut canoniſée ſous le Nom de celle de St. Antoine.*

* Fontana Roſa. *Il étoit Dominicain, & grand Ennemi des Jéſuites.*

Mes chers Frères, dit-il, *je ne ſçai qui ſont ceux qui ſe vantent d'être de la Compagnie de Jéſus. Lors qu'il naquit, il n'eut d'autres Compagnons qu'un Bœuf & un Ane. Il paſſa ſa Vie parmi des Phariſiens & des Scribes, qu'il ne pût jamais convertir. Enfin, il mourut entre deux Larrons. Vous me feriés donc plaiſir, mes chers Frères, de m'apprendre de laquelle de ces trois Sortes de Races viennent ceux qui ſe diſent de la Compagnie de Jéſus* †.

Une Plaiſanterie auſſi ſanglante attira la Haine des Jéſuites au Prédicateur. Ils jurérent, qu'il ne leur échaperoit pas; &, étants inſtruits qu'il alloit paſſer quelques quarts d'Heures de la Journée dans des Maiſons où il ne compoſoit pas à coup ſûr ſes Sermons, ils obtinrent un Ordre du Gouverneur de Rome au Barigel, d'arrêter le Prédicateur, & de le conduire en Priſon, dès qu'il le trouveroit chés les Courtiſanes.

Les Jéſuites ſe tinrent au Guet, & leur Ennemi étant allé en maraude, ils en avertirent le Barigel. Celui-ci entra dans la Maiſon, & frappa à la Porte de la Chambre. Mais, le Reverend Pére, loin de l'ouvrir, commença à parler fort haut,

† *Fratelli cariſſimi, non ſò, diſſe, chi ſiano coſtoro, che ſi pregiano di eſſer i Compagni di Gieſù. All'ora che nacque, non hebbe altri Compagni che un Bue ed un Aſino. Paſſo la Vita trà Fariſei e Scribi, quali mai vollero convertirſi. Morì alla fine in mezzo à due Ladri. Dite-mi, di grazia, Fratelli cari, la Compagnia di Gieſù d'oggidì da qual di queſte tre Compagnie deriva.*

haut, comme s'il n'eut point entendu ce qui se passoit. Le Barigel, ennuié d'attendre, enfonce la Porte d'un coup de Pied ; & entre dans la Chambre avec ses Archers. Mais, quelle est sa Surprise ! Il trouve le Moine un Chapellet à la Main, au bout duquel pendoient plus de deux cent Médailles. La Prêtresse de Vénus étoit à genoux à ses Pieds, écoutant modestement un Sermon que lui débitoit le rusé Moine. Elle fondoit en Larmes. *Oui, mon Père*, lui disoit-elle, *je vais d'ores-en avant changer ma manière de vivre. Rien ne pourra m'engager à continuer une Conduite que je reconnois être aussi mauvaise.*

Le Barigel & ses Archers, superstitieux ainsi que le sont tous les Italiens, s'écriérent tous : *Hé quoi ! est-il permis qu'on accuse ainsi les Gens de Bien ?* Le Moine, voiant qu'il étoit tems alors de faire retomber sur ses Ennemis le Tour qu'on vouloit lui jouer, non content d'avoir préché sa Maitresse, fit au Barigel une Exhortation si pathétique, que celui-ci, bien loin de songer à éxécuter les Ordres qu'il avoit reçus, alla apprendre au Gouverneur de Rome les Actions saintes & pieuses dont il venoit d'être le Témoin. Les Jésuites en furent pour leur courte Honte, & le Prédicateur fut plus courru que jamais. Il lui fut permis de convertir autant de Courtisannes qu'il jugeroit à propos ; de s'enfermer tête-à-tête avec elles, pour leur parler avec plus de liberté ; & de quitter même son Froc, si bon lui sembloit, & qu'il crût que cela pût servir à la Multiplication des Conversations. Les Jésuites se plaignirent des

Privi-

Priviléges qu'on accordoit à leurs Ennemis. Mais, on leur répondit, qu'on ſuivoit éxactement les Maximes de leurs Théologiens Eſpagnols; & que leurs Péres Eſcobar, Suarez, & autres, avoient mainte-fois décidé ces Queſtions *.

Je ne ſçai, mon cher Monceca, comment tu trouveras l'expédient du Prédicateur Italien. Mais, il arrive tous les jours dans ce Pays-ci cinquante Scénes plus comiques; & les Moines Italiens ſont des Saints, en comparaiſon des Eſpagnols.

Cependant, quelques commoditez qu'une Femme trouve dans une Intrigue Monacale, & quelque Vogue qu'aient ici les Moines, un certain Inſtinct, né avec le Beau-Sexe, fait qu'ils ne ſont reçus, que lorſqu'une Femme ne peut trouver le moien d'avoir un Cavalier pour Amant. En ce cas, elle ſe jette dans les Bras des Moines; ce qui arrive ordinairement par la Contrainte où elle eſt retenue.

La façon de faire l'Amour eſt fort différente, chés les Moines, & chés les Cavaliers. Les prémiers entrent dans les Maiſons, & en chaſſent ſouvent les Maris. Les autres, au contraire, reſtent dans la Rue, & ſe morfondent à jouer de la Guitarre ſous les Fenêtres de leurs Maitreſſes. Je te parlerai une autrefois plus au long de ces derniers.

Porte-toi bien, mon cher Aaron: & félicite-toi d'être dans un Pays exemt de Moines & d'Inquiſition.

De Madrid, ce . . .

* Voyez les Lettres Provinciales, pag. 101.

LETTRE CENT-TROISIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

EN arrivant à Berlin, mon cher Iſaac, je n'ai pas été médiocrement ſurpris d'y trouver Jérémie Plozſi, que tu as vû pendant pluſieurs Années à Conſtantinople, & que la Mort de ſon Pere a obligé de paſſer en Allemagne. Il a perdu une partie de ſes Biens, qu'on a retenue ſous le prétexte de certaines malverſations imaginaires, qu'on l'accuſoit d'avoir faites dans la direction de la maiſon d'un riche Gentilhomme dont il avoit été l'Intendant. Cette ruſe eſt aſſez ordinaire dans ce Païs, où l'on ſe ſert très ſouvent de cet Expédient, pour profiter du travail & des fatigues d'un infortuné Iſraëlite.

Jeremie Plozſi m'a fait voir toutes les Beautez de Berlin. Cette ville tient un Rang diſtingué parmi les plus belles de l'Europe. Ses ruës ſont larges & bien percées. Ses Maiſons ſont bâties d'un fort bon gout; & leur Architecture eſt relevée par leur Simétrie. Le Palais Roïal eſt d'une grande magnificence, quoiqu'il ne ſoit pas encor achevé. Les Fauxbourgs de Berlin diſputent en Beauté & en grandeur avec la ville. Celui de Fredericks-ſtadt l'emporte

ſur les autres. Les Rues y ſont tirées au Cordeau, & d'une longueur conſidérable.

Les Habitans de ce Païs ont en général les mêmes mœurs que les autres Allemands. Ils ſont francs, honnêtes-gens, braves Soldats, incapables de ſe prévenir pour une Nation plûtôt que pour un autre: le mérite leur eſt cher par-tout; & il leur eſt égal de louër un Etranger ou un homme de leur Patrie, dès qu'ils ont également du mérite. Ils regardent les hommes comme pétris du même Limon. Ils croient avec raiſon, que penſer, réfléchir, juger, tirer des conſéquences, eſt un Privilege donné à tout Etre raiſonnable; & que les Gens ſenſez doivent profiter du Bon de toutes les Nations, ſans avoir la foibleſſe de rejetter une choſe excellente, & de chercher à la critiquer, parce qu'elle a été faite en deçà où au de-là du Rhin. Ils laiſſent aux Anglois la ridicule imagination de penſer, qu'un homme né à Douvres eſt beaucoup plus excellent qu'un autre né à Calais.

Les Allemands ſont les anciens Peres des François; & peut-être les derniers leur ſont-ils redevables d'une Partie de ce qu'ils ont de bon dans leurs Mœurs. J'ai veu plus d'un François, lorſque j'étois à Paris, perſuadé de ce ſentiment; & je ſuis aſſuré, qu'il en eſt plus de ceux qui l'adoptent, que de ceux qui le rejettent. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt la Simpathie qu'il y a eu de tout Tems entre les Nations Françoiſe & Allemande, malgré les Guerres ſanglantes où leurs Princes les ont en-

engagées. Elles se battoient beaucoup plus par honneur, que par Animosité: &, dès que la Paix mettoit fin à leurs différents, elles imitoient les Héros d'Homere, & se donnoient mutuellement des marques de l'Estime réciproque qu'elles avoient l'une pour l'autre.

Les Allemands reconnoissent aussi combien ils sont bien-venus en France; & plusieurs de leurs Savans en ont rendu des Témoignages publics *.

La Religion Nazaréene Luthérienne est celle qu'on exerce à Berlin. La Réformée y est aussi professée; mais, elle n'est point la dominante. Une partie de l'Allemagne se sépara, il y a un peu-plus de deux cens Ans, de la Communion des Nazaréens Papistes. Ce fut un Moine habile homme †, qui avoit reçu quelque mécontentement de la Cour de Rome, qui lui porta ce Coup fatal. La division, qui régnoit alors entre plusieurs Princes de l'Empire, les favorisa extrémement. Sans cela, jamais il ne seroit venu à bout de ses Desseins; & toute son éloquence n'eut peut-être servi qu'à lui

* Voici comment Mr. Wallin s'explique, dans un Ouvrage intitulé *Lutetia Parisiorum erudita*, imprimé à Nuremberg, en 1722. *Ingratissimus omnium quos Terra unquam produxit hominum forem, nisi, quod verum sit de Gallia, sive eam Togatam, sive Sagatam, sive etiam Sacram, considero, dicerem; nihil eâ ipsâ dari elegantius, & Societati hominum civili gratius.*

† Luther.

Davilla, Auteur excellent, s'il n'y eut eu, ni Pontifes, ni Inquiſition, & s'il eut toujours pû allier la vérité avec la Préciſion du Stile, & la Solidité des Réfléxions. Je ſouhaiterois, qu'ils lûſſent tous les Hiſtoriens Eſpagnols, lorſqu'ils parlent des faits de leur Nation, comme les ouvrages des Moines qui ont écrit les Annales de leurs Couvens. Chés les uns, tout eſt Prodige, tout eſt merveille: chés les autres, tout eſt Miracle, tout eſt Action de Sainteté. Les Anglois, moins graves par l'Extérieur que les Eſpagnols, mais auſſi vains par le Génie, ont grand nombre de Déclamateurs, & n'ont pas un Hiſtorien. Trop riches en opinion d'eux-mêmes, non ſeulement ils ſont outrez ſur le Chapitre des Nations Etrangeres, mais même ils ne ſavent pas ſe rendre juſtice, & l'Eſprit de Parti les offuſque toujours. Un Hiſtorien *Jacobite* place Marie Stuart parmi les plus grandes Saintes Nazaréenes, & ne feint point de lui dreſſer un Trône auprès de celui de la Divinité. Un Hiſtorien *Wihgg* l'envoie ſans Cérémonie à tous les Diables, après l'avoir hautement accuſée de débauche, d'adultere, & d'Aſſaſſinat. Un François a écrit *l'Hiſtoire d'Angleterre*, & l'a ſi ſagement écrite, que les Anglois ont été obligés de l'adopter comme la meilleure qu'on eut encore faite. C'eſt-là ſans doute un ſujet de Gloire pour les Ecrivains François; mais, malheureuſement cette Eſpece de Triomphe a ceſſé tout d'un coup. Rapin-Thoyras eſt mort avant que d'avoir terminé ſon ouvrage; & un autre François

çois y a ajouté une ſuite ſi pitoïable, qu'il a preſque autant fait de Tort à la Nation, que le prémier lui avoit fait d'honneur.

Parmi les anciens Auteurs Allemands, Sleidan tient un Rang très diſtingué. Il a écrit *l'Hiſtoire de l'Etat de la Religion & de la Republique ſous Charles-Quint.* Les Allemands Papiſtes, à la vérité, eſtiment un peu moins cet Ouvrage, que ne font les Allemands Luthériens; mais, ils lui rendent pourtant Juſtice, & il eſt aſſez généralement approuvé.

Parmi les modernes, Hubner a écrit preſque autant de Volumes, que Grégorio Leti: mais il eſt de plus d'Utilité que cet ſurabondant Italien, à qui l'illuſtre Bayle a ingénieuſement appliqué ce Vers de Virgile:

Tam Ficti Pravique tenax, quàm Nuntia Veri *.

Quelque Talent qu'eut Hubner, il n'a pû s'élever au-deſſus des défauts communs à ſa Nation. Il tombe quelque-fois dans des Narations longues & inutiles. Le trop de croïance, qu'il donne ſans diſtinction à tous les Auteurs Etrangers, l'ont empêché d'être auſſi exact qu'il eut pû l'être, s'il avoit voulu uſer de plus de précaution. Mais, c'eſt-là l'Ecueil de tous les Compilateurs.

Le Génie généralement peu vif des Allemands, & leur Langue plus propre à écrire des Ouvrages de Science & de morale, que des

* Lettres de Bayle, *Tom. I. pag.* 364.

Piéces d'Eloquence & de Poëſie, ont ſemblé former un Obſtacle au grand Nombre de Poëtes & d'Orateurs parmi eux. Ils en ont cependant quelques uns. Les meilleurs ſont Saxons, ſi l'on en excepte un nommé Brocks, Hambourgeois, qui paſſe pour un excellent Auteur. Les Allemands diſent que les ouvrages de ces Poëtes ſont bons & harmonieux. Mais, ils ont deux anciens & puiſſants Préjugés contre eux.

Le prémier eſt fondé ſur l'Autorité d'Ariſtote, qui, né dans un Pays chaud, ſe figuroit que l'Eſprit des hommes, qui habitoient dans les Contrées froides, ne pouvoit pas être ſuſceptible de beaucoup de feu. Mais, comme l'Expérience nous a démontré depuis quelque tems, que le bon-homme Ariſtote étoit très foible, & que les Nazaréens ſont revenus de l'opinion de regarder ſes Sentimens comme des Articles de foi, on peut conſidérer ce préjugé comme très faux.

Le ſecond eſt fondé ſur le peu de Bruit que font leurs Poëtes en Europe. Quant à celui-là, je le croirois confirmé par la raiſon. Car, quoiqu'un Auteur écrive dans un Langage particulier à ſa Nation, dès qu'il a un mérite éminent, il eſt bien tôt traduit dans toutes les Langues, & il devient commun à toute l'Europe. L'Arioſte, le Taſſe, le Guarini, Pétrarque *, ſont traduits en François, en Eſpagnol, en Anglois, &c. Le *Paradis perdu* de

* Poëtes Italiens.

de Milton, & pluſieurs Ouvrages de Pope †, le ſont preſque en autant de Langues. Tout l'Univers s'eſt approprié, par un Nombre de Traductions, les belles Piéces de Corneille & de Racine: & *l'Andromaque* de ce dernier a été traduite par le plus excellent Poëte Italien de ces derniers Tems.

Je ne connois, mon cher Iſaac, aucun Poëme Allemand, qui ait fait un certain Eclat dans l'Europe; & je doute qu'on en ait jamais traduit. Cela me feroit ſoupçonner, ou que les Allemands ont des Poëtes moins parfaits qu'ils ne le croïent, ou qu'ils apperçoivent des Beautez dans leurs ouvrages, qui ſont inconnues au reſte des Humains. En ce cas, les Poëmes Allemands ſeroient des Eſpeces de Taliſmans, qui n'auroient de la vertu que conditionellement.

Tu ſçais, mon cher Iſaac, que Charles-Quint diſoit, que s'il vouloit parler à Dieu, ce ſeroit en Eſpagnol, à ſa Maitreſſe en Italien, à ſes Amis en François, & à ſes Chevaux en Allemand. C'eſt-là encor un facheux préjugé pour l'Harmonie & la douceur des Vers Allemands. Les Muſes fuient une Langue, dont la Rudeſſe les épouvante. Mais, comme il n'eſt point de Langue, qui ne devienne douce & agréable, lorſquelle eſt bien parlée, je croirois que le défaut des Poëmes Allemands provient encor plus des Poëtes que du Langage. Il eſt des Nations, qui excel-

† Poëtes Anglois.

lent les unes plus que les autres dans certaines Sciences. Les Allemands ont pour leur partage, le Droit public, la Politique, la Litérature, & la Philoſophie: & le ſeul Philoſophe Leibnitz leur doit tenir lieu de cent Poëtes dans la République des Lettres.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & vis content.

De Berlin, ce ...

LETTRE CENT-QUATRIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

JE t'ai fait un récit de la maniére dont les Moines en uſent ici dans leurs Galanteries: il ne me reſte plus qu'à te donner une Idée de la façon d'agir des Cavaliers auprès de leurs Maitreſſes. Ils ſuivent un Cérémonial preſque auſſi difficille à remplir, que l'ancienne Etiquette de la Cour.

Avant qu'un Eſpagnol déclare ſa Paſſion, il faut qu'il paſſe ſept à huit Mois à faire le Pied de Grue pendant la Nuit ſous les Fenêtres de ſa Maitreſſe; qu'il tâche de gagner ſon Eſtime, & de la prévenir en ſa faveur, par un grand nombre de Sérénades; qu'il ſoit aſſidu à ſe trouver réguliérement aux Egliſes que fréquente ſa Belle, &, enfin, qu'il ſe fouëtte dévotement ſous ſes Fenêtres, ſi l'Occaſion s'en préſente, & ſi ſa Mai-

Maitreſſe voit paſſer les Proceſſions que font les Nazaréens vers la fin de leurs Carêmes.

Lorſqu'un Eſpagnol croit être parvenu, par toutes ces Extravagances, à avoir fait quelque Impreſſion ſur le Cœur de la Perſonne qu'il veut aimer, il riſque un Billet doux, à la faveur d'une vieille *Dueña* *, qu'il a ſoin de mettre dans ſes Intérêts. S'il eſt aſſez heureux, pour obtenir qu'on lui faſſe Réponſe, il s'eſtime l'Homme du Monde le plus fortuné. Il commence alors à parler par Signes avec ſa Maitreſſe, à la Promenade, & à l'Egliſe; & il tient la même Conduite, juſqu'à-ce qu'il l'ait épouſée. Alors, il l'enferme; & il en eſt plus ou moins jaloux, ſelon qu'il l'a trouvée plus ou moins cruelle. Le Bonheur & la Tranquillité d'une Femme dépend ordinairement des mauvaiſes Nuits qu'elle a fait paſſer à ſon Mari, lorſqu'il n'étoit encore qu'Amant, & des Rigueurs dont elle l'a accablé alors. Les orgueilleux *Doms Sanches* & *Doms Pedros* ne peuvent ſe figurer, qu'un autre Mortel puiſſe aiſément être heureux, lorſqu'ils ont eu tant de peine à le devenir: & leur Amour propre eſt pour eux un ſûr garand de la Vertu & de la Fidélité de leurs Femmes.

Bien des Auteurs ont parlé de ce Pays comme du Centre de la Galanterie. Mais, je ne crois pas qu'il y en ait aucun où elle ſoit moins connue: à moins qu'on ne veuille faire paſſer un Ramas de Folies pour des Gentilleſſes; & qu'on

* Une *Dueña*, eſt une eſpèce de Gouvernante.

qu'on ne penſe, que, pour être amoureux & Amant délicat, il faille être fou & extravagant juſqu'à l'excès.

Qu'on vante tant qu'on voudra la Diſcrétion, la Retenue, & la Conſtance d'un Eſpagnol; toutes ces prétendues Vertus ſont mélées de tant de Ridicules, qu'il faut y être accoutumé, pour ne pas les regarder avec plus de Mépris, que la Pétulance & l'Etourderie des Petits-Maitres François.

Je crois que, d'un Eſpagnol & d'un François, on pourroit faire un Amant raiſonnable, encore que l'un & l'autre le ſoient très rarement lorſqu'ils ſont amoureux. Quoi qu'il en ſoit, j'aime encor mieux voir toujours rire, chanter, danſer, & folatrer, que d'entendre ſans ceſſe gémir, ſoupirer, pleurer, & lamenter. L'Amour eſt un Enfant, qui ſe nourrit dans les Jeux & dans les Plaiſirs: & il prend quelque choſe de ſombre & de cruel, dès qu'on le tient dans la Contrainte. Auſſi voit-on ſouvent dans ce Pays, que l'Humeur jalouſe des Eſpagnols eſt portée par la Mélancolie à des Excès étonnans. Les Femmes, elles-mêmes, ſont atteintes de ce Défaut; & leur Paſſion les rend capables d'entreprendre les plus grands Crimes. Elles ſont auſſi jalouſes que les Hommes: & l'Amour, en Eſpagne, eſt plûtôt une Fureur affreuſe, qu'une agréable Paſſion accordée aux Humains pour les rendre heureux.

Vers la fin du Siécle paſſé, le Marquis d'Aſtorgas, de la Maiſon d'Oſorio, Grand-Maitre de

la

la Maiſon de la Reine, avoit épouſé une Femme extrémement jalouſe. Il étoit cependant amoureux d'une jeune Perſonne aimable, & douée d'une grande Beauté. La Marquiſe, outrée qu'on ôſât lui donner une Rivalle, réſolut de s'en vanger. Elle fut, bien accompagnée, chés la Maitreſſe de ſon Mari, *la tua, lui arracha le Cœur, le fit mettre en Ragout, & le fit manger à ſon Mari. Elle lui demanda enſuite, ſi cela lui ſembloit bon?* Oui, *lui dit-il.* Je n'en ſuis pas ſurpriſe, *lui répondit-elle.* C'eſt le Cœur de la Maitreſſe, que tu as tant aimée. *Et, auſſi-tôt, elle tira ſa Tête toute ſanglante, qu'elle avoit cachée ſous ſon Panier, & la roula ſur la Table où il étoit aſſis avec pluſieurs de ſes Amis. Il eſt aiſé de juger de ce qu'il devint à cette funeſte Vûe. Elle ſe ſauva dans un Couvent, où elle devint folle de Rage & de Jalouſie, & duquel elle ne ſortit plus. L'Affliction du malheureux Marquis fut ſi grande, qu'il penſa tomber dans le Déſeſpoir* *.

Une Hiſtoire auſſi étonnante que celle-là auroit peine à trouver Croiance, ſi les Perſonnes à qui elle eſt arrivée n'étoient pas connues de toute l'Europe: & la Poſtérité ſera étonnée, lorſqu'elle en verra un Récit ſi bien circonſtantié, dans les Auteurs de ce Tems-ci. La Jalouſie cauſe tous les jours en Eſpagne des Meurtres & des Aſſaſſinats. Le Poiſon n'eſt pas plus épargné, pour ſe défaire d'un Rival ou d'une Rivalle. Et les Femmes vont ſouvent bien plus loin

* Mémoires de la Cour d'Eſpagne, &c. *Tome I. pag.* 137.

loin que les Hommes dans les Excès ou les porte une Paſſion ſi dangereuſe.

Quelque violente que ſoit l'Humeur jalouſe des Eſpagnols, elle eſt pourtant moins cauſée par un mouvement de Tendreſſe, que par un Sentiment de Vanité & d'Amour propre, qui fait le principal Caractére de cette Nation. Les Italiens ſont jaloux uniquement par Tempéremment: les Eſpagnols, outre le Tempéremment, le ſont encor par Fierté. Quand ils n'aimeroient que médiocrement leurs Femmes & leurs Maitreſſes, ils n'en haïroient pas moins leurs Rivaux. C'eſt un Crime irrémiſſible chés eux, que de leur faire connoitre qu'on mérite plus qu'eux. Un Rival eſt toujours coupable, lorſqu'il eſt préféré; & une Maitreſſe, lorſqu'elle accorde cette Préférence.

Si je voulois, mon cher Monceca, faire Choix d'une Belle, je voudrois qu'elle eut la Vivacité de la Tendreſſe Eſpagnole, l'Enjouement de l'Italienne, & la Liberté de la Françoiſe. Ces Qualitez réunies abſorberoient ce qui ſe trouve de trop en une. Je regarde l'Amour comme le Tartre émétique. C'eſt un Poiſon dans ſon Principe: mais, l'on peut le rendre utile par la Façon dont on ſçait le mitiger. Heureux les Amans, qui connoiſſent la juſte Préparation de cet agréable Reméde!

Les Amoureux ont un grand Avantage en ce Pays-ci, en vertu des Déciſions d'une Aſſemblée de Pontifes Nazaréens tenue il y a près de deux cens

Ans

Ans *. Ils peuvent ſe marier, ſans qu'il ſoit beſoin du conſentement de leurs Parens; ce qui eſt directement contraire aux Loix & aux Uſages de France. Auſſi les Péres, dans ce Pays, ne ſont-ils jamais aſſurez de l'Epoux qu'ils donneront à leurs Filles. Il en eſt pluſieurs, qui vont aux pieds d'un Prêtre avec leur Amant, s'y font donner la Bénédiction Nuptiale, & ſont mariez en dépit de leurs Familles, ſans qu'elles ſoient en Droit de les maltraiter, & de les empêcher de vivre avec celui qu'elles ont ainſi choiſi pour Epoux.

L'Aſſemblée de Pontifes Nazaréens, qui décida que le Conſentement paternel n'étoit pas néceſſaire au Mariage, ſe fonda ſur le Principe que cette Union ne conſiſtoit que dans le Conſentment libre & volontaire des deux Parties †. Elle défendit, qu'on caſſât jamais des Mariages, ainſi qu'on le pratique en France; & déclara, qu'on devoit ſuivre à la lettre la Maxime de leur Souverain Légiſlateur, qui leur ordonne de ne point ſéparer, ſous quelque Prétexte que ce ſoit, ce que le Ciel a conjoint *. Et, pour que cette Loi fût obſervée à la Rigueur, la même Aſſemblée prononça *Anathême*, non-ſeulement contre les Juges Séculiers, qui prendroient Connoiſſance des Incidens & des Diſputes qui pourroient ſurvenir touchant la Célébra-

* Le Concile de Trente.

† *Matrimonium eſt Conſenſus Partium liber & volontarius.* Concilium Tridentinum.

* *Quod ergo Deus conjunxit Homo non ſeparet.* Matth. XIX. 6.

bration des Mariages, mais même contre ceux qui ôseroient penſer que ces Matiéres ne regardent pas les Juges Eccléſiaſtiques *.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que pluſieurs des Décrets de cette Aſſemblée, qui fondent la Croiance des Nazaréens en Eſpagne, ne ſont nullement reçus en France. Les Parlemens ont établi une Diſtinction entre la Foi & la Diſcipline. Ils ont prétendu, que cette Aſſemblée n'avoit pû décider des Matiéres qui n'étoient point de ſa Compétence, &, qui pis eſt, le faire d'une maniere directement contraire aux Priviléges de la Nation Françoiſe. Ses Tribunaux caſſent donc, ainſi que tu le ſçais, un nombre de Mariages, & les déclarent nuls, dès qu'ils ont été formez contre les Loix & les Réglemens du Royaume.

Il n'eſt rien de ſi prudent, que l'attention des Parlemens à maintenir leurs Droits, ceux des Juges Séculiers, & ceux que les Péres doivent avoir ſur leurs Enfans. Combien de Déſordres ne s'enſuit-il pas de la Licence, qu'on accorde imprudemment à ceux-ci, de pouvoir ſe marier ſans le Conſentement de leurs Supérieurs? N'eſt-ce pas ouvrir un Chemin à la Confuſion & au Déſordre? N'eſt-ce pas affranchir les Fils de Famille de cette Soumiſſion, qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné le Jour, & qui a été recommandée chés tous les anciens Peuples? Dieu même en a fait un Commandement exprès dans ſa Loi

Il

* *Si quis dixerit Cauſas Matrimoniales non ad Judices Eccleſiaſticos pertinere, Anathema ſit.* Concilium Tridentinum.

Il eſt impoſſible, qu'un Enfant, qui honore & craint ſes Parens, diſpoſe de ſa Perſonne ſans leur Conſentement: & c'eſt négliger de ſuivre leur Conſeil dans la plus eſſentielle Action de la Vie.

Non ſeulement la Coutume, qui permet aux Fils de Famille de s'établir ſans conſulter leurs Parens, eſt contraire à la Loi de la Nature, mais même elle ruine toute l'Harmonie de la Société Civile. Elle occaſionne les Unions & les Mariages les plus extraordinaires, & les plus diſproportionnez. Quel Mal ne doit-on pas craindre d'une Loi, qui permet à de Jeunes-Gens, emportez par la Fougue de leurs Paſſions, de contenter ces mêmes Paſſions, & d'en ſuivre tous les Mouvemens? On voit tous les jours des Perſonnes d'un Age avancé donner dans des Egaremens infinis, & faire des Etabliſſemens qui les déshonorent ou les ruinent. Que ne feront donc pas des Gens, qui ſont entrainez par la Violence de leur Tempérament, & qui n'ont, ni l'Expérience, ni la Connoiſſance des prémiers?

Toutes ces Raiſons n'ont pû faire que les Eſpagnols aient uſé de la ſage Précaution des François: ils ont reçu, ſans Diſtinction, & ſans Réſerve, les Décrets de cette Aſſemblée Pontificale, que les autres ont rejettez ſur les Matiéres de Diſcipline. Auſſi arrive-t-il, tous les jours, dans ce Pays-ci, des Avantures ſi extraordinaires, qu'elles font connoitre aux Eſpagnols, malgré leur Prévention & leur Superſtition, que les François ont agi très ſagement, en mettant des Bornes à la

Licence des Jeunes-Gens, & en conſervant aux Juges Séculiers la Connoiſſance de toutes les Matiéres qui regardent la Société Civile.

On voit très ſouvent des jeunes Filles de Diſtinction épouſer des Manans, des Domeſtiques de leurs Péres; & des Gens de Diſtinction s'allier ſans Honte avec des filles de la lie du Peuple. Il y a dix ou douze Ans, que la Fille du Gouverneur de Catalogne * épouſa en ſecrét un Homme de néant, & qui avoit été Page de ſon Pére: & ce Gouverneur, non ſeulement ne put jamais obtenir qu'on caſſât un Mariage auſſi diſproportionné, mais même il fut obligé de ſouffrir que ſa Fille ſe retirât auprès de ſon Epoux.

Tu m'avoûras, mon cher Monoeca, que ce ſont-là de ces ſortes de choſes, qui ruinent abſolument le bon-Ordre, qui doit régner dans un Etat; & que c'eſt bouleverſer une République, que d'y introduire des Maximes auſſi pernicieuſes. Il faut pourtant avoüer, qu'elles le ſont moins en Eſpagne, qu'elles ne le ſeroient dans un autre Pays; la Fierté & la Vanité de cette Nation ſervant beaucoup à empêcher les Mariages diſproportionnez. Les fiers & dédaigneux *Doms Diegues*, & *Doms Rodrigues*, ne ſe réſolvent pas facilement à deſcendre de leur Rang: & il faut qu'ils ſoient extrémement amoureux, pour en venir à cette Extrémité.

Les Femmes ſont moins ſcrupuleuſes. Auſſi voit-on beaucoup plus de ces Unions diſproportionnées venant de leur Côté, que de celui des Hom-

* Le Comte de Montemar.

Hommes. Elles ont moins de Force pour réſiſter, quoiqu'elles aient autant d'Orgueil. Car, ce Défaut eſt ordinaire à tout ce qui reſpire dans ce Pays-ci. Les Etrangers même, lorſqu'ils y demeurent long-tems, contractent cette mauvaiſe Habitude; & l'on voit ici des François, qui affectent un Air grave & compoſé, qui tiennent le Corps droit en marchant lentement, & qui tâchent de parler peu & par Sentences. Ils ſont encore plus ridicules que les Eſpagnols; & je ne ſaurois mieux finir ma Lettre, qu'en leur appliquant ce Paſſage notable d'un des plus célébres Ecrivains François: *La Gravité eſt un Miſtére du Corps, inventé pour cacher les Défauts de l'Eſprit* *.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & que le Dieu de nos Péres te comble de ſes Bienfaits.

De Madrid, ce . . .

* La Rochefoucaut.

LETTRE CENT-CINQUIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE ſuis arrivé à Hambourg mon cher Iſaac, depuis quelques jours. Cette Ville paſſe pour une des plus riches d'Allemagne, & le Commerce y attire quantité de Négocians de toutes les Nations de l'Europe. La Riviere de l'Elbe l'embellit

beaucoup, & donne le moien aux Bâtimens, qui viennent par Mer, de pouvoir remonter juſques au pied des Remparts de la Ville.

Hambourg eſt fort bien bâti, & rempli d'aſſez belles Maiſons. Il y a pluſieurs Promenades magnifiques; & la Beauté des Edifices publics répond à la Richeſſe des Particuliers. Les Magiſtrats ont le gouvernement des affaires Politiques & Civiles, & repréſentent le Souverain. Cette ville eſt une de celles qu'on appelle Impériales. Elle a le droit de ſe garder elle même, de faire battre Monoie: &, moïennant une certaine Redevance à l'Empereur, elle jouït de tous les Privileges d'une République libre & indépendante.

Il y a en Allemagne un nombre conſidérable de ces ſortes de Villes. Elles ſont très attentives à la conſervation de leurs Privileges, & forment autant de petites Républiques. Quelque reſſerré que ſoit leur Terrain, il eſt encor plus conſidérable que celui d'un grand nombre de Souverains qu'on voit en Allemagne. Car, ce Païs-là renferme lui ſeul plus de Cours que tout le reſte de l'Europe enſemble. Un Voïageur parcourt ſouvent dans un ſeul jour cinq ou ſix Etats tous différens. Quelque petits que ſoient ces Princes, ils ont cependant pluſieurs Gentilshommes, qui jouent auprès deux le Perſonnage de Courtiſans. Ils les récompenſent à peu de frais; & la plus grande dépenſe de ces ombres de Souverains conſiſte dans leur Table, qui emporte ordinairement les deux Tiers de leurs Revenus.

On

On trouve autant d'Alteſſes en Allemagne, que d'Excellences en Brabant. Mais, les Alteſſes Allemandes ont un Avantage conſidérable ſur les Excellences Flamandes. C'eſt qu'elles ont le triſte Droit de pouvoir tourmenter les habitans de deux ou trois Villages; & qu'elles peuvent même les faire pendre, ſi la fantaiſie leur en prend: au lieu que les Excellences Flamandes & Brabançonnes ne ſont que de ſimples Gentilshommes, qui n'ont aucun pouvoir ſur leurs Vaſſaux, que celui que les Gentilshommes ont ordinairement dans tous les Païs. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bonheur & la Tranquilité de l'Allemagne, que tous ces petits Souverains fuſſent réduits par l'Empereur au point où les Rois de France ont réduit cette Foule de petits Tirans qu'il y avoit autrefois dans leurs Etats.

Pour vivre heureux en Allemagne, il faut être né dans une Ville Impériale, ou dans les Etats des Electeurs. Ces Princes ſont auſſi puiſſants & même redoutables, que les autres dont je viens de te parler ſont foibles & peu conſidérables. Il y a pluſieurs Electeurs, dont les Cours ne le cedent en rien à celles des Rois; & tout y reſſent beaucoup la Grandeur & la Magnificence.

Le Danemarc prétend avoir des Droits ſur la Ville de Hambourg. Elle a ſouvent des Démêlez avec cette Couronne: & peut-être auroit-elle bien de la peine à les ſoutenir, ſi l'Empire n'étoit obligé de la protéger comme Ville Impériale, & ne s'oppoſoit aux Entrepriſes qu'on voudroit éxécuter contre elle.

Les Bourgeois, & les Marchands, ſont fort polis dans cette Ville. L'Attachement, qu'ils ont à leur Commerce, ne les empêche pas de s'appliquer aux Devoirs qu'éxige la bienſéance. Ils aiment les Sciences & les Arts: ils les cultivent même: & pluſieurs d'entre eux ſe délaſſent de leurs affaires par la Lecture des bons Livres. Il y a ici nombre de Bibliotheques bien choiſies. Le plus grand Poëte qu'ait eu l'Allemagne eſt Hambourgeois. Bien des gens aſſurent, que Brocks peut aller de pair avec les plus excellens Poëtes François: mais, je ne ſçai ſi ce n'eſt pas un peu outrer les choſes. Tu dois avoir reçu ce que t'ai écrit de Berlin au ſujet de la Poëſie Allemande. Je n'ai point encor changé de Sentiment; & je n'accorde point aux Allemands le même Rang dans la Poëſie, que dans le Droit Public & la Philoſophie. Chaque Nation a ſes Talens particuliers. Le Ciel ſeroit peu juſte dans ſes Partages, ſi, après avoir donné Puffendorf & Leibnitz aux Allemands, il eut encor fait naitre Moliere & Boileau parmi eux.

A propos de Leibnitz, j'ai apris dans ce Païs une Anecdote particuliere ſur ſon Compte. Cet illuſtre Philoſophe avoit eu un Batard, dont il ſe ſervoit pour Sécretaire: il avoit beaucoup de confiance en lui. Il s'appelloit Guillaume Dinniger. Des-Cartes avoit eu auſſi une Fille de ſa Maitreſſe, nommée Françine, qu'il n'eut pas la ſatisfaction de pouvoir élever. Elle mourut jeune, & il en regreta beaucoup la perte. Je ne ſuis point ſcandaliſé, mon cher Iſaac, lorſque je vois

vois les plus grands hommes ſujets à de légeres foibleſſes. Il eſt naturel, puiſqu'ils ſont hommes, qu'ils éprouvent tout ce qui appartient à l'Humanité. Je reſpecte même le Fruit & la ſuite de leurs foibleſſes. Le Batard de Leibnitz, s'il eût reſſemblé à ſon Pere, m'eut été plus cher, que le fils légitime d'un Prince Allemand, qui n'auroit eu d'autre mérite, que celui d'être iſſu d'un grand Seigneur. Je croi même, que j'euſſe préféré le Batard du Philoſophe au Prince même, s'il eut eu autant de ſcience, & poſſédé autant de vertu, que ſon Pere.

Ce Sentiment ne m'eſt point particulier, & beaucoup de Gens d'Eſprit l'ont ſoutenu. *Il n'y a pas long-tems*, dit un Ecrivain François *, *que l'on agitoit dans une Compagnie célébre cette queſtion uſée & frivole, quel étoit le plus grand homme qu'il y ait eu ſur la Terre; ſi c'étoit Céſar, Alexandre, Tamerlan, Cromwel, &c? Quelqu'un répondit, que c'étoit ſans contredit Iſaac Newton. Cet homme avoit raiſon; car, ſi la vraie grandeur conſiſte à avoir reçu du Ciel un puiſſant Génie, & à s'en être ſervi pour s'éclairer ſoi-même & les autres, un homme comme Monſieur Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix Siécles, eſt véritablement le grand homme: & ces Politiques, ces Conquérans dont aucun Siécle n'a jamais manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres Méchans.*

On ne peut rien ajouter à cela, mon cher Iſaac, & ce peu de mots contient l'Eloge le plus parfait de la Science & de ſon bon Uſage. Que

* *Lettres de Voltaire ſur les Anglois*, pag. 79.

m'importe à moi, né en France, ou en Angleterre, ou en Hollande, qu'un Prince Allemand ait une Cour brillante, qu'il faſſe bonne Chere, qu'il ait nombre de Domeſtiques & de Courtiſans? Quel Fruit m'en revient il? Quel profit l'Europe en retire-t-elle?

A-quoi ſert au Bien de la Société, que des Princes donnent à quelques-uns de leurs Favoris des préſens immenſes, qui leur acquiérent le Titre de généreux? Combien de maux la vaine Ambition de quelques Souverains, qui veulent augmenter leurs Etats, & envahir ceux de leurs voiſins, ne fait-elle pas? Combien de miſérables Humains ne condamne-t-elle pas à la Mort? Combien de Victimes ne ſacrifie-t-elle pas à l'envie & à la jalouſie? Combien d'hommes ne fait-elle pas périr, pour acquerir à un ſeul le faſtueux nom de Conquérant? Eh quoi! n'y a-t-il pas de la folie d'accorder le nom de *Grand* à un mortel né pour le malheur de tout ſon Peuple?

Un Souverain ne peut approcher de la Gloire de Newton, ou de tel autre Philoſophe auſſi eſtimable, qu'en ſe rendant le Pere de ſes peuples, & en les faiſant jouïr de tous les bonheurs qui dépendent de lui. Alors, il devient utile aux hommes, il imite le Philoſophe. Le Prince, & le Savant, ſe trouvent égaux en mérite: l'un inſtruit le Cœur & l'Eſprit; & l'autre procure & maintient la tranquilité ſi néceſſaire au Bien de la Société, & à l'avancement des Sciences.

Les Magiſtrats de Hambourg tâchent, par leur ſage conduite, de mettre ces préceptes en pratique.

que. Ils s'appliquent à faire fleurir tous les Arts qu'ils croïent pouvoir donner quelque Aiſance au Peuple: & comme la plûpart d'entr'eux ont voïagé dans leur jeuneſſe, ils ſe ſervent de tout ce qu'ils ont vû de plus utile dans les Païs Etrangers, & l'approprient à leur Patrie.

En general, tous les Allemands ſont de grands Voïageurs; mais, il en eſt pluſieurs, qui ne ſavent pas auſſi bien profiter de leurs Voiages, que les Hambourgeois. La moitié des Barons, & autres petits Gentillâtres, qui parcourent une partie des Etats de l'Europe, ne ſe reſſouvienent, lorſqu'ils ſont retournez chez eux, que du nom des Villes qu'ils ont vues: & il leur ſuffit d'avoir fait beaucoup de dépenſe à Paris, à Rome, à Madrid, ou à Londres. Ils trouvent enſuite le moïen de reprendre ſur leurs infortunez Vaſſaux l'Argent qu'ils ont follement dépenſé: & malheur aux pauvres Allemands, lorſque leurs Seigneurs ſont tombez à Paris entre les mains de quelques Filles de l'Opéra. Chaque Bijou, chaque préſent qu'a reçu l'avide Maitreſſe, leur porte autant de préjudice, que la Grêle lorſqu'elle abbat les Fruits de leurs Campagnes.

Le bas peuple Hambourgeois ne craint point ces malheurs. La liberté aſſure ſa tranquilité: il ne travaille que pour lui; & il ne craint point d'être obligé de païer les folies d'un jeune Etourdi. Il ſeroit à ſouhaiter, que, content & ſatisfait des privileges qu'il a, il ſçut ne pas en abuſer, & ſe tenir dans les bornes d'une ſage ſujettion à ſes Magiſtrats. Mais, il abuſe trop ſouvent de

ſa liberté; & rien n'eſt ſi inſolent, que la Populace Hambourgeoiſe. Elle manque ſouvent à ceux qu'elle reconnoit pour remplir la Place du Souverain; & ce n'eſt pas une des moindres occupations des Magiſtrats, que l'Attention qu'ils ont à prévenir les deſordres d'un Peuple toujours prêt à ſe mutiner.

La Ville de Hambourg voit auprès d'elle une dangereuſe Rivalle, qui s'éleve inſenſiblement: & Altena devient tous les jours plus conſidérable. Il y a une jalouſie très grande entre les habitans de ces deux villes; &, loin qu'il y ait apparence qu'elle diminue, elle ira toujours en augmentant ſi Altena continue à s'agrandir.

Les Hambourgeois, ainſi que tous les Allemands, aiment la Bonne-Chere. S'il faut en croire Montagne, ces *Peuples boivent également de tout Vin avec plaiſir: leur Fin, c'eſt l'avaler plus que le gouter. Boire à la Françoiſe, à deux Repas, & modérement, c'eſt trop reſtreindre les faveurs de ce Dieu: il y faut plus de tems & de conſtance* *.

Depuis Montagne, les choſes ont bien changé en Allemagne. On y boit encor; mais, loin d'y regarder l'Ivrognerie comme une vertu, peu s'en faut qu'on ne l'y conſidere comme un vice. Il falloit autrefois boire exceſſivement, ou l'on étoit regardé avec mépris. On laiſſe aujourd'huy, même dans les Feſtins, la liberté à chacun de faire ce qu'il veut. Les femmes de condition boivent même très peu de vin; & beaucoup d'Allemandes ſont très ſobres, eu égard à bien

* Eſſais de Montagne, *Livre II. Chap. II. pag.* 22.

bien des Françoiſes. On ne doit plus douter après cela, que les Coutumes les plus anciennes ne ſoient changées par le Tems; & tout homme, qui réfléchira ſur les Allemands revenus de l'Ivrognerie, ne croira pas qu'il ſoit impoſſible au Jéſuites de ſe guérir de l'Ambition. Il falloit un Exemple auſſi ſenſible, pour faire attendre une converſion auſſi ineſpérée.

Il y a quelquefois à Hambourg une Troupe de Comédiens François. Il y en a auſſi dans preſque toutes les Cours d'Allemagne. Je loue leur diſcernement: le Théatre François me paroit le plus parfait de l'Europe. J'ai toujours vû, dans tous les Pais où j'ai été, & dans leſquels le Bon-Gout régnoit, une Comédie Françoiſe, & un Opéra Italien. Cela ſemble fixer le mérite des Théatres de ces deux Nations.

Il y a dans cette Ville un Opéra Allemand, dont la Muſique eſt dans le gout Italien. Les maitres, qui compoſent les piéces qu'on y joue, ont reſté très long-tems à Rome. Mais, les paroles Allemandes n'ont point cette douceur ſi néceſſaire pour s'allier aiſément avec la Muſique. Les Acteurs ſont bien éloignés de la perfection des *Virtuoſi* Italiens: & ils n'ont, ni leur gout, ni leur voix. Cependant, l'Opéra Allemand plait à tous ceux qui ne s'attachent qu'à la bonté de la Muſique.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: vis content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens, & de proſperitez. Je vais au prémier jour partir pour Londres.

De Hambourg, ce ...

LETTRE CENT-SIXIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

C'EST ici, selon toutes les apparences, la derniére Lettre que je t'écrirai de Madrid. Je me prépare à partir inceſſamment pour Liſbone : & les Affaires, que j'avois dans cette Ville, étant entiérement terminées, je m'amuſe à parcourir les Bibliothéques des riches Particuliers & des Communautez Religieuſes. Mais, je les trouve ſi mal compoſées, & ſi peu fournies, qu'en vérité j'en retire très peu de Fruit. Elles ne contiennent guéres que des Théologiens, quelques Poëtes, & quantité de Romans. On n'y voit aucun de ces Livres, qui ont ramené le Bon-Sens dans le Monde, & rendu à l'Eſprit le moien de faire uſage de la Lumiére Naturelle. Au lieu de Newton, Des-Cartes, Gaſſendi, Locke, Bayle, Mallebranche, &c. on trouve un grand nombre de Philoſophes Scolaſtiques, dont les Ecrits ne ſont que des Compilations auſſi immenſes qu'indigeſtes des plus étranges Viſions.

La bonne Philoſophie eſt entiérement inconnue en Eſpagne. L'Inquiſition, ſa plus mortelle Ennemie, perſécute quiconque cherche à éclairer les Hommes. Elle a trop d'Intérêt à les entretenir dans leur Aveuglement, pour ne pas punir ceux qui pourroient faire tomber le Bandeau qui leur

leur couvre les Yeux. Il ne peut y avoir aucun Philosophe dans ce Pays. Il est, à la vérité, permis aux Espagnols de s'acquiter de toutes les Fonctions animales; mais, il leur est expressément défendu de penser. Tout Homme, qui ôse avancer le moindre Sentiment qui n'est pas au Gout des Moines, est inhumainement renfermé dans une Prison perpétuelle. L'infortuné Galilée, à l'Age de quatre-vingts Ans, gémissoit dans les Prisons de l'Inquisition, pour avoir démontré une Chose, dont tout Philosophe sensé est aujourd'hui pleinement persuadé †. Il a été un Tems, où tous les Pontifes Nazaréens avoient déclaré Hérétiques ceux qui soutenoient, qu'il y avoit des Antipodes. Le pauvre Virgile, Evêque de Saltzbourg, ne fut-il pas autrefois persécuté par le Pape Zacharie, & par l'Archevêque Boniface, pour avoir osé appuier cette effroiable Erreur? Mais, heureusement, depuis un peu plus de deux Siécles, Christophle Colomb a fait évanouir ce prétendu Article de Foi.

Les Bibliothéques Espagnoles ne sont guéres mieux fournies en Historiens modernes, qu'en Philosophes. Il faut qu'un Ecrivain s'accommode à la Superstition du Pays: & tu conçois bien, que la Vérité de l'Histoire ne sauroit paroitre dans un Etat, où l'on est obligé, non seulement à louër les Actions les plus odieuses des Moines §. mais

† Le Mouvement de la Terre.

§. Mariana, *Historien Espagnol, & Jésuite, parlant de l'Assassin* Jaques Clément; *qui tua* Henri III. *Roi*

mais même à obmettre entiérement tout ce qui pourroit les choquer. Ils ont pourtant quelques Hiſtoriens de leur Nation, qui méritent l'Eſtime des Connoiſſeurs; mais, ils ſont en bien petit nombre.

Antoine de Solis, Auteur de l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique*, eſt un des principaux. Son Ouvrage ſeroit digne d'être égalé à ceux des Tacites, des Salluſtes, & des Tite-Lives, s'il avoit pû en retrancher une Foule de Miracles, qu'il raconte, & qu'il prétend avoir été occaſionnez en faveur de Fernand Cortès & de ſes Compagnons, qui furent néanmoins les plus grands Scélérats de l'Univers; & s'il n'outroit pas trop ſouvent les Choſes en leur Faveur. Il parle avec un grand Air de Certitude d'un Monument, qui fut couvert pendant pluſieurs jours d'une Nuée miraculeuſe *; &, quelque Génie qu'il eut, il n'a pu s'affranchir des Préjugés de ſa Nation, & ne pas donner trop de Croiance à la Superſtition Monacale.

Sandoval eſt encore un aſſez bon Auteur. Mais, il n'a eu, ni le Génie, ni le Mérite de Solis. Il eſt beaucoup moins parfait, & beaucoup plus ſuperſtitieux. Par exemple, il fait un long Détail

Roi de France, s'explique en ces Termes : De Facto Monachi (*Clementis*) non una Opinio fuit; multis laudantibus, atque Immortalitate dignum judicantibus. *Ce même Hiſtorien appelle ailleurs ce Monſtre exécrable*, Galliæ Decus æternum.

* C'étoit une Croix plantée par les Soldats de Fernand Cortès.

Détail des Miracles arrivez lors de la Bataille que Charles-Quint gagna contre les Protestans d'Allemagne, & donne, pour une Vérité connue de toute l'Europe, un Conte absurde & ridicule. Il assûre gravement, que, pendant le Combat, le Soleil fut vû de Couleur de Sang, non seulement dans toute l'Allemagne, mais encore en France & en Italie. Il auroit été à souhaiter pour lui, & pour la Dignité de l'Histoire qu'il a écrite, qu'il eut parlé de cette Fable, ainsi que le Duc d'Albe, lorsque Henri II. Roi de France, lui demanda des Nouvelles de ce prétendu Miracle à Paris. *Pardonnez-moi, Sire,* lui répondit ce prudent Général, *si je ne puis pas contenter votre Curiosité. J'étois si fort occupé ce Jour-là de ce qui se faisoit sur la Terre, que je n'eus pas le loisir d'examiner ce qui se passoit dans le Ciel.*

Ce même Duc d'Albe, pendant la Révolte du Pays-Bas, avoit envoyé son Fils faire le Siége de la Ville de Harlem. Celui-ci trouva de si grandes Difficultez, que, désespérant de pouvoir s'en rendre Maitre, il écrivit à son Pére, qu'il doutoit de pouvoir exécuter ses Ordres. *Je vous ai ordonné,* lui répondit le Duc, *de vous rendre Maître de Harlem. Si vous ne voulez pas m'obéir, j'irai moi-même, tout goutteux que je suis, en continuer le Siége. Si ma maladie m'empêche de pouvoir agir, je ferai venir d'Espagne Donna Ignès, votre Mére & mon Epouse, pour se rendre Maitresse de Harlem. Et je ne souffrirai jamais, qu'une Ville, attaquée par mon Fils, soit prise que par lui, ou par ses Parens.* Ces deux Traits du

Duc

Duc D'Albe, mon cher Monceca, m'ont fait perdre de vûe les Hiſtoriens Eſpagnols; mais, j'y reviens.

Antoine de Herrera eſt un des meilleurs d'entre eux, & l'on a de lui une bonne *Hiſtoire de l'Amérique*. Les Eſpagnols ont fait ce qu'il ont pû pour la ſupprimer, parce qu'il y a décrit trop naturellement à leur Gré les horribles Cruautez qu'ils ont ſi inhumainement exercées dans le Nouveau Monde. Dom Barthelemi de las Caſas, autre de leurs Hiſtoriens, a auſſi fait la même choſe: d'autant plus louable en cela, qu'il étoit Eccléſiaſtique, & même Moine; & que, malgré ces deux Qualitez ſi peu favorables à l'Hiſtoire, il s'eſt courageuſement élevé au-deſſus du Préjugé cruel des Gens de ces deux Ordres contre tous ceux qui ont le Malheur de ne penſer point comme eux. La Sincérité de ces deux généreux Eſpagnols a rendu leurs Ouvrages aſſez rares: mais, on en a des Traductions en diverſes Langues.

Parmi le grand nombre d'Auteurs, qui ſe ſont amuſez à compoſer des Romans, l'illuſtre Michel de Cervantes, Auteur de l'*Hiſtoire de l'admirable Dom Quichotte de la Manche*, doit tenir le prémier Rang. Les Ouvrages de cet ingénieux Ecrivain ont fait, & feront toujours, le Plaiſir & l'Admiration de toute l'Europe. Il n'eſt pourtant pas abſolument exemt du Défaut particulier à ſa Nation: &, né Eſpagnol, il a fallu qu'il payât le Tribut à la Superſtition. Il fonde le Nœud d'un des plus charmans Epiſodes de ſon Livre ſur les Converſations qu'une Turque a

avec

avec Lela Maria ; & la Madonne, amenée-là assez mal-à-propos, vient toutes les Nuits lui ordonner de passer en Espagne.

Matheo Aleman, Auteur de la *Vie de Guzman d'Alfarache*, quoi qu'inférieur à Cervantes, écrit cependant d'une maniere pure, naïve, amusante, & instructive ; & son Roman peut même être de plus d'Utilité, puisqu'en dépeignant fortement les Egaremens & les Désordres de la Vie Civile, il fait voir démonstrativement, qu'ils ne peuvent aboutir à la fin, qu'à quelque vilain Dénoûment. Je ne parle point de la *Vie de Lazarille de Tormes*, des *Avantures de Marc d'Obregon*, & de vingt autres de pareille Espéce : parce que tout cela n'est simplement fait, que pour y raconter la Vie de Gueux & de Miserables ; de même à-peu-près qu'une infinité de mauvais petits Romans François ne sont uniquement faits, que pour y débiter des Avantures follement imaginaires, & des Sentimens ridiculement quintessenciés.

Il n'est point de Pays au Monde, où l'on ait plus fait des Romans qu'en Espagne ; mais, il n'en est point aussi, où l'on en ait autant composé de mauvais. Pour en être convaincu, on n'a qu'à faire Attention à la Critique ingénieuse & sensée qu'en fait le Curé de Dom Quichotte, & au grand nombre de ceux qu'il condamne au Feu, dans la Revue qu'il fait de la Bibliothéque de cet infortuné Chevalier. A peine, dãs cette quantité cõsidérable, quatre ou cinq échappent-ils au Bras séculier du Barbier & de la Servante. *Amadis des Gaules* est du

Nombre de ceux qui trouvent Grace; & le Curé lui donne la Louange d'être unique en ſon Eſpece. *J'ai oüi dire à d'habiles Gens*, dit-il, *que c'eſt le meilleur Livre que nous aïons en ce Genre.* Mais, pour un Roman d'épargné, combien d'autres ne ſont-ils pas précipitez dans les Flammes? *Eſpandian Fils d'Amadis*, *Amadis de Grece*, *Dom Olivantes de Laura*, *Floriſmarte d'Hircanie*, *le Chevalier Platir*, *le Chevalier de la Croix*, *le Miroir de la Chevalerie*, *Bernard de Carpio*, *Bernard de Roncevaux*, *Palmerin d'Olive*, ſont tous impitoïablement jettez dans le Bucher. *Palmerin d'Angleterre*, & *Tiran le Blanc*, ſont les deux ſeuls qui aïent le même Bonheur qu'*Amadis de Gaule*: le prémier, comme un Chef-d'Oeuvre digne d'être conſervé dans une Caſſette auſſi précieuſe que celle que trouva Alexandre parmi les Dépouilles de Darius, & qui ſervit à renfermer les *Oeuvres d'Homere*: le ſecond. comme *un Livre amuſant*, & *un excellent Contre-Poiſon du Chagrin.*

Les Eſpagnols ont preſque autant de Poëtes que de Romanciers: mais, leurs bons Auteurs en ce Genre ſont encore plus rares. Les dix Livres *de la fortune d'Amour*, compoſez par Antoine de Lofraſe, Poëte de Sardagne, ſont remplis de Sel & de Génie. Les *Eglogues* de Dom Lopès de Maldonat ſont dignes d'être comparées à celles de Virgile: elles n'ont d'autre Défaut, que

d'être

d'être un peu trop longues & trop diffuſes. Ses *Chanſons* ſemblent dictées par l'Amour ; & ſes *Vers galans* peuvent aller de pair avec ceux d'Anacreon. L'*Araucana* de Dom Alonſe de Hercilla, l'*Auſtriada* de Jean Rufo ; le *Montferrat* de Chriſtoval de Virves, ſont ; au Jugement de Michel de Cervantes, les meilleurs Vers qu'on ait jamais faits en Eſpagnol. Cet Auteur a raiſon ; &, véritablement, ces Ouvrages peuvent aller du pair avec ceux des plus grands Poëtes.

Dom Lopès de Végà a fait de ſi excellentes *Comedies*, que le grand Corneille aſſuroit, qu'il auroit donné les deux meilleures de ſes Tragédies, pour avoir trouvé le Caractere du *Menteur*. Tu ſais, que c'eſt d'après la Piéce de cet Eſpagnol, que le Poëte François a compoſé la ſienne.

Voila, mon cher Monceca, parmi tant de Volumes qui compoſent les Bibliotheques d'Eſpagne, les ſeuls qui méritent l'Eſtime des Connoiſſeurs. On y pourroit joindre les *Oeuvres de Baltaſar Gracian*, ſi elles étoient plus naturelles & moins alambiquées. Cet Auteur a certainement d'aſſez bonnes Choſes, principalement dans ſon *Criticon*, & dans ſon *Homme de Cour*, qui ſont, à mon Gré, ſes deux meilleurs Ouvrages. Mais, on y trouve d'ailleurs, auſſi bien que dans ſes autres Ecrits, des Idées trop peu naturelles, &

des Expreſſions trop recherchées & trop guindées.

Les Théologiens tiennent le premier Rang parmi les Livres Eſpagnols : mais, ces Ecrivains ont été ſi ſouvent décriés, & tu connois ſi bien toi-méme le Cahos d'Impertinences que contiennent leurs Ouvrages, qu'il ſeroit inutile que j'entraſſe dans un Détail circonſtancié des Livres dont ils ont accablé le Public. Je ne crois pas qu'on puiſſe les tourner plus cruellement en ridicule, que l'a fait le célebre Paſcal. Il a porté à pluſieurs d'entre eux un Coup mortel; & l'Europe entiere eſt perſuadée, depuis les *Provinciales*, que les Queſtions les plus abſurdes; & les plus extravagantes, ſont celles auxquelles ſe ſont appliqués la plûpart de ces Auteurs.

Je regarde, en général, les Théologiens Eſpagnols, comme des Gens que tout l'Ellebore d'Anticire ne pourroit jamais guérir. * Ils ſont accoûtumez, dès les prémiers pas qu'ils font dans l'Etude, à ne ſe nourrir que de Chimeres; & leur Cerveau s'eſt d'érangé à un tel Point, qu'il ſeroit plus aiſé de faire revenir de ſa Folie le Héros de Michel de Cervantes, qu'un Homme infatué des Maximes de Sanchès, de Suarès, d'Eſcobar, de Tambourin, & de leurs ſemblables.

Conſidere, mon cher Monceca, quel

Cri.

Crime ce ſeroit en Eſpagne, ſi quelqu'un ſoutenoit publiquement, que tous les Livres de Chevalerie Errante ne ſont pas auſſi pernicieux qu'un ſeul Théologien Scolaſtique, pour renverſer & troubler la Cervelle la plus forte & la plus ſaine. J'aimerois preſque autant être accuſé des Forfaits les plus énormes, que de l'être d'avoir ſoutenu une pareille Propoſition. Le Feu ſeroit ſans doute ma récompenſe : & je ſerois déteſté par tout le Peuple ; car, l'Aveuglement des Habitans de ce Païs eſt ſi grand pour tout ce qui vient de la Main des Moines, qu'ils ſont les prémiers à Déifier les Chimeres & les Imaginations qu'on leur débite.

Les Nazaréens François ont beaucoup de Théologiens : mais, leur Façon d'écrire eſt entiérement différente de celle des Eſpagnols. Ils ſont attentifs à ne laiſſer rien échaper dans leurs Ouvrages, qui tende à l'Extravagance ; & ſi quelquesfois ils agitent des Matiéres qu'ils ne comprennent pas trop bien, la Circonſpection, avec laquelle ils s'expliquent, les Termes modérez dont ils uſent, les empêchent de donner dans les extravagances des Eſpagnols. Il y a preſque autant de Différence d'un Docteur de Sorbonne à un Docteur de Salamanque, que d'un ſage Hiſtorien à un Poëte Perſan. Le premier explique les Choſes douteuſes d'une Maniere modeſte : il a recours.

dans bien des Endroits qu'il ne ſauroit démontrer, à la Ténuité de l'entendement Humain; il ſoumet ſes Difficultez & ſes Doutes aux Ordres de la Divinité, lorſqu'il ne peut comprendre le Sujet qui les a occaſionnez. Le ſecond donne, comme le Poëte Perſan, dans des Idées giganteſques & ridicules: il veut tout connoître & tout expliquer; & non content des Difficultez qui s'offrent dans ſa Religion, il s'en forme de nouvelles, qu'il réſout d'une Maniére ridicule, & capable de détruire la Croïance la plus ferme & la mieux établie.

Porte-toi bien mon chet Monceca; vis content & heureux.

De Madrid, ce . . .

LETTRE CENT-SEPTIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* Aaron Monceca.

Je n'ai reçu, mon cher Monceca, la Lettre que tu m'as écrite d'Amſterdam ſur la Différence des Langues, que quelques jours après que j'eus répondu à tes autres Lettres.

Ceux,

Ceux, qui penſent que l'Hébreu eſt la prémiere & la plus ancienne de toutes les Langues, me paroiſſent fondez dans leur Opinion. Je crois qu'on peut ſoutenir par la même Raiſon, que c'eſt aux Patriarches, à qui l'on eſt redevable de l'Invention des Lettres; & que c'eſt avec peu de Fondement, que les Grecs & les Romains l'ont attribuée aux anciens Phéniciens.

Ce fut bien au celebre Cadmus, que la Grece fut redevable de l'Ecriture. Mais, long-tems auparavant, la Langue & les Caracteres Hébraïques avoient été pouſſez à leur Perfection: &, dans le Tems que Moïſe écrivoit en Hébreu, les Grecs étoient encor des Peuples barbares, tels que ceux qu'on a découverts depuis un peu plus de deux Siécles dans l'Amérique. Quelques Ecrivains ont prétendu, que Cadmus étoit Egiptien, & non point Phénicien. Mais, ce Doute ne fait rien à la Queſtion dont il s'agit. Il eſt toujours certain, que les Grecs ignoroient avant lui l'Uſage des Caracteres. Ainſi, il faut chercher ailleurs que chés eux l'Invention de l'Ecriture. Les Noms, que Cadmus donne aux Lettres, ſont les mêmes que ceux de l'Alphabet Hébreu. Il s'enſuit donc de-là, que les Caractères en étoient déja très connus. Mais, la reconnoiſſance, que les Grecs eurent du Bienfait qu'ils avoient reçu de leur premier Maître, les engagea à lui attribuer l'Honneur

d'avoir inventé ces mêmes Lettres, qui étoient déjà en uſage depuis long-tems chés les Hébreux.

Les Romains, qui reçurent des Grecs les Arts, les Sciences, & les Fables, adoptérent l'Opinion qui attribuoit à Cadmus l'Invention de l'Ecriture. Lucain, confirmant ce Sentiment parmi eux, acheva de le tranſmettre à la Poſterité : & ceux qui ne cherchérent point à aprofondir cette Queſtion, s'en tinrent aveuglément à la Déciſion de cet Auteur. La Façon également élegante & heureuſe dont il exprima ſa Penſée, & celle dont ſes beaux Vers furent traduits par un autre habile Homme, ont encore beaucoup contribué à établir cette Opinion, & à la rendre commune ; &, s'il eſt peu de Sçavans qui ne ſachent par cœur ce Paſſage de Lucain,

Phœnices primi (Famæ ſi credimus) auſi
Manſuram rudibus Vocem ſignare Figuris,

il eſt peu François, qui ignorent ces quatre Vers de Brebeuf :

C'eſt de lui que nous vient cet Art ingénieux
De peindre la Parole, & de parler aux Yeux ;
Et par les Traits divers de Figures tracées
Donner de la Couleur & du Corps aux Penſées.

C'eſt ainſi, mon cher Monceca, que ſouvent les Erreurs les plus évidentes trouvent une

une Croïance générale dans tous les Eſprits, & ſont reçues comme des Veritez certaines. Perſonne n'a mieux refuté cette fauſſe Opinion, à mon Gré, qu'un habile Docteur Nazaréen. *Ce qui démontre*, dit-il, *que ce ne ſont pas les Grecs, qui ont donné l'Alphabet aux Hébreux*, (mais que ce ſont ceux-là qui l'ont pris de ceux-ci,) *c'eſt que ces Noms en Grec ne ſignifient rien, & qu'en Hébreu, ils ont une Signification, comme Plutarque l'a remarqué. Ainſi, ils ſont barbares au regard des Grecs, & naturels aux Hébreux* *.

Une autre Preuve, c'eſt que les Grecs s'étant ſervis de l'Alphabet pour compter, quand ils ont ceſſé de ſe ſervir de quelques-unes des Lettres Hébraïques, pour conſerver aux autres leur Valeur, ils ont ſubſtitué un nouveau Signe à la Place de l'ancienne Lettre ſupprimée. Par exemple, après avoir rejetté le *Vau*, qui eſt le Digame Eolique & la Lettre *F* des Latins, ils ont mis en ſa Place cette Marque ς, pour Signe du Nombre *Six*, dont le *Vau* Hébreu eſt le Signe, étant la ſixiéme Letrre de l'Alphabet Hébraïque.

Voila, mon cher Monceca, des Preuves évidentes de l'Ancienneté des Caracteres Hébreux: & peut-être pourroit-on ſuppoſer qu'Adam,

* *Voiez* l'Art de parler ou la Rhétorique du Pere Lami, Ch. *XIX. pag.* 106.

dam, qui avoit été créé avec des Diſpoſitions propres à imaginer & perfectioner les Arts, trouva lui-même le premier le Secret de l'Ecriture, & ſe ſervit de divers Traits, pour communiquer ſes Idées. Peut-être n'y en eut-il d'abord qu'une certaine Quantité, & qu'on les augmenta à meſure que les Hommes multipliérent : Mais, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il faut chercher dans les prémiers Patriarches l'Origine de l'Ecriture, & qu'il eſt par conſéquent naturel, que la Langue Hébraïque aiant été celle des prémiers Hommes, les Caracteres & les Lettres de cette Langue aïent été auſſi les prémiers dont on ſe ſoit ſervi.

La Façon, dont on écrivoit l'Hébreu anciennement, & qui a continué cent Ans même après l'Empereur Conſtantin I. favoriſe encor cette Opinion. On ne connoiſſoit aucune Ponctuation ; on ne diſtinguoit ſur le Papier aucune Voïelle : Marques évidentes d'une Langue extrémement ſimple, & qui ſe reſſentoit fort de ſon Ancienneté. Quelques François, à qui je parlois de cela, lorſque j'étois encor à Conſtantinople, s'en étonnoient fort. Ils ne pouvoient ſe figurer, comment on peut comprendre un Mot duquel on n'a écrit que la moitié des Lettres : & ce n'a été, qu'avec beaucoup de Peine, que je leur ai fait entendre, que les Points, qui tien-

tiennent lieu de Voïelle dans l'Hébreu, ne ſont néceſſaires, que pour faciliter la Lecture des Livres Hébreux à ceux qui n'entendent point la Langue. Après bien des Difficultez & du Tourment, je leur ai enfin fait appercevoir comment cela ſe pouvoit faire, en leur faiſant lire une Lettre écrite par une Femme, & dans laquelle il n'y avoit aucun Mot d'ortographié. *Vous liſez cette Ecriture ſans difficulté*, leur diſois-je. *Vous n'avez aucun égard aux Lettres qui ſont de trop & vous ſupplées celles qui ſont de trop peu, ſans que cela vous arrête le le moins du monde. Pourquoi cela? C'eſt que la Connoiſſance de la Langue Françoiſe vous donne une Facilité, qui ne vous laiſſe preſque pas apercevoir du Défaut de certaines Lettres, de la Superfluïté de certaines autres, & du mauvais arangement de preſque toutes. Pourquoi ne voulez-vous pas croire, que la Connoiſſance de la Langue Hébraïque nous donne le même Avantage, & nous faſſe ſupléer aux Points, qui chés nous forment les Voïelles, & qui n'ont été imaginez, que lorſque tous les Juifs nos Freres, n'ont plus entendu leur Langue naturelle, & qu'il a fallu remédier à cet Inconvenient, pour leur donner le Moïen de lire nos Livres Saints?*

J'approuve donc ton Opinion, mon cher Monceca; & je crois, que la Langue Hébraïque eſt la plus ancienne, dont toutes les autres ſont ſorties: mais, je ne ſaurois être de ton Sentiment ſur ce que tu dis de l'Im-

poſſibilité qu'il y auroit eu aux Hommes de ſe former un Langage, ſi Dieu ne les eut point créez, & qu'ils fuſſent nez de la Terre ainſi que le ſoutiennent certains Philoſophes. Je ſuis bien éloigné de vouloir favoriſer leurs Dogmes impies ; mais, je crois qu'on peut avancer, que ſi les Hommes (ce que je tiens pour impoſſible,) avoient été formez par le Hazard, ils ſe ſeroient fait un Langage entre eux, & qu'ils auroient cherché à ſe communiquer leurs Penſées.

Tu parois fort éloigné de cette Opinion, & tu penſes, *qu'il eſt probable, que s'il n'avoient pu s'entendre abſolument dès qu'ils furent nez, loin de s'arrêter enſemble, & de chercher à ſe réünir & à former des Societez, ils euſſent erré dans les Bois comme les Animaux ; & n'euſſent jamais cherché à attacher, d'un commun Accord, certaines Idées à certains Sons* *.

Il te ſera aiſé, mon cher Monceca, de revenir de cette Erreur, ſi tu fais Réflexion au Caractère de l'Homme, naturellement porté à la Société, & ayant en lui-même un Principe qui le porte à rechercher ſes ſemblables. Sans doute, ces nouvelles Créatures, que les Philoſophes tirent de la Terre, & à qui ils accordent les Dons & les Talens de l'Humanité, donneroient leur prémier Soin à faire des Mots. Ils

* *Voïez la* Lettre XCIX, *ci-deſſus, page* 83.

Ils ſe feroient une Etude ſerieuſe de chercher des Sons qui puſſent ſervir à ſe communiquer mutuellement leurs Idées. Il ſuffiroit, qu'il y en eût un, qui donnât pluſieurs fois le même Nom à une Choſe. Celui, qui auroit quelque Affaire avec lui, ou la Femme à laquelle la Nature le porteroit de s'attacher, attribueroient bien-tôt ce même Mot à cette même Choſe. Deux Perſonnes ſe communiquent aiſément leurs Penſées par les Sons les plus biſarres, quand une fois ils ſont convenus des Idées qu'ils attachent à ces Sons. Il eſt vrai, que les Hommes auroient d'abord eu très peu de Mots pour exprimer leurs Notions, s'il avoit fallu qu'ils inventaſſent entiérement un Langage. Mais comme on ſe ſert naturellement de ſes prémieres Connoiſſances, ils auroient perfectionné leur Langue, à meſure qu'ils auroient voulu expliquer les Choſes qui ſe ſeroient préſentées à leur Eſprit. D'ailleurs, un petit Nombre de Termes ſuffit pour former les Commencemens d'une Langue : &, lorſqu'on a trouvé quelques Mots primitifs, il eſt très aiſé de multiplier ces Mots, ſans y changer & augmenter grand choſe. Le Langage des Géorgiens ſe reſſent de cette extrême Simplicité. „ Tous les Noms derivez „ des primitifs ne différent que par cet„ te Terminaiſon *jani*. Si ce ſont des „ Noms de Dignité, de Charges, de „ quelque Art, les dérivez ajoutent au prémi-

„ mitis *me*. Avec cette Sillabe *ſa*, qu'ils „ mettent devant le Nom d'une Choſe, il „ font un dérivé, qui marque le Lieu d'u„ ne Choſe : ainſi, *Thredi* ſignifie une *Co„ lombe*, & *Sathredi* un *Colombier*; *Chueli*, „ un Fromage, & *Sachueli* le Lieu où l'on „ garde le Fromage *. „

Tu comprens, mon cher Monceca, qu'il eut été très aiſé, aux Hommes naturellement portez à ſe comuniquer leurs Penſées, aïant la Faculté de former aiſément divers Sons, de faire bien-tôt une Langue aſſez riche pour leur donner le Moïen de s'entendre, & celui de former des Sociétez. C'eſt en ſuite de ces mêmes Sociétez, que ſeroient nez ces Langages différents. Chacun y auroit ajouté de nouveaux Mots, & auroit peut-être inſenſiblement abandonné les anciens, ainſi que nous voïons que cela arrive de nos Jours dans les Etats les plus policés. Tu avoues toi-même, que le François, qu'on parle aujourd'hui à Paris, eſt très différent de celui qu'on parloit il y a trois cens Ans. Les Langues, qu'on appelle Langues-Meres, ſe ſeroient formées de ce premier Langage, & les autres de celles-là.

Tu vois donc, mon cher Monceca, que le Siſteme des Philoſophes Athées n'eſt abſurde, qu'en ce qu'ils veulent que les Hom-

* *Voyez* l'Art de parler du Pere Lami, *Livr. I, Chap. VII, pag.* 31.

Hommes ſoient des Champignons nez dans un Champ & produits dans une Nuit, & non pas en ce qu'ils ſoutiennent, que les Hommes ſe ſont formés entre eux un Langage. Il eſt certain, qu'ils ne l'ont pas fait; mais auſſi, il eſt certain qu'ils l'euſſent pu faire.

De là Facilité que les Hommes auroient eue à former un Langage, j'en tire une Conſéquence, pour prouver qu'Adam n'a peut-être eu d'abord aucune Idée de l'Ecriture; & que ce n'a été que dans la Suite, & peut-être même après la Mort de ce prémier Patriarche, qu'elle a été inventée. Elle peut cependant lui avoir été connue, & il peut en avoir fait la Découverte par la ſeule Réfléxion. Bien des Philoſophes prétendent, qu'Adam eut la Science infuſe. Pour moi, je ne vois pas, qu'il y ait aucune Néceſſité, que Dieu lui ait accordé ce Don. Je crois qu'il avoit ſeulement les Moïens de cultiver les Sciences dont il avoit en lui les prémieres Semences: & il eſt aiſé de voir, que, puis que les Hommes auroient pû ſe faire un Langage s'ils fuſſent nez de la Terre, à plus forte Raiſon ils ont pû trouver des Caracteres pour être les Signes de ce Langage.

Les Américains avoient des Figures & des Marques, pour ſignifier certaines Choſes. Lorſque les Eſpagnols arrivérent la pré-

prémiere fois dans le Méxique, Montezuma, Roi de ces Peuples barbares, envoïa au devant d'eux eu certain Nombre d'Ecrivains, ou d'eſpeces de Peintres, qui, par de certaines Lignes & de certaines Figures qu'ils faiſoient ſur des grandes Toiles de Cotton, marquoient éxactement ce qu'ils voïoient. Ces ſortes de Caractéres répondoient aux anciens Hierogliphes des Egiptiens; & chaque Figure ſignifioit un ou pluſieurs Mots.

Il paroit naturel, que l'Ecriture n'a été inventée que peu-à-peu, & qu'on l'a perfectionée, ainſi que le Langage, à meſure qu'on a voulu communiquer un Nombre conſidérable d'Idées différentes. Tous les Arts ont été produits de même. Si nous en croïons la Fable, nous ſommes redevables de la Sculpture & de la Peinture a une Amante. Son Amant devant s'éloigner d'elle pour quelque Tems, l'Amour lui ſuggéra un Moïen pour ſoulager la Douleur que lui cauſeroit ſon Abſence. Elle craïonna ſur une Muraille le Contour de l'Ombre de ſon Amant: & cette Figure informe fut la Source d'où découlerent la Peinture & la Sculpture. On admira cette groteſque Image; produite par l'Amour & le Hazard. Chaque Amante a voulu craïonner ſon Amant. Ceux-ci, à leur tour, voulurent avoir une foible Reſſemblance de leurs Maitreſſes. Et d'une Choſe, qui ne paroiſſoit qu'une Bagatelle, on en vint au

Point

Point d'animer la Toille, & d'arondir à la Vûe une Superficie platé.

Sans avoir donc recours à la Science infuſe d'Adam, on peut trouver la Naiſſance de toutes les Sciences dans le Hazard, & dans l'Envie naturelle à l'Homme de chercher ce qui peut lui être utile, & de le perfectionner lorſqu'il en a apperçu la moindre Luëur.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſperitez.

Du Caire, ce . . .

LETTRE CENT-HUITIEME.

Jacob Brito à Aaron Monceca.

LEs Mœurs des Portugais, mon cher Monceca, n'étonnent point, lorſqu'on a été quelque tems en Eſpagne: on eſt deja tout accoutumé à voir des Peuples fiers, ſuperſtitieux, & trop devouëz aux Moines. En arrivant à Lisbonne, je n'ai preſque point apperçu de Différence, que dans la Vivacité de l'Eſprit des Portugais. On peut les regarder comme les Gaſcons de l'Eſpagne: ils ont auſſi bonne Opinion d'eux-mêmes, & preſque autant de Feu & de Génie, que les

Habitans des Environs de la Garonne. Ils ſont beaucoup moins ſérieux que les Eſpagnols ; mais, ils ſont auſſi vains, & peut-être même d'avantage. Si l'on veut les en croire, il n'eſt aucun d'eux, qui ne batte lui ſeul une Armée Eſpagnole : & Alexandre, Céſar, Tamerlan, Mahomet II, Henri IV, & Charles XII, n'étoient que des Poltrons, eu égard aux ſimples Soldats Portugais, qui ſe regardent comme autant de Héros. Les Eſpagnols, comme on peut bien penſer, ne conviennent guére de cette Valeur ſurprenante. Ils prétendent, au contraire, qu'un ſeul Caſtillan doit mettre en fuite tout le Royaume de Portugal ;

Et qu'il n'eſt aucun d'eux, que le Ciel n'ait fait naître,
Pour régir les Mortels, & leur parler en Maître.

Dans une Diſpute importante, ne pourroit-on pas ſe ſervir de l'Hiſtoire pour décider cette Queſtion ? Les Eſpagnols ont été long-tems les Maitres des Portugais : &, ſans le Cardinal de Richelieu, peut-être Lisbonne ſeroit-elle encor la Sujette de Madrid. Philippe II, non ſeulement conquit en moins de rien tout le Portugal, mais même ſes Succeſſeurs le conſervérent pendant près de ſoixante Ans ; & & ce ſont-là de mauvaiſes Epoques pour les Por-

Portugais. Il eſt vrai, que leur Païs eſt ſi peu conſidérable eu égard à celui des Eſpagnols ; que l'on ne peut guére en rien conclure contre leur Valeur. Quoi qu'il en ſoit, cela forme un grand Sujet de Controverſe. Tant qu'il y aura des Portugais, ils prétendront être plus braves que les Eſpagnols : ceux-ci leur rendront le Change, ſelon toutes les Apparences, juſqu'à la fin du Monde ; & il eſt difficile, que deux Nations auſſi remplies de bonne Opinion puiſſent jamais en venir au Point de ſouffrir même une eſpece d'Egalité entre elles.

La Haine & la Jalouſie, qui regne entre les Eſpagnols & les Portugais, ſuffiſent pour les obliger à méconnoitre dans leurs Adverſaires les Qualitez les plus louables, & les plus eſſentielles. Auſſi doit-on ſe défier de prendre des Inſtructions d'un Eſpagnol touchant le Portugal, & d'un Portugais touchant l'Eſpagne. Ce ſeroit vouloir s'inſtruire du Droit d'une Perſonne dans les Mémoire de ſa partie adverſe.

On m'a raconté, lorſque j'étois à Madrid, l'Hiſtoire d'un Officier qui pourra te donner une Idée des Rodomontades Eſpagnoles. Pendant la derniére Guerre, lorſque les François étoient entrez en Eſpagne pour mettre Philippe V. ſur le Thrône, les Portugais, comme tu ſçais,

avoient embraſſé le parti de Charle III. Le Compte Atalaya, Gentilhomme de cette Nation qui commandoit un Détachement de Troupes Allemandes, qu'on avoit envoïé ſur les Confins du Portugal, envoia ſommer de ſe rendre un Officier Eſpagnol, retranché avec trente Hommes. Celui-ci ne répondit qu'à grands Coups de Fuſil, & ſe défendit avec une Valeur infinie; mais enfin, les Allemands le forcérent dans ſon Poſte, &, après l'avoir fait priſonnier, le conduiſirent chés le Compte Atalaya. *Qui vous à appris*, lui dit ce Commandant, *à vouloir vous défendre contre quatre cens Hommes avec trente? Ne ſavez-vous pas, que je devrois vous punir ſévérement d'avoir fait périr, par votre Bravoure déplacée, Nombre d'honnêtes Gens?* L'Eſpagnol, ayant écouté avec beaucoup de Sang-froid le Diſcours du Compte, & picqué de la Façon dont il lui parloit, *Excuſez-moi* répondit-il: *j'ignorois que j'avois affaire avec des Allemands, & je croyois n'avoir à combattre que quatre cens Portugais.* Le Comte Atalaya trouva la Réponſe aſſez impertinente, & eût volontiers fait maltraiter cet Officier. Mais les Allemands lui ayant remontré les Conſéquences d'une pareille Violence, & qu'ils étoient eux mêmes engagés par la Crainte de la Repréſaille à ménager le Caractére d'officier, l'Eſpagnol en fut quitte pour être traité aſſez diſgracieuſement pendant le Cours de ſa Priſon.

Quel-

Quelque fiers que ſoient les Portugais, ils n'en ſont pourtant pas moins ſoumis aux Moines, qui ont encore ici plus d'Autorité qu'en Eſpagne. L'Inquiſition y eſt même plus ſévére ; & Malheur à ceux qui tombent entre ſes Mains. Une Choſe qui te ſurprendra mon cher Monceca, c'eſt que, malgré cette Inquiſition ſi ſevere & ſi cruelle, il y ait encor en Portugal un auſſi grand nombre de Juifs cachés. On m'a aſſuré, que parmi les prémiers & les plus riches de Lisbonne ; on trouvoit encor beaucoup d'Iſraélites fidelles à la Croïance de leurs Péres.

Je n'oſe m'informer ici trop ouvertement de ces ſortes de Choſes : &, malgré le Caractère dont je ſuis revêtu par ma Commiſſion, je ne fais aucune Profeſſion de ma Religion. Pour plus grande Sûreté, je déguiſe mes Sentimens : car, le Pouvoir des Inquiſiteurs eſt ſi grand dans ce Païs, que peut-être l'Autorité Roïale ne pourroit pas me garantir de leur Haine & de leur Fureur. Je paſſe à Lisbonne pour un Envoïé de la République de Genes, & tout le Monde, excepté les Miniſtres, me croïent Nazaréen. J'ai penſé, que je devois leur avouër mon Secret, afin de m'aſſurer auprès d'eux une Protection en cas de Beſoin. Cependant je dépeche mes Affaires autant que je puis. Je ne ſuis point tranquile dans ce Païs : &, Grace au Dieu d'Iſraël, je compte de partir bien-tôt.

J'ai

J'ai peu de Choſes à terminer. Après un Voïage auſſi long, il me tarde de retourner à Conſtantinople, dans le Sein de ma chere Famille. Je crois que tu dois avoir la même Envie. Mais puiſque tu ne peux encor te rendre auprès de tes Parens tache d'éloigner cette Idée qui pourroit troubler les Plaiſirs que tu goutes. Si tes Voïages ſont plus longs que les miens, tu reſſentiras auſſi plus de Satisfaction, lorſqu'ils ſeront terminez. Plus un Bien nous a coûté de Peine, & plus il nous eſt cher: & je t'avoue, mon cher Monceca, que je ſerois au Deſeſpoir de n'avoir point parcouru une Partie de l'Europe. Malgré les Embarras que j'ai eſſuïés dans mes Voïages, j'ay du moins appris à connoitre les Hommes, & à réfléchir ſur leurs Biſarreries.

Le Portugal offre peu de Matiere à un Philoſophe pour perfectioner ſes Connoiſſances. On ignore ici entiérement ce qu'on appelle bonne Philoſophie. Ariſtote, ou plûtôt ſes Commentateurs, ſont en poſſeſſion dans ce Païs de combattre le Bon-Sens & la Lumiére Naturelle. Des-Cartes & Newton y paſſent pour deux Supôts de Satan; & leurs Ouvrages y ſont regardez comme des Productions Infernales, ou peu s'en faut. Il y a peut-être quelques Particuliers, qui liſent les Ecrits de ces Philoſophes; mais, ils ſont en très petit Nombre, & les Moines les condamnent hautement.

Quoi-

Quoique les Portugais ſoient mauvais Philoſophes, ils cultivent cependant les Sciences. Il y a à Liſbonne une Académie compoſée de quelque Gens aſſez ſavans dans les Belles-Lettres. Le Roi protege & fait fleurir les Beaux Arts : il reçoit parfaitement bien les Etrangers qui peuvent y contribuer ; & l'on peut dire, que les Sciences ſont beaucoup plus cultivées en Portugal, qu'en Eſpâgne. Mais, à quoi ſert l'Envie de parvenir ? Si l'Eſprit eſt toujours captif & toujours géné, il ne pourra jamais y avoir de véritables Savans en Portugal. A la prémiére Découverte qu'ils feroient, ils ſeroient traittés comme l'infortuné Galilée, & pouriroient peut-être dans une Priſon. O Moines ! Peſte du Genre Humain ! Fleau que le Ciel donna dans ſon Courroux aux Hommes ! Quand eſt-ce que la Divinité, aïant pitié des malheureux Mortels, anéantira vôtre miſérable Race ! Si tu voïois mon cher Monceca, juſqu'où va leur Inſolence dans ce Païs, tu ſerois ſurpris de l'aveuglement de ceux qui la ſouffrent & l'autoriſent.

Les Recollets ſont ici les Religieux dominans. Ils ſont les Héros de la Galanterie. Leur Sandalles ſont nouées avec des Rubans verts, bleus, rouges, ou jaunes, ſuivant la Couleur des Livrées des Dames auxquelles ils ſont attachés. Ce ſont elles, qui prennent le Soin de la Chauſſure de ces Reverends Péres ; & il n'eſt aucun d'entre eux,

qui n'ait ſa chere Dulcinée, à laquelle il adreſſe ſes Vœux. Les autres Moines ne ſont pas moins galans; &, pour-être heureux en Galanterie à Lisbonne, il faut abſolument porter un Capuchon.

Les Portugais ſont en général plus propres pour le Commerce, que les Eſpagnols. Auſſi voit-on dans leurs Ports un très-grand Nombre de Vaiſſeaux étrangers. Les Anglois ſur-tout y trafiquent conſiderablement; & il y en a beaucoup d'établis dans le Païs, qui jouïſſent de pluſieurs Privileges.

Les Portugais ont un grand Intérêt à ménager les Anglois; & les Anglois n'en ont peut-être pas un moins conſidérable à être unis avec les Portugais. L'Eſpagne eſt la Cauſe & le Principe de cette Union. L'Angleterre ne veut point que cette Puiſſance s'aggrandiſſe; & les Intérêts du Portugal deviennent par conſéquent les ſiens.

Avant que la République des Provinces Unies fût formée, les Portugais avoient dans les Indes des Etats bien plus conſiderables que ceux qu'ils y ont à préſent. Pendant qu'ils étoient ſoumis à la Monarchie d'Eſpagne, ils perdirent, par les Guerres que cette Couronne eut avec les Provinces-Unies, une grande Partie des Conquêtes qu'ils avoient faites dans ces Païs éloignés. Cependant, il leur reſte encor des Etabliſſemens très-conſidérables, ſoit dans les Indes

Indes Orientales, soit dans les Occidentales; & Lisbonne est une des plus commerçantes & des plus riches Villes de l'Univers.

Les Femmes sont en général dans ce Païs aussi belles & aussi bien faites, que les Hommes y sont laids & mal-bâtis. Aussi le Beau-Sexe est-il extrémement géné. Les Portugais sont encor plus jaloux que les Espagnols. Leurs Femmes sont leurs Esclaves, plûtôt qu'elles ne sont leurs Epouses. Elles sortent très rarement; &, plus elles sont d'un Rang élevé, plus elles sont malheureuses. La Jalousie de leurs Maris est si grande, qu'ils font bâtir dans leurs Palais de petites Chapelles, pour les priver d'aller aux Egliſes. Ils imitent en cela les riches Mahométans, qui font construire des Bains chés eux, pour que leurs Femmes n'aïent point le Moien de sortir, sous le Prétexte d'aller aux Bains publics.

De la Géne, où l'on tient le Beau-Sexe en Portugal, découlent un Nombre de Crimes inconnus dans les autres Païs. La Chaleur du Climat, joint à la Contrainte qui irrite les Desirs, font franchir toutes sortes de Bornes; & il arrive très souvent, qu'un Frere devient le Galant de sa Sœur. Les Portugais ne regardent que comme un *Pecadillo* * le Crime affreux qui s'ensuit d'un Commerce si détestable. Comme pour en être ab-

* Une Péçadille.

abſous, ils en ſont quittes pour un Voyage à Rome, la Longueur du Chemin, & la Fatigue de la Route, n'arrétent guére leurs Deſirs; &, ſi l'on en croit la Médiſance, ces Amours inceſtueux ſont très communs en Portugal. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que parmi ceux qui pilent du Marbre à Rome ſur le Dégré du Dome de St. Pierre, qui eſt la Pénitence qu'on ordonne pour ces Sortes de Crimes, il y a dix Portugais contre un ſeul de quelque autre Nation.

Tu juges aiſément, mon cher Monceca, que les Etrangers ne trouvent guére à s'amuſer dans un Païs où les Femmes ſont auſſi génées, & où la Jalouſie eſt auſſi violente. Toute leur Reſſource eſt d'être toute la Journée dans quelques miſérables Caffez, ou dans quelques mauvais Cabarets. Ces derniers Endroits ſon remplis de Courtiſannes vieillies dans la Débauche, & il eſt preſque auſſi dangereux à un Etranger de tomber entre leurs Mains, qu'à un de nos Freres de tomber entre celles de l'Inquiſition.

Il faut avoir des Affaires à Lisbonne, pour pouvoir y ſéjourner long-tems. Sans cela, l'on eſt bientôt ennuïé du Genre de Vie qu'on eſt obligé d'y mener. Les Portugais reſtent ordinairement enfermez chés eux. Ils n'en ſortent, que pour vacquer à leurs Affaires. Leurs Maiſons ſont preſque auſſi ſoigneu-

gneuſement gardées, que les Serrails des Turcs : & il eſt impoſſible à un Etranger, quelque aimable & quelque ſenſé qu'il ſoit, d'eſpérer de fréquenter dans ce Païs quelque Société agréable. La Cour même du Roi a un air de Contrainte & de Gêne. Tout s'y paſſe avec une Gravité dirigée & réglée par la Jalouſie. Les Femmes vont chés la Reine parées ſuperbement, & couvertes de Pierreries. Mais, elles y ſont ſi obſervées, qu'il leur eſt preſqu'impoſſible de pouvoir punir leurs Maris de l'Eſclavage dans lequel ils les tiennent.

Il eſt cependant vrai, que, malgré toutes leurs Précautions, il arrive quelquesfois que l'Amour vient à bout de ſurmonter tous les Obſtacles. Mais, il faut pour cela uſer de tant d'Induſtrie, il faut être ſi fort au fait des Maximes du Païs, qu'il eſt impoſſible qu'un Etranger puiſſe jamais ſe rendre heureux, auprès d'une Femme d'un certain Rang : & c'eſt tout ce que peut eſpérer un Homme né & nourri dans le Païs.

Porte-toi bien Mon cher Monceca : vis content & heureux ; & proſpere dans toutes tes Entrepriſes.

De Lisbonne, ce . . .

LETTRE

LETTRE CENT-NEUVIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

TU ſçais, mon cher Iſaac, combien j'étois prévenu contre les Cabaliſtes. Oſerai-je t'avouër ma Foibleſſe? Depuis que j'ai eu dans ce Païs une Converſation avec un Sectateur des Sciences Secretes, je commence à croire que bien des Choſes, que je regardois comme ridicules, ne ſont, ni impoſſibles, ni contraires à la bonne Philoſophie. Ce n'eſt pas que j'approuve tout ce que diſent les Diſciples de Paracelſe. Mais, je penſe que, quoi qu'il ſoit certain, que l'Exiſtence des Gnomes *, des Silphes, des Salamandres, & des Ondins, ne ſoit pas véritable, elle n'a cependant rien de contraire aux Loix ordinaires de la Nature; & qu'on peut en admetre la Poſſibilité, ſans ſuppoſer des Choſes & abſurdes & contraires à la Lumiere Naturelle, ainſi que le prétendent preſque tous les Philoſophes mo-

der-

* *Les* Gnomes, *ſelon les Cabaliſtes, habitent au Centre de la Terre; les* Silphes, *dans les Airs; les* Salamandres, *dans la Region du Feu; & les* Ondins, *dans les Eaux.*

dérnes. Voici quelles ſont mes Raiſons. Je ne ſçai ſi elles te paroitront de quelque Poids.

Il faut, pour nier la Poſſibilité de l'Exiſtence d'une Choſe, non ſeulement des Preuves qu'elle n'exiſte pas, mais même il en faut qu'elles ne peuvent éxiſter. Or, je ne trouve aucune de ces dernieres Preuves contre les Silphes, les Gnomes, les Salamandres, & les Ondins. Quelle Impoſſibilité y a-t-il, qu'il y ait des Corps animez, & compoſez d'une Matiere ſubtille & déliée, qui ne tombent point ſous nos Sens? Nous convenons, qu'ils ne ſont point aſſez perçants, pour pénétrer dans les prémiers Reſſorts de la Nature. Ils ne voïent que les plus groſſiers. Nous ne ſommes pas en droit pour cela de nier, qu'il n'y ait des Principes extrémement déliés, qui ſont les prémiers Artiſans de la Nature. Pourquoi donc voulons-nous croire, qu'il ne puiſſe pas y avoir des Créatures animées, & compoſées d'une Matiere déliée, qui ne peut frapper nos Sens?

Avant l'Invention des Microſcopes, on ignoroit que le Vinaigre contenoit une Quantité étonnante de Vers. On nioit hardiment, qu'il y eut des petits Poiſſons dans l'Eau que nous buvons: &, depuis pluſieurs Années, on eſt convaincu de la Réalité de l'Exiſtence de tous ces Animaux. Or, s'il eſt un Nombre de Créatures animées dans l'Eau,

l'Eau, que nos Yeux ne peuvent appercevoir, pourquoi ne pourra-t-il pas s'en trouver dans l'Air, & dans les autres Elémens ?

Mais, dira-ton, *ces Insectes ne nous sont cachés, que par rapport à leur extreme Petiteſſe ; au lieu que l'on veut que les Gnomes, les Silphes, &c, ſoient de la Taille des Hommes.*

Je répons à cela, que la Grandeur des Gnomes & des Silphes n'eſt point une Raiſon pour qu'ils doivent être viſibles, pourvû qu'ils ſoient compoſez de Parties extrémement déliées. Une etendue d'Air de ſix Pieds de long ne frappe pas davantage la Vûe, qu'une d'un Pied, ou d'un Pouce. Ainſi, en ſuppoſant que les Gnomes ſont formez d'une Matiere légere & aëriene, leur Etendue ne nous eſt point ſenſible. Suppoſons, qu'il y eut une Colonne de ces Vers qui ſont dans le Vinaigre, qui s'élevât depuis la Terre juſqu'au Ciel. Nos Yeux, ſans le Secours du Microſcope, ne pourroient voir cette Colonne, quoi qu'elle eut une Etendue immenſe; parce que les Parties, dont elle ſeroit compoſée, ne tomberoient point ſous nos Sens. Ainſi, quoi qu'il y ait un Nombre infini d'Atomes, qui rempliſſent l'Eſpace qui ſe trouve entre la Terre & la Lune, & que tout cet Eſpace ſoit plein, cependant il nous paroit vuide; parce que la Matiere, dont il eſt rempli, ne tom-

tombe pas ſous nos Sens. On ne peut donc s'oppoſer à l'Exiſtence des Peuples Elémentaires, par la Raiſon qu'on ne ſauroit les appercevoir. Il ſuffit, pour qu'elle ſoit poſſible, de prouver qu'il éxiſte Nombre de Créatures ânimées, dont nos Sens ne peuvent avoir Connoiſſance par eux-mêmes.

Des qu'on conviendra, que l'Air peut être peuplé de Créatures inviſibles, il s'enſuivra naturellement, que la Terre, l'Eau, & le Feu, qui ſont des Elémens, dont les parties peuvent plus aiſément s'accrocher & s'unir, ont, auſſi la Puiſſance de produire un Nombre de Corps, que Dieu anime & vivifie, compoſez de Parties déliées qui ne tombent point ſous nos Sens. *Mais*, repliquent les Philoſophes, *nous n'avons aucune Idée de ces prétendues Créatures raiſonnables. Nous ne ſavons comment elles exiſtent. Nous ignorons entiérement leurs Formes, & leurs Figures. Et il eſt ridicule de vouloir admettre une Choſe dont on n'a aucune Connoiſſance.*

Ce Raiſonnement, n'en d'éplaiſe aux Savans modernes, eſt peu concluant. *Avez-vous*, peut-on leur répondre, *une Connoiſſance plus diſtincte de votre Ame? Comprenez vous ce que c'eſt qu'un Eſprit? Savez-vous quelle forme & quelle Figure il a? Non, ſans doute. Vous admettez cependant ſon Exiſtence. Pourquoi donc voulez-vous nier celle des Silphes & des Gnomes, dont vous avez même une Idée.*

moins

moins confuſe que de l'Eſprit ; puiſque tout ce qu'on ſuppoſe matériel, quelque délié qu'on le faſſe, tombe ſous l'Entendement Humain ?

Le Génie de l'Homme eſt ſi borné, que, non ſeulement il eſt poſſible qu'il n'ait aucune Idée de certaines Créatures, mais même qu'il pourroit arriver très aiſément, qu'un grand Nombre de Perſonnes, remplies de Connoiſſances ignoreroient cependant qu'il y eût aucun Animal qui vécût dans l'Eau. Suppoſons que pluſieurs Hommes reſtent dans un Païs aride, éloigné de la Mer & des Rivieres, dans lequel il n'y ait que des Puits. La Choſe n'eſt pas impoſſible. Dans bien des Deſerts de l'Arabie, il n'y a que quelques-uns de ces Puits creuſés par les Bédouïns. Ces Hommes, à coup ſûr, n'auroient aucune Idée des Poiſſons, s'il n'en avoient jamais entendu parler par d'autres Hommes. Ils regarderoient comme une Choſe abſurde de ſuppoſer, que quelque Choſe pût vivre long-tems dans l'Eau, parce qu'ils verroient mourir les Animaux Terreſtres qu'ils jetteroient dedans. Je demande, ſi les Poiſſons en éxiſteroient moins, & ſi les Raiſonnemens que feroient ces Gens-là détruiroient les Tons dans la Méditerranée, & les Baleines dans l'Océan ?

Il en eſt de même des Philoſophes qui nient la Poſſibilité des Silphes & des Gnomes.

mes. Ils ne connoiſſent point ce qui ſe paſſe dans l'Air : leurs foibles Yeux leur repréſentent, comme un grand Eſpace vuide, une Maſſe pleine & étenduë ; & ils veulent juger de ce qui peut ſe paſſer dans cette Maſſe, par les Idées qu'ils ont de l'Eſpace vuide qui lui eſt entiérement oppoſé. Car, quoi que les Philoſophes ſoient perſuadez, que l'Etenduë, que leurs Yeux parcourent de la Terre au Firmament, ſoit pleine de Corps, ou pour mieux dire, ſoit un ſeul Corps elle-même : cependant, il ſemble que les Sens l'emportent ſur la Méditation, lorſqu'ils nient la Poſſibilité des Peuples Elémentaires.

Voila, mon cher Iſaac, quelles ſont les Raiſons, ſur leſquelles je fonde mon Opinion. Au reſte, je ſuis auſſi perſuadé, qu'il nous eſt impoſſible de pouvoir jamais avoir aucun Commerce avec les Silphes & les Gnomes, que je le ſuis de la Poſſibilité de leur Exiſtence. Loin que je donne dans les Contes & les Viſions chimériques des Cabaliſtes, je ſoutiens, que, s'il exiſte des Peuples Elémentaires, ils ne ſauroient ſe rendre viſibles aux Hommmes : comme il eſt abſurde de croire, que ces derniers puiſſent trouver des Moïens pour rendre leurs Sens aſſez vifs & aſſez aigus, pour découvrir ce que Dieu & la Nature ont trouvé à propos de leur cacher. Je ne puis m'empê-

pêcher de rire, lorsque je vois un Cabaliſte m'aſſurer gravement, qu'en * *concentrant le Feu du Monde, par des Miroirs concaves, dans un Globe de Verre; & en me ſervant d'une Poudre Solaire, qui ſe forme dans ce Verre, après l'avoir purifiée des autres Elémens; & en en prenant tous les jours une certaine Quantité, j'éxalte le Feu qui eſt en moi, & deviens en quelque Façon de Nature ignée.*

Je ne trouve pas moins ridicule le Secret qui doit faire obtenir la Familiarité des Gnomes, des Silphes, & des Nimphes. Il conſiſte † à *former un Verre plein d'Air conglobé, d'Eau, ou de Terre; à le laiſſer un Mois expoſé au Soleil; à ſeparer enſuite ces Elemens, qui, étans diſtincts, forment un merveilleux Reméde pour éxalter en nous l'Element que nous voulons y faire dominer, & rendent nos Sens aſſez vifs pour voir diſtinctement les Peuples Elémentaires.*

Le Bon-Sens, & la Lumiére Naturelle, me font d'abord ſentir le Ridicule de ce Raiſonnement, & l'Impoſſibilité de l'Effet de ces Secrets Cabaliſtiques. Car, je ſupoſe, que je veuille faire connoiſſance avec quelque Salamandre. A quoi ſervira toute la Poudre Solaire, que j'avalerai? Pourra-t'elle jamais détruire en moi cette Quantité de Matiere Terreſtre, qui s'augmente journellement par la Nourriture? Pourra-t'elle prendre le deſſus ſur l'Element de l'Air, par lequel

* Secret de la Cabale. † Autre Secret de la Cabale.

lequel je vis & je respire? Que j'avale autant de Poudre qu'on voudra. Un Quart-d'Heure après, j'aurai pris une très grande Quantité d'Air; & mes Poulmons, qui le reçoivent & le rejettent, mes Narines, & ma Bouche; sont les Ennemis jurez de l'Elément du Feu que je veux faire dominer sur tous les autres. Il en est de même des autres Secrets qui tendent à faire dominer dans l'Homme un seul & unique Elément, & à lui donner cette prétenduë Nature ignée ou aquatique.

L'Aveuglement des Cabalistes s'étend encor plus loin. Ils assûrent *, qu'en *s'appliquant sur le Nombril un peu de Terre préparée pour obtenir la Société des Gnomes; on peut se passer de boire & de manger sans nulle Peine.* Le fameux Paracelse dit en avoir fait l'Epreuve: & il faut avoüer, qu'il faut être, ou bien fou; ou bien menteur; pour ôser assûrer à la Face du Public une Imposture aussi évidente que celle-là.

Je ne m'étonne pas, qu'un Cabaliste ait pû écrire cette Impertinence, lorsque je vois des Docteurs, dans toutes les Religions différentes, débiter gravement les Histoires les plus absurdes, & les plus contraires au Bon-Sens. Combien de Mensonges n'ont point écrit nos Rabbins sur le Chapitre des anciens Faunes ou Satires? Rabbi Abraham s'est imaginé; qu'ils

* Secret de la Cabale.

qu'ils étoient de véritables Créatures, mais imparfaites; parce que Dieu, ayant été ſurpris par la Soir du Sabat, n'avoit pû leur donner le derniere Perfection. Parmi les Nazaréens, Tertullien, Juſtin, Lactance, Cyprien, Clement d'Alexandrie, Athénagore, ſe ſont figurez, que ces Faunes étoient des Anges transformez par le Crime qu'ils commirent, lorſque Dieu en précipita pluſieurs autres dans l'Enfer: & ils ont conclu de-là, que la Chûte de ces Anges n'étoit venûe que de l'Amour dont ils s'étoient laiſſé toucher pour les Femmes. Les Païens pouſſoient encor leur Erreur plus loin, puiſqu'ils regardoient ces Faunes comme des Divinitez.

Parmi des Sentimens ſi extraordinaires, il eſt impoſſible qu'un Philoſophe, qui veut ſe ſervir de ſa Raiſon, puiſſe en adopter aucun. Ils ſont également ridicules, & contraires à la Lumiere Naturelle. Peut-être même, que les Satires, tels que les ont dépeints les Anciens, n'ont jamais éxiſté; & qu'on a fait des Diſſertations inutiles, à l'Occaſion des Idées de quelque Peintre, ou de quelque Poëte, qui avoit été le Créateur de tous ces Etres imaginaires. Je voudrois, qu'avant que d'expliquer une Choſe, on examinât mûrement ſi elle a éxiſté, ou ſi elle exiſte, réellement. Des-Cartes a donné une longue Explication des Lampes perpetuelles, qui ſe trouvent dans les

les Tombeaux des Anciens : & on a été convaincu dans la Suite de la fauſſeté de ce Fait. Démocrite mit pendant pluſieurs jours ſon Eſprit à la Torture, pour expliquer par quel Moïen, de la Laine pouvoit avoir crû ſur les Figues de ſon Jardin. Il fit là-deſſus un Diſcours, dont lui & ſes Amis furent fort contens. Et il arriva que ſa ſervante ſe mocqua d'eux tous, en les deſabuſant, & que les Recherches de ce Philoſophe furent une Etude & un Tems perdus. Peut-être les Faunes anciens, ont-ils une grande Reſſemblance avec les figues de Démocrite : & ceux, qui ont fait tant de Diſcours ſur ces Hommes demi-brutes, auroient été bien étonnez, ſi quelque ancien Auteur fût venu leur révéler, qu'il n'avoient jamais exiſté que dans ſon Imagination & dans ces Ecrits.

Je ne veux pourtant pas aſſûrer, mon cher Iſaac, que tout ce qu'on rapporte des Faunes ſoit des Fables inventées à plaiſir : & je crois, que leur Exiſtence eſt poſſible. Nous liſons dans la Vie de Paul Hermite Nazaréen, faite par Jérome ſavant Docteur de la même Religion, & dans celle d'Antoine autre Hermite, compoſée par Athanaſe, que ces Solitaires avoient eu de longues Converſations avec des Faunes, qui leur avoient même dit, qu'ils connoiſſoient la Divinité. Si l'on refuſe de croire ces Auteurs Nazaréens, on trouve dans Pline, qu'il

y avoit dans les Indes plusieurs Satires. Plutarque assûre, qu'on présenta à Silla, passant par Dirrachium, aujourd'hui Durazzo, Ville d'Albanie, un Satire vivant. Ce Romain le considéra avec attention; mais il ne put jamais rien entendre au Langage de cet Animal, qui avoit la Voix excessivement rude, tenant du Hannissement d'un Cheval & du Cri d'un Bouc *.

Ce Trait d'Histoire me porteroit à croire, que tous les Satires, dont on a parlé, n'ont été que des Monstres, produits par de criminels Accouplemens d'Hommes avec des Animaux; & que, bien loin d'avoir des Vertus au dessus des simples Mortels, ils tenoient moins de l'Homme que de la Bête, & n'avoient point le Pouvoir de s'expliquer, étant en tout semblables au Satire de Silla. La Superstition du paganisme fit des Dieux de ces Demi Hommes; les Nazaréens en firent des Anges ou des Démons; & les Juifs des Créatures imparfaites: mais le Philosophe sembla dédaigner d'approfondir cette Question, & se contenta de nier absolument leur Existence, afin de n'être point obligé d'expliquer leur Nature.

Porte-toi bien, mon cher Isaac: vis contens & satisfait; & que le Dieu de nos Péres te comble de Biens.

De Hamboug, ce . . .

LETTRE

* Plutarque, *dans la* Vie de Silla.

LETTRE CENT-DIX.

Aaron Monceca *à* Iſaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE ne ſai, mon cher Iſaac, à quoi attribuer cette violente Haine, que tous les Peuples ont en général contre notre Nation. De quelque Religion qu'ils ſoient, dans quelques Climats qu'ils habitent, ils ſemblent ſe réünir en ce Point. Les Mahométans, les Nazaréens Papiſtes, les Nazaréens Réformez, les Arminiens, les Luthériens, nous mépriſent également; & leur Mépris va juſqu'à l'Excès. J'ai cru pendant un tems, que cette Antipathie étoit cauſée par la Diverſité de Croïance. Mais, j'ai changé enſuite de Sentiment, lorſque j'ai vû un Nombre de Gens d'une Religion entiérement oppoſée, avoir les uns pour les autres l'Eſtime la plus parfaite. Les Quackres ſont preſque auſſi éloignés que nous des Sentimens des Nazaréens: ils n'ont aucun Sacrement; ils ne pratiquent pas même le Batême. Cependant, les Nazaréens n'ont pour eux, ni Haine, ni Mépris.

Il faut donc chercher ailleurs que dans

la Religion la Cauſe de l'Antipathie, que toutes les Nations ont contre nous. Je veux bien croire, que la Religion influe ſur les Sentimens que le bas Peuple a pour les Juifs : Mais, il eſt certain, qu'elle ne les determine point entiérement, & qu'il y a quelque Sujet particulier, qui nous attire la Haine de tous les Peuples. Si ce n'étoit que la Diverſité de Croïance, pourquoi les Turcs nous haïroient-ils plus qu'ils ne haïſſent les Nazaréens ; & ceux-ci, pourquoi nous déteſteroient-ils plus qu'ils ne déteſtent les Turcs ?

Je crois, mon cher Iſaac, qu'il faut chercher dans la mauvaiſe Conduite de nos Freres, ce que nous attribuons communément à la Différence de Religion. Si nous ajoutons Foi aux Hiſtoriens Nazaréens ; nous trouverons dans leurs Ecrits, que les Crimes de quelques Juifs ont toujours entrainé après eux de facheuſes Suites pour notre Nation. Rigord, Médecin & Hiſtoriographe de Philippe-Auguſte, a écrit, que l'An onze-cent quatre-vints, nos Freres établis à Paris voulurent faire un Sacrifice vers les Fêtes de Pâques, & qu'ils crurent s'attirer les Faveurs de la Divinité, en immolant un Nazaréen. *Ils enlevérent*, dit-il, *un jeune Garçon, âgé de douze Ans, nommé Richard, Fils d'un riche Bourgeois : & , après l'avoir déchiré à Coups de Foüet, ils le crucifiérent.* Cette Action barbare étant venue à

la

la Connoiſſance des François, tous ceux, qui avoient eu part à cet affreux Sacrifice, furent condamnez à la Mort ; & toute notre Nation fut chaſſée pour toujours du Roïaume.

La France n'eſt pas le ſeul Païs, où l'on nous ait reproché ces Cruautez. Les Habitans de la Ville de Trente font toutes les Années une Fête, en mémoire d'un jeune Enfant nommé Simonet, Fils d'un Cordonnier nommé Simon. Ils diſent, que les Juifs, après avoir derobé cet Enfant, lui tirérent tout ſon Sang d'une maniere extrémement cruelle, pour s'en ſervir dans la Célébration de la Fête de Paques ; & qu'ils jettérent enſuite le Cadavre dans un Conduit qui paſſoit dans la Sinagogue. La Choſe aïant été découverte, on punit les Juifs ſévérement : & les Nazaréens montrent encore aujourd'hui la Maiſon où s'eſt paſſée cette Action barbare.

Je ne ſai que penſer, mon cher Iſaac, lorſque je lis, où que j'entens raconter de pareils Faits. Je ſuis bien aſſûré, que de ſemblables Cruautez ne ſe pratiquent plus aujourd'hui dans nos Sinaguogues ; & j'ai peine à croire, qu'elles ſoient arrivées autrefois. Cependant, elles ſemblent être accompagnées de tant de Circonſtances qui en prouvent la Réalité, qu'il eſt preſque impoſſible de ne pas y ajoûter Foi. Mais, enfin, s'il eſt vrai, qu'il y ait eu quelques Juifs aſſés méchans & aſſés enragés, pour ſe porter à de pareils

que la Différence de Religion n'étoit point une Raiſon pour déterminer l'Eſtime ou le Mépris des Hommes. La nôtre, mon cher Iſaac, a de ſi grandes Beautez, que, des que les Juifs ſeroient reconnus pour être vertueux, ils ſeroient du moins aſſûrez d'être chers à tous les Philoſophes, à tous les Savans, & à tous les Hommes raiſonnables. Mais, bien loin, mon cher Iſaac, que nos Rabbins cherchent à déraciner l'Avidité du Cœur des Iſraélites, ils ſont les prémiers à donner l'Exemple d'une Avarice ſordide : en ſorte que l'on peut dire des Priéres, que la plûpart des Juifs font dans leurs Sinagogues, ce qu'un Ancien a écrit de celles que faiſoient autrefois les Païens. *Voit-on venir*, dit-il, *quelqu'un aux Temples, dans le Deſſein de prier les Dieux de lui donner la Perfection de l'Eloquence, ou de lui découvrir les Secrets de la Philoſophie ? On n'y vient pas même pour demander la Droiture de l'Eſprit, & la Santé du Corps. Mais, de tous ceux, qui vont au Capitole, avant même qu'ils arrivent à la Porte ; l'un promet de groſſes Offrandes à la Divinité qu'on y adore, afin qu'elle hâte la Mort d'un riche Parent ; l'autre, afin qu'il puiſſe trouver un Tréſor, celui-ci afin qu'il ſoit aſſez heureux pour acquerir des Millions de Bien* *.

Telles

* *Quis unquam venit in Templum & Votum fecit, ſi ad Eloquentiam perveniſſet ? Quis, ſi Philoſophiæ Fontem*

Telles ſont les Prieres que la plûpart des Juifs offrent à la Divinité. Ils oublient, qu'elle leur a défendu dans la Loi de ſouhaiter le Bien d'autrui : & les Rabbins, loin de les faire ſouvenir de ce Précepte Divin, ſemblent eux-mêmes l'avoir entiérement banni de leur Mémoire. On ne doit point trouver extraordinaire aprés cela, ſi les Nazaréens ont débité contre nous une Fable odieuſe, par laquelle ils nous accuſent de faire Serment de tromper les Peuples autant que nous le pourrons. Ils ont jugé de nos Préceptes par nos Actions. Je ſai, mon cher Iſaac, que le fameux Léon de Modene, a refuté vivement ceux qui nous attribuoient une Coutume auſſi criminelle, & qu'il a montré combien nous étions éloignés de ſuivre des Maximes auſſi pernicieuſes, & de les regarder comme des Points de Doctrine. Mais, malgré les doctes Ecrits de ce ſavant Juif, il y a encor aujourd'hui Nombre de Nazaréens, qui ſont perſuadez, qu'on ne nous fait point une injuſtice, en nous attribuant ce ſentiment criminel.

Nous ne pourrons jamais regagner l'Eſtime

Fontem inveniſſet ? Ac ne bonam quidem Mentem, aut bonam Valetudinem petunt : ſed ſtatim antequam Limen Capitolii tangant, alius Donum promittit ſi Propinquum divitem extulerit ; alius, ſi Theſaurum effode.it ; alius, ſi ad trecenties H. S ſalvus perveneris. Petronius *in* Satir. *pag. m.* 77.

me des Nations, qu'en changeant entiérement de Conduite, & en montrant autant de Désintéressement, que nous avons jusques ici fait voir d'Avidité. Ce n'est pas, que je veuille empêcher nos Fréres de faire un Profit honnête, & de gagner dans leur Commerce. Il n'est rien de si juste, & de si permis. Mais, je voudrois qu'ils fussent plus sinceres, & que la Droiture & la Candeur fussent la Base de leur Commerce.

Lorsque j'ai soutenu ce Sentiment contre quelques Juifs, qui étoient d'une Opinion contraire, & qui croïoient qu'ils étoient dispensez d'user de tant de Délicatesse avec les Nazaréens, je n'ai jamais été touché de leurs Raisons. *Nous païons*, disoient-ils, *des Impôts éxorbitans. Les Princes nous regardent dans bien des Païs comme des Bêtes. Il nous vendent l'Air que nous respirons. Ce n'est qu'à force d'Or & d'Argent, que nous obtenons chés eux une Retraite. Dans quelques Villes d'Allemagne, on nous fait païer vingt Sous chaque Heure que nous y restons. N'est-ce pas-là une Véxation étonnante... ? Sommes-nous obligés d'agir avec Candeur, lorsqu'on nous persécute aussi cruellement : & ne nous sera-t-il pas permis de reprendre notre Argent dans la Bourse de ces Nazaréens qui nous l'enlevent, & qui retirent ainsi l'Avantage & le Profit de nos Peines ?*

Quelque apparentes que soient toutes ces Raisons,

Raiſons, elles ſont détruites par le ſeul Principe qui défend de punir un Crime par un autre. Je trouve ſur ce Point la Morale des Nazaréens admirable. Il eſt vrai, qu'ils ne la pratiquent guére. Mais, une des principales Maximes de leur Religion, c'eſt de ne point commettre de Crime ſous quelque Prétexte que ce ſoit. Leurs Loix Civiles s'accordent en cela avec les Canoniques. Il eſt vrai, qu'il y a eu quelques Docteurs Ultramontains, qui ont ſoutenu le Dogme impie, qu'il étoit permis à des Sujets de ſe révolter contre leurs Princes, & de leur manquer de Foi dès qu'ils étoient herétiques. Mais, ces Sentimens affreux ont été condamnez par tous les Peuples, chés qui la Superſtition n'a point étouffé tous les Sentimens d'Honneur & de Religion. Les Parlemens de France ont fait flétrir par la Main du Bourreau, les Livres qui contenoient des Principes ſi déteſtables : & les Univerſitez les ont vivement refutez. A la vérité, ces mêmes Princes, ſi cruellement outragés, leur ont quelquefois fû aſſez peu de Gré de leur Zéle ; ce qui te paroitra incompréhenſible. Cependant, juſques ici, la France & l'Allemagne ont rejetté avec Horreur tous les Dogmes qui attaquoient le Reſpect qu'on devoit aux Souverains.

C'eſt à l'Amour de leurs Sujets, que bien des Princes ont dû la Conſervation de leur Gloire. Tandis qu'ils s'endormoient

dans

dans les Plaiſirs, ou qu'ils ſembloient avoir oublié la Grandeur de leur Rang, Rome, toujours ambitieuſe, & toujours attentive à empiéter ſur les Droits des Rois, faiſoit des Tentatives pour ruïner la Majeſté de leurs Trônes. Mais, les Peuples s'allarmoient, dès qu'ils voïoient quelque Nouveauté qui pouvoit dans la ſuite avoir de pernicieuſes Conſéquences. Ils oppoſoient une forte Digue à l'Ambition des Souverains Pontifes, & donnoient le Loiſir aux Monarques de ſortir de leur Létargie, pour déffendre leurs Droits.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac, & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpérité.

De Hambourg, ce . . .

LETTRE CENT-ONZIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* Aaron Monceca.

JE me plais tous les jours de plus en plus à éxaminer les différens Siſtemes des Philoſophes, ſans donner néanmoins à aucun une entiére Croïance. Je les conſidere tous comme probables : mais, je crois auſſi, qu'ils n'en eſt aucun, qui n'ait ſes Difficultez, & qu'on

qu'on ne puiſſe attaquer par des Endroits foibles. Je laiſſe à certaines Gens entêtez, cette Eſpece d'Adoration qu'ils ont pour les Opinions d'un Auteur: &, quelle que ſoit la Réputation d'un Philoſophe, je ne me laiſſe point entrainer à une fauſſe Admiration pour lui. Je penſe, qu'il eſt bien des Choſes, qui ſont cachées à tous les Hommes, & que les Philoſophes modernes n'ont pas mieux expliquées que les anciens.

Un Arabe de mes Amis me prêta, il y a quelques jours un Manuſcrit. Je le lus avec attention. J'y trouvai pluſieurs Choſes aſſez amuſantes: mais, le Fond de l'Ouvrage me parut peu inſtructif. L'Auteur prétendoit, que les hommes, les Animaux, tout ce que nous voïons d'animé, avoit été produit par la Mer. Le prémier Défaut de ce Siſtême eſt d'être directement contraire à l'Exiſtence de la Divinité. Et comme je mépriſe infiniment les Philoſophes aſſez aveuglez, pour ne point être frappez de cette premiere de toutes les Véritez, il a fallu que ce Siſtême fût auſſi réjouïſſant & auſſi comique qu'il eſt, pour que le lûſſe avec quelque Plaiſir. En voici, mon cher Monceca, une brieve Expoſition.

L'Auteur Arabe prétend, qu'il s'eſt fait inſenſiblement un Changement dans la Terre; en ſorte que preſque tout ce que nous voïons aujourd'hui de ſec a été autrefois inon-

dé. Il ſoutient, que la Mer & les Eaux s'épuiſeront inſenſiblement; que tout le reſte de la Terre ſera déſſéché par l'Ardeur du Soleil dans la ſuite des Siécles; &, que lorſqu'elle ne ſera plus humectée, elle s'embraſera, & ſe diſſipera en Etincelles dans les Eſpaces immenſes de l'Univers.

Tel eſt le Siſtême de ce Philoſophe ſur le Monde en général; & voici quel eſt celui qu'il a ſur l'Homme & ſur les Animaux Terreſtres en particulier. Il dit, que lorſque les Eaux ont été conſumées à un certain Point, & qu'il a reſté beaucoup de Terrain découvert, quelques Animaux aquatiques ſe ſont accoutumez à aller peu-à-peu brouter l'Herbe ſur la Terre: que l'Homme, le Bœuf, le Cheval, ſortant de l'Onde pour quelque tems, y rentroient enſuite; mais qu'après s'être éloignés peu-à-peu des Bords de l'Eau, ils s'habituérent entiérement ſur la Terre: qu'alors, peu-à-peu, ils changérent de Nature; le Soleil faiſant devenir à quelques uns la Peau beaucoup plus dure, & donnant aux autres des Crins & des Cheveux différens de ceux qu'ils avoient autrefois: que l'Habitude, qui eſt une ſeconde Nature, rendit dans la ſuite des Tems les Deſcendans de ces Animaux Aquatiques incapables de pouvoir vivre ailleurs que ſur la Terre; qu'ainſi, la plûpart des Oiſeaux ne purent plus aller ſur les Eaux, parce qu'ils n'y étoient point accoutumez

tumez dès leur Naiſſance, excepté ceux qu'on apelle Oiſeaux de Mer ou de Riviere, dont les Péres ne s'étoient point éloignés de leur Elément : qu'il en fut des Hommes & des Animaux à quatre Pieds, ainſi que des Oiſeaux qui vivent aujourd'hui dans les Airs & ſur la Terre ; & qu'ils oublicrent peu-à-peu d'aller dans les Eaux, & ſe formérent une autre Nature. *Nous voïons*, dit l'Auteur Arabe, *que le Soleil change entiérement la Forme & la Couleur des Hommes. Les Enfans naiſſent de Couleur blanche en Ethiopie, & leurs Cheveux ne ſont point de Laine. Ce n'eſt que quelques jours après, qu'ils deviennent noirs : & ils ſont long-tems avant que cette Laine ſe forme ſur leur Tête. La Raiſon de cela, c'eſt que l'Homme retient toujours, lorſqu'il eſt créé, quelque choſe de ſa prémiere Eſſence ; & que, dans le tems que les Hommes étoient des Animaux Aquatiques, ils étoient tout blancs, & n'avoient point de Laine au lieu de Cheveux : mais, lorſqu'ils ont eu quitté leur ancien Elément, il eſt arrivé en eux plus ou moins de Changement, ſelon qu'ils ont plus ou moins reſſenti les Vapeurs de la Terre, & la Chaleur du Soleil. Tous les Animaux*, continue l'Ecrivain Arabe, *retiennent encor aujourd'hui quelque choſe de leurs prémieres Qualitez. Il n'en eſt aucun, qui n'aille & qui ne vive quelque tems dans l'Eau. Le Beuf, le Cheval, le Chien, & autres,*

nagent naturellement : & l'Homme en feroit de même, ſi la Crainte & la Fraïeur n'arrêtoient en lui les Mouvemens que la Nature lui fourniroit. On trouve encor dans certaines Mers des Hommes Marins. Les Hiſtoriens de Hollande font mention d'une Fille qui fut nourrie pendant long-tems à Harlem, il y a environ trois cens Ans, & qu'on avoit arrêtée ſur le Rivage, comme elle ſortoit de la Mer. Dans bien d'autres Païs, on a vû des Hommes à demi Poiſſons. Ainſi, il eſt aiſé de voir, que l'Elément de l'Eau n'eſt point incompatible avec la Conſervation d'un Corps organiſé comme celui des Hommes & qu'il n'y a que la ſeule Habitude, qu'ils ont priſe dès le Ventre de leurs Meres, de Humer & de reſpirer l'Air de la Terre, qui les puiſſe empêcher de vivre au Fond des Eaux.

Voilà, en abrégé, mon cher Monceca, le Siſtême de ce Philoſophe Arabe, qui travaille encor aujourd'hui à chercher de nouvelles Preuves pour le rendre encor plus vrai-ſemblable. Il m'a demandé mon Sentiment ; & je lui ai dit, avec beaucoup de Sincérité, que tous les Siſtêmes, qui n'admettoient pas l'Exiſtence de la Divinité, & qui ſuppoſoient pour prémier principe des Choſes, un certain Arrangement de Matiere occaſionné par le hazard, tomboient tous dans des Opinions inſoutenables, & bâtiſſoient ſur le Sable un Chateau que le

le moindre Mouvement renverſoit de fond en comble. C'eſt une choſe ſurprenante, que des Philoſophes ne puiſſent comprendre la Néceſſité d'une Choſe, que les plus ſimples & les plus idiots connoiſſent diſtinctement devoir abſolument éxiſter. *Les Vérités les plus ſublimes*, dit un Auteur Anglois *, *qui ont été à peine acceſſibles aux Génies les plus beaux & les plus cultivez du Paganiſme, ſont devenues à préſent familléres aux Eſprits les plus bornez. C'eſt-là un vaſte Champ de Réflexions ſatisfaiſantes pour un Homme, qui conſidere les Choſes d'un Oeuil philoſophe, & qui poſſede un Ame capable d'être charmée du Progrés que les Connoiſſances les plus utiles font parmi le Genre Humain.*

Que diroient, mon cher Monceça, tous ces Philoſophes Grecs & Romains, qui après avoir étudié trente & quarante Ans de ſuite avoient une Idée ſi imparfaite de la Divinité? Que diroient-ils, dis je, s'il revenoient au Monde, & qu'ils viſſent le plus petit Ecolier de Philoſophie leur apprendre avec beaucoup de Netteté & de Préciſion, que Dieu ne ſauroit être matériel, parce que tout ce qui eſt corporel eſt ſujet à la Diviſion; & que tout ce qui peut être diviſé ne peut être Dieu, puiſqu'il y auroit autant de Dieux que de Parties, ou qu'il faudroit que la Divinité fût compoſée de Parties non Divines. L'Etonnement de

* Le Spectateur ou le Socrate moderne, *Tom. II. p.* 157.

ces Philoſopes redoubleroit, lorſqu'on leur montreroit combien grande étoit l'Erreur dans laquelle ils étoient, lorſquils admettoient la Matiere coëternelle, avec Dieu. Ils apprendroient, que s'il y avoit quelque Choſe de coëternelle avec lui, il ne ſeroit pas tout-puiſſant, puiſque n'aïant pas créé la Matiere, il ne pourroit pas l'anéantir; & qu'il eſt également ridicule de dire; qu'une Choſe qui n'a point eu de Commencement puiſſe avoir une Fin, ou de ſoutenir que Dieu éxiſte & qu'il n'eſt pas tout-puiſſant. Ces Grecs & ces Romains ſi vantez ſeroient ſurpris de n'avoir pas fait eux-mêmes toutes ces Réfléxions, & d'avoir été tant de tems à lutter contre les Préjugés, qu'ils avoient reçus dès leur Enfance, & qui étoient fortifiés par l'Education.

C'eſt à nous, que l'Univers entier eſt redevable de la Connoiſſance de la Divinité. Les prémiers Nazaréens, qui annoncérent aux Païens l'Unité & la Spiritualité de Dieu, étoient des Juifs, qui ſe ſéparérent de notre Communion. La Paſſion a porté nos Fréres à en dire beaucoup de Mal. Mais, il faut avouër, que c'étoient de Grands-Hommes, qui verſérent leur Sang, pour retirer les Hommes de l'Idolatrie; & ſi l'Unité de Dieu eſt connuë dans l'Univers entier, c'eſt à eux à qui l'on en eſt ſingulié-rement redevable.

Lorſ-

Lorſque j'étois Rabbin de Conſtantinople, je n'aurois oſé tenir un pareil Diſcous. Mes Confréres m'auroient regardé avec Horreur; ils m'auroient même taxé d'être Fauteur du Nazaréiſme; comme ſi l'on ne devoit pas rendre Juſtice au Mérite dans quelque Etat qu'il ſe trouve, & que la Différence de Croïance dût obliger à déguiſer ſes Sentimens, & à meſeſtimer des Gens véritablement eſtimables. Il faut laiſſer, mon cher Monceca, cette Manie aux petits Génies. C'eſt-là le Partage des Ignorans ou des Fanatiques; &, lorſqu'on voit un Homme, aïant réellement du Génie, s'emporter & ſe répandre en Invectives contre des Gens de Probité, on peut aſſûrer hardiment, que ce n'eſt point un Zéle de Religion qui le fait agir, mais l'Ambition, la Haine, ou quelqu'autre Paſſion. Quand Paſcal fit ſes *Provinciales*, il penſoit moins à défendre le Nazaréiſme, qu'à outrager les Jéſuites; &, lorſque ceux-ci ont perſécuté Arnaud, c'étoit à leur Ennemi qu'ils en vouloient, & non le Bien de la Religion qu'ils avoient en Vûe. La Moitié des Théologiens, qui ont écrit les uns contre les autres, haïſſoient encore plus leurs Adverſaires, que les Erreurs qu'ils ſoutenoient. Il en eſt de même des autres Ecrivains, qui ont quelques Différens à démêler entr'eux. Ils ne critiquent pas un Ouvrage, parce qu'ils le croïent

mauvais, mais parce qu'il eſt fait par leur Adverſaire.

L'orſque j'étois en Allemagne, j'avois fait Connoiſſance avec deux Auteurs. Ils ſe donnoient perpetuellement des Louanges : l'un étoit le Fils ainé d'Apollon, l'autre le Bien aimé & le Favori des Muſes. Ils vinrent à ſe brouiller, à l'occaſion de quelque Ecrit que l'un avoit fait, & où l'autre, malheureuſement, & contre ſa coutume, avoit trouvé une Faute. C'en fut aſſez pour mettre la Diviſion entre ces deux Auteurs. Ils écrivirent avec véhémence l'un contre l'autre : ils s'exilérent mutuellement du Parnaſſe ; & ſoutinrent leur Sentimens avec une Pétulence infinie. Ils déchirérent les mêmes Ouvrages qu'ils avoient louez ; & je ne pouvois comprendre comment, après avoir tant dit de Bien l'un de l'autre, ils en diſoient tant de Mal. *Cette Conduite*, dis-je un jour à l'un d'eux, *vous fera Tort dans le Monde. Que voulez-vous que penſent les Lecteurs de vos Ouvrages, lorſqu'ils verront que vous blamez ce que vous avez loué dix pages auparavant ? Ils croiront avec raiſon, que vous louez ſans fondement, & que vous blamez de même. Que m'importe ?* répondit l'Auteur. *Pourvû que je puiſſe détruire les Louanges que j'ai données à un Homme aſſez hardi pour me critiquer, je ſuis content. Je l'ai loué, lorſqu'il m'a loué, & je le blame lorſqu'il me blame. Ecrivit-il encor mieux qu'il ne fait,*

il

je dirois toujours qu'il ne fait rien qui vaille.

C'eſt là la Maniere, mon cher Aaron, dont agiſſent, la plûpart des Ecrivains. Il en eſt bien peu parmi eux, qui louent quelques-uns de leurs Confréres, ſi ce n'eſt à charge de Revanche: &, dans la République des Lettres, les Eloges ſont la Marchandiſe dont on fait le plus grand Commerce. Il en eſt aprochant de même dans tous les Etats: &, lorſqu'on flate qu'elqu'un on ſeroit au deſeſpoir qu'il ne nous rendit pas le reciproque. L'Amour propre eſt bleſſé d'un Silence qui mortifie la Vanité naturelle aux Hommes, & qui ſemble leur dire qu'il ſont infiniment au deſſous de ceux qu'ils louent. Je crois, mon cher Monceca, qu'on peut mettre pour Principe général, que preſque tous les Hommes ne louent que par deux Motifs, ou pour être louez, ou pour recevoir des Récompenſes. Il en eſt peu, que le ſeul Plaiſir de rendre Juſtice au Mérite porte à publier les bonnes Qualitez des autres. On regarde ce procédé noble & généreux comme une Vertu commune: & ſi l'on examine la choſe de près, on verra combien peu il y a de Gens aſſez deſintereſſés pour le mettre en Uſage.

Porte toi bien mon cher Monceca: vis content & heureux; & excuſe-moi de ce que je te donne ſi rarement de mes Nouvelles.

Du Caire, ce . .

LET-

LETTRE CENT-DOUZIEME.

Aaron Monceca *à* Iſaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

LEs Nazaréens ont une Coutume louable, que je blame nos anciens Peres de n'avoir point obſervée. Ils vont au Bout du Monde annoncer un Dieu, tout bon, tout-puiſſant, & tout miſéricordieux. Il n'eſt point de Païs, quelque barbare & quelque éloigné qu'il ſoit, dans lequel ils n'aillent détruire les Idoles, & les inſulter juſques ſur leurs Autels. S'ils obſervoient un peu plus de Douceur dans la Façon d'annoncer ce Dieu ſi reſpectable, & que leurs Actions ne démentiſſent pas trop ſouvent la Bonté & l'Excellence de la Doctrine qu'ils annoncent, je regarderois les Miſſionnaires comme les plus grands Hommes & les plus reſpectables de l'Univers. Eſt-il rien, en effet, de ſi glorieux, que de ſe dévouër entiérement au Bien d'un Nombre infini de Perſonnes accablées ſous l'Eſclavage des Préjugés, & de les retirer de l'Abîme de l'Idolatrie ?

Si ceux, qui vont éclairer l'Eſprit de ces infortunez Païens ſe contentoient de les inſtrui-

re

re par des Raiſons, & n'emploient pas la Force & la Violence lorſqu'ils ſont en état de le pouvoir, les Peuples idolâtres ſeroient bien plûtôt perſuadez de l'Exiſtence de la Divinité unique. Mais, les Cruautez, que les Eſpagnols & les Portugais ont éxercées dans certains Païs, & qui ne ſont point inconnuës à bien de ces Nations ſauvages, leur ont donné une Haine extrême, & une Prévention infinie, contre ceux qui viennent pour les inſtruire. Que peut en effet penſer un Indien, qui ſçait le Nombre des Perſonnes qu'on brule trop ſouvent à Goa? *Ces Gens*, dit-il, *qui m'annoncent un Dieu bon & miſéricordieux, immolent tous les jours des Hommes à ce même Dieu, & ſes Autels ſont ſans ceſſe arroſez de Sang humain. Ils brulent cruellement des Hommes remplis de Probité, qui n'ont pas aſſez de Pouvoir ſur leur Eſprit, pour le forcer à croire des Choſes qui leur paroiſſent contraires aux Principes de l'Equité & de la Raiſon.* La Fierté & la Cruauté des Miſſionnaires, dans les Païs où ils ont beaucoup de Pouvoir, ruine le Fruit que pourroient faire les autres dans ceux où ils ne peuvent uſer que de la Perſuaſion.

Tu me demanderas peut-être, mon cher Iſaac, comment moi, qui ſuis Juif, je puis m'intéreſſer à la Propagation de la Religion Nazaréene, & qu'eſt-ce que cela peut me faire? Je te répondrai naturellement, que ce n'eſt point

point à l'Etabliſſement des Sentimens Nazaréens que je prens quelque Part, mais à celui de la Connoiſſance de la Divinité. Tu ſçais, que je t'ai avoué, que, malgré l'Opinion de nos Rabbins, j'ai toujours penſé, ainſi que toi, qu'on pouvoit être ſauvé dans toutes les Religions, dès qu'on étoit véritablement vertueux. Or, rien n'eſt plus capable de porter les Hommes au Bien & à la Vertu, que la Connoiſſance de la Divinité, lorſqu'elle n'eſt point offuſquée, & comme éteinte, par une infinité de Dogmes incomprehenſibles & contradictoires, & de Cérémonies ridicules & inſenſées. Nous devons naturellement ſouhaiter le Bonheur de tous les Humains. Nous avons donc Obligation aux Miſſionnaires, qui facilitent le Salut des Idolâtres, en leur apprenant à connoitre la Divinité, & la Morale qu'elle a ordonnée. Il n'eſt aucun Philoſophe, dans quelque Religion qu'il ſoit, qui puiſſe penſer autrement; à moins que les Préjugés, & la Haine qu'il porte à ceux qui ne ſont pas de ſa Croïance, ne l'aveugle entiérement.

Il eut été à ſouhaiter, que, lors de la Diſpertion des Juifs, après que Titus eut détruit Jéruſalem, ils euſſent ſuivi la Maxime des Nazaréens, & qu'il euſſent préché & annoncé la Loi de Moïſe dans tout l'Univers, au lieu de conſerver pour eux ſeuls les Thréſors qu'ils avoient reçu du Ciel. Il n'y a pas

de

de doute, que, vû le Nombre infini de Miſſionaires que nous euſſions eu par toute la Terre, & la Beauté de la Religion que nous aurions annoncée, nous n'euſſions bientôt perſuadé toutes les Nations. Et comment auroient-elles pû réſiſter aux Véritez ſimples & évidentes qu'on leur eut anoncées? Plus je conſidére ma Religion, mon cher Iſaac, & plus je la trouve admirable & magnifique. Un ſeul Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, Etre intelligent & puiſſant, qui gouverne & meut tout l'Univers par ſon Pouvoir, & qui punira les Méchans & récompenſera les Bons. Ces Méchans, qui ſont-ils? Ceux, qui font à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit à eux-mêmes. Et ces Bons, quels? Ceux qui, non contens de ne faire nul Mal à Perſonne, pratiquent encore envers leur Prochain ce qu'ils voudroient que leur Prochain pratiquât envers eux-mêmes, comme mon Ami le Monothéite l'a très-bien exprimé dans ce ſeul Vers,

Quæ tibi vis fieri, facias. Hæc Summula Legis.

Voilà toute notre Religion, mon cher Iſaac. Tous les Préceptes en ſont compris dans ce peu de Lignes. Tout ce que nos Rabbins y ont ajouté de plus peut-être regardé, ſi l'on veut, comme inutile & ſuperflu. Quel eſt le Mortel, qui, en faiſant le moindre

Uſage

Uſage de ſa Raiſon, ne reconnoiſſe d'abord l'Evidence de ces Véritez qu'on lui anonce; & qui n'y donne ſon Conſentement? Je le repéte encor, mon cher Iſaac, ſi nous avions eu autant de Zéle que les Nazaréens pour faire connoitre la Beauté & la Sainteté de notre Religion, nous euſſions fait un Nombre infini de Proſélites. Mais, puiſque notre Négligence, ou plûtôt notre Mépris malfondé pour les autres Peuples, nous a empêchés de leur faire connoitre la Divinité; nous devons, pour peu philoſophiquement que nous penſions, être charmez que les Miſſionnaires ſuppléent à notre Défaut, & qu'ils rendent aux Hommes un Service que nous avons dédaigné de leur rendre:

Pluſieurs Nazaréens ont beaucoup écrit contre leurs Miſſionnaires. Ils leur ont reproché d'avoir, par leur mauvaiſe Conduite, empêché les Progrès qu'ils auroient pû faire. Ces Diſcours ont perſuadé quelques Perſonnes peu ſoigneuſes d'examiner les Choſes; que tous les Miſſionnaires avoient également manqué à leurs Devoirs. Mais, elles ont donné dans une Erreur évidente. On peut dire ſans éxagerer, que les Miſſionnaires ont fait beaucoup plus de Bien que de Mal. Il eſt vrai, qu'il s'en eſt trouvé pluſieurs, qui ont détruit quelquesfois dans un moment le Fruit de pluſieurs Années. Mais, la Faute de quelques Particu-

liers

liers ne doit point tomber sur le général. J'avouë, qu'il seroit à souhaiter, qu'il ne fût jamais allé dans les Indes, & dans les autres Païs Idolâtres, que des Missionnaires François ou Allemands, élevez dans des Païs où l'on abhorre l'Inquisition. A l'exception de ceux de certain Ordre, ils n'usent presque jamais de Violence; & leur Douceur est beaucoup plus utile, & plus efficace, que la Fierté & la Rigueur des Espagnols & des Portugais. Un de ces derniers, nommé Menezès, fit plusieurs Tentatives pour pouvoir instruire les Habitans de l'Isle de Zocotora. Mais, les Duretez qu'il avoit éxercées sur d'autres Peuples, chés qui il avoit eu un absolu Pouvoir, par l'Autorité du Roi de Cochin qui le soutenoit, révoltérent ceux-ci. *Ils entroient en Fureur*, dit un Historien Nazarien †, *dès qu'on leur parloit d'embrasser la Religion des Portugais. Ils en avoient déja vû dans leur Isle; & ils protestoient, qu'ils mouroient plûtôt, que de se résoudre à se soumettre à la Loi de ces Religieux, qu'ils appelloient Gens pervers & infames.* Un autre Missionnaire, apellé Alphonse Mendes, détruisit tout ce qu'avoient fait ses Prédecesseurs. Comme il étoit Jésuite, ses Ennemis en prirent Prétexte d'attaquer tous ses Confréres. Ils firent plusieurs Ecrits, dans lesquels ils accusoient tous

† Recherches sur la Religion Chrêtienne dans les Indes. *pag.* 304.

tous les Jésuites en général de nuire à l'Avancement des Missions. Mais ceux qui parlent de cette maniere, outrent infiniment les Choses, & déguisent une partie de la Vérité. Il faut avouër, que les Missionaires de cet Ordre ont fait beaucoup de Progrès dans les Païs où la Divinité étoit ignorée, & qu'ils ont ordinairement agi avec assez de Douceur. On leur reproche même de n'avoir eu souvent que trop de Docilité, & d'avoir poussé la Complaisance trop loin pour les Idolâtres. Mais, de quelque Maniere qu'ils agissent, il est impossible qu'ils puissent jamais acquérir l'Estime, & mériter l'Approbation de leurs Ennemis, qui trouveront toujours à redire à leur Conduite. Les Gens désintéressés d'entre leurs Adversaires leur rendent cependant Justice, & avoüent, qu'ils ont eu, dans les Indes, & dans les autres Endroits, des Religieux d'une grande Probité: & voici comment s'en exprime un Auteur Nazaréen Réformé, grand Ennemi des Jésuites, & par conséquent peu suspect sur leur Chapitre †. *Le Christianisme de la Chine est celui, qui paroit le mieux établi dans tous les Païs où vont les Missionaires de la Societé. Les Jésuites ont eu de grands Hommes dans cette Mission; les Péres Riccius, Martinius, Schall, Verbiest, & plusieurs autres. Il y auroit de l'Injustice à refuser à ces Gens-là les Louanges*

† Recherches sur la Religion des Chrétiens dans les Indes, *pag.* 318.

Louanges qui leur ſont duës. Je n'entre point dans les Diſputes qui ſont encore aujourd'hui agitées entr'eux & les autres Miſſionnaires. Les Jéſuites ne ſont peut-être pas entiérement exempts de reproche. Mais la conduite de leurs Adverſaires eſt-elle bien franche de toute Paſſion, & de toute Animoſité ? Ne ſont-ils pas bien aiſes de mortifier les Jéſuites, après les inſultes qu'ils prétendent en avoir reçues ?

Ce Paſſage met en évidence la cauſe des reproches que tant de Nazaréens, ſoit Papiſtes, ſoit Réformez, ont fait aux Miſſionaires Jéſuites. La Haine, qu'ils avoient pour ceux qui étoient en Europe, s'eſt étendue juſques ſur ceux qui annonçoient dans les Indes l'Exiſtence d'une ſeule Divinité ; &, ſans diſtinguer ceux qui avoient bien ou mal fait dans ces Païs lointains, ils les ont tous généralement condamnez. Ils ont reproché aux uns leur trop grande Condeſcendance pour les Chinois, à qui ils les ont accuſez d'avoir déguiſé une partie de la Religion Nazaréene. Ils ont taxé les autres de cruauté, & d'avoir mal-à-propos étonné l'Eſprit des Indiens par un trop grand nombre de Miſteres, qui les révoltoient. Ainſi ils ont condamné dans les uns ce qu'ils vouloient que les autres pratiquaſſent ; & ils ont blamé les Miſſionaires, uniquement pour avoir le plaiſir de charger les Jéſuites de tous les maux qui arrivoient.

Je t'avoûrai, mon cher Iſaac, que j'ai ſou-

vent fait réflexion, qu'on attribue trop de choſes aux Jéſuites. Il arrive peu d'accident qu'on ne leur reproche. Je ſai qu'ils ſont extrémement vains, ambitieux, & vindicatifs ; mais, je ſai auſſi qu'on pouſſe les choſes à l'extrême, & que la haine de leurs Adverſaires les charge de bien des crimes imaginaires. Un Jéſuite, nommé Angelinus Gazæus, a fait ſur ce ſujet des Vers Latins, qui tournent aſſez bien en ridicule ceux qui attribuent tous les maux à la Société. En voici à peu près le ſens.

Eve fut ſéduite, par l'avis des Jéſuites.
Adam mangea du fruit défendu par l'avis des Jéſuites.
Caïn tua, par l'avis des Jéſuites.
Abel trompé, par l'avis des Jéſuites. †

Il eut été à ſouhaiter, mon cher Iſaac, que les Théologiens n'euſſent jamais répondu que de cette maniere aux reproches mal fondez qu'on leur faiſoit. Nous n'aurions point un Ramas énorme de Livres, qui ne ſont remplis que d'Injures les plus groſſieres. Je ne comprens point comment des Gens graves ont pû ſe dire tant d'invectives. Une Plaiſanterie vive, telle que

† Voici les Vers Latins de *Gazæus*.
Pomum Marito, Jeſuitis credulo.
Porrexit Eva, Jeſuitis credula :
Fratrem Caïnus, Jeſuitis credulus,
Occidit Abel, Jeſuitis credulum.

que celle de ce Jéſuite, fait ſouvent mieux ſentir le Ridicule d'une fauſſe accuſation, qu'une longue Apologie pédanteſque. Tous les Volumes énormes qu'on a écrits contre les Jéſuites, leur ont beaucoup moins fait de peine, que le ſeul petit Volume des *Provinciales*, où Paſcal s'étoit ſervi de la Maxime d'Horace,

En mainte occaſion, un ſeul & ſimple Mot
Vaut mieux qu'un long Diſcours, pour faire
taire un Sot *.

Si Paſcal eut refuté les Théologiens Eſpagnols avec l'Emphaſe ordinaire des Docteurs Scholaſtiques, les Jéſuites n'euſſent pas manqué à leur tour de produire un nombre de Livres pour défendre ceux de leurs Confreres. Ils n'auroient ainſi fait mutuellement qu'embrouiller de plus en plus la matiere ſur laquelle ils diſputoient; & après pluſieurs Ecrits de part & d'autre, qui euſſent fort ennuié le Public, & qui n'euſſent été lûs que de quelque Savant, ou de quelques uns de leurs Amis, perſonne n'eut été plus avancé qu'avant qu'ils euſſent commencé d'écrire. Tout au contraire, la façon ingénieuſe & maligne, dont Paſcal s'y eſt pris, a fait connoître, en ſix Mois de tems, dans toute l'Europe, ce que toutes ſes Univerſitez n'avoient pû découvrir au Public depuis cent Ans.

* . . . . . *Ridiculum Acri*
Fortius & melius magnas plerumque ſecat Res.
HORAT.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac : vis content & heureux ; & que le Dieu de nos Peres te comble de biens & de proſpéritez.

De Hambourg, ce . . .

LETTRE CENT-TREISIEME.

AARON MONCECA, *à* JACOB BRITO.

TEs Lettres ſur les Eſpagnols, mon cher Brito, m'ont fait un plaiſir infini ; & je ſouhaiterois que celles que je t'ai écrites puſſent t'être auſſi utiles & auſſi agréables. J'ai aprouvé tes Réflexions. Elles ſont juſtes & ſenſées. Une ſeule m'a paru être contraire à la Loi de la Nature, & bleſſer cette Egalité qu'un Philoſophe admet entre tous les Hommes. Tu blames la Coutume que les Pontifes Nazaréens aprouvérent dans une Aſſemblée †, qui permet à chacun, dans quelque état qu'il ſoit né, de ſe choiſir une Epouſe. Tu dis qu'une pareille Ordonnance eſt contraire à l'Autorité Paternelle, & détruit la Regle qu'il doit y avoir dans les Etats, & la Subordination néceſſaire au bien de la Société. Je t'avoûrai que je ne ſuis point en cela de ton ſentiment, & que je loue la ſage Prudence des Pontifes Nazaréens, qui, ſe reſſouvenant que tous les Hommes étoient Enfans d'un même Pere, n'ont pas cru devoir autoriſer une chimérique différence que l'Orgueil, le

† Le Concile de Trente.

Crime

Crime & la Vanité, ont mis entr'eux dans la ſuite des Tems. D'ailleurs, qu'importe au bien d'un Etat, qu'un Particulier ſoit un peu plus ou un peu moins riche, pourvû que les Richeſſes reſtent dans la Société Civile? Au contraire, plus elles ſont partagées, & plus le Commerce fleurit. L'Egalité entre les Citoyens eſt la prémiére baſe du Commerce. En effet, dans les Etats où la Nobleſſe a des Droits fort étendus, le Négoce eſt beaucoup moins floriſſant que dans les autres. Pour vérifier ce fait, on n'a qu'à comparer les richeſſes des Particuliers Hollandois & Anglois avec celles des François & des Allemands. On verra bien-tôt, quel profit un Pays retire en raprochant les différens Etats; & en ne mettant point entr'eux une Diſtance qui rompt toute l'Harmonie de la Société, & qui, en élevant le courage à quelques particuliers leur ôte une partie de la Vivacité, de la Hardieſſe, & de la Pénétration qu'il faut dans le Commerce.

Je n'approuve donc pas, mon cher Brito, l'Uſage qu'ont les François de caſſer des Mariages, qu'ils appellent inégaux, de ſéparer deux Perſonnes que l'Amour a unis, & qui aux pieds de la Divinité, ſe ſont juré une tendreſſe éternelle. C'eſt une eſpèce de Tirannie, qui ſe reſſent encor des Droits trop étendus, que les Romains avoient accordez autrefois aux Peres de Famille. Les Loix qui avoient réglé le pouvoir Paternel, entrainoient après elles de grands Inconvéniens: &, en donnant à ces Chefs de

Famille une Puiſſance abſolue ſur tous ſes Enfans, c'étoit expoſer pluſieurs Perſonnes aux Caprices d'un ſeul. Vainement les anciens Juriſconſultes Romains ſe ſont-ils appuyés ſur la tendreſſe des Peres, pour excuſer le pouvoir énorme qu'ils leur attribuoient. Les Peres ſont ſujets, comme leurs Enfans, à toutes les Paſſions, & à toutes les Foibleſſes Humaines. Combien n'en voit-on pas, qui haiſſent leurs Enfans ſans Raiſon, & qui diſſipent follement les Biens de leur Héritage? Combien n'en trouve-t-on pas, qui ſacrifient leur Famille entiere à leur Ambition? Et combien en eſt-il, qui ne s'oppoſent aux Etabliſſemens de cette même Famille, que par une Jalouſie ſecrette, qui leur fait ſouffrir à regret que leurs Fils ſoient plus fortunez qu'eux?

Je crois mon cher Brito, qu'il faut qu'il y ait entre les Peres & les Enfans un retour mutuel. C'eſt le ſentiment d'un Poëte François *; & voici deux Vers qu'il fait dire à un Fils malheureux :

Peres cruels vos Droits ne ſont-ils pas les nôtres,
Et nos Devoirs ſont-ils plus ſacrez que les vôtres?

Les Romains comprirent dans la ſuite combien la trop grande Puiſſance Paternelle pouvoit nuire à la Société. Ils la réduiſirent dans des bornes plus étroites, & lui ôtérent le Droit de Vie

* *Crebillon*, dans la Tragédie de *Radamiſte & Zénobie*.

Vie & de Mort. Quels excès, en effet, ne pouvoit-il pas s'enſuivre d'une Loi, qui abandonnoit toute une Famille au pouvoir d'un ſeul Homme, qui ſouvent ſe ſervoit très mal de ſon Autorité ? Pour comprendre combien les Peres pouvoient faire un mauvais Uſage du Droit qu'ils avoient ſur la Vie de leurs Enfans, il ne faut que ſe rapeller la Coutume qu'avoient les anciens Grecs d'expoſer leurs Enfans. A quoi aboutit donc cette tendreſſe Paternelle, ſi vantée chez les Juriſconſultes ? Comment peut-on faire quelque fondement réel ſur elle, puiſqu'elle ſe réduit ſans peine à donner la mort à un jeune Enfant, uniquement pour contenter l'Avarice ou l'Ambition, & donner plus de Bien à quelques autres. Aujourd'hui chez les Nazaréens, ne voit-on pas des exemples journaliers de la dureté des Peres ? Combien de Filles n'immolent-ils pas à la paſſion d'enrichir un Fils aîné ? Elles ſont renfermées ſans pitié dans d'éternelles priſons ; &, ſous le nom trompeur de Religieuſes, elles languiſſent dans une dure captivité. Sont-ce là, mon cher Brito, des marques bien ſenſibles des effets de cette tendreſſe Paternelle ? Penſes-tu, qu'on doive fonder des Loix ſur l'Idée de l'Amour & de la Tendreſſe des Hommes, & que tous les Diſcours que débitent pompeuſement un nombre de Déclamateurs ayent quelque choſe de bien réel ?

Je ſuis aſſuré, mon cher Jacob, qu'une Loi qui ſoumet entierement les Enfans à leurs Peres, eſt pour le moins auſſi peu raiſonnable,

que celle qui ſoumettroit les Peres à leurs Enfans. Dans un Etat bien réglé, il doit y avoir des Ordonnances qui fixent le Pouvoir des uns, & l'Obéiſſance des autres. Il faut de juſtes limites dans les Loix qui paroiſſent les plus néceſſaires. Je veux qu'un Chef de Famille ait toute l'Autorité qu'il faut pour inſpirer la Vertu & les bonnes Mœurs à ſa Famille. Mais je ne veux pas, s'il oublie d'être Pere, qu'il ait la puiſſance de tourmenter & de faire ſouffrir un nombre de Perſonnes innocentes, ou qui n'ont ſouvent d'autres Crimes que celui de chercher à s'affranchir d'un Joug inſupportable.

Lorſqu'on fait attention aux Raiſons qui portent ordinairement les Peres à s'oppoſer au Mariage de leurs Enfans, on voit qu'elles prennent leur ſource, ou dans le Caprice, ou dans l'Ambition. Je t'ai fait voir, mon cher Brito, qu'il n'étoit pas juſte de ſoumettre pluſieurs Perſonnes à la fantaiſie d'une ſeule. Je penſe que je t'ai donné auſſi des raiſons aſſez fortes, pour prouver que l'Egalité entre les Citoyens étoit profitable au bien de la Société. Si à cela tu joins les Réfléxions d'un Philoſophe, qui, non content de regarder tous les Hommes comme égaux entr'eux, eſtime plus la ſatisfaction du cœur & de l'eſprit, que tous les Tréſors de l'Univers, tu ne condamneras plus la Déciſion de l'Aſſemblée des Pontifes Nazaréens, qui déclara ſolemnellement, que les Hommes ne devoient point ſéparer deux perſonnes qui s'étoient unies par les liens de l'Himen.

On

On peut dire en général, que les Mariages fondez uniquement sur la tendresse sont les plus heureux. *L'Amour*, dit un Auteur Anglois †, *devroit jetter de profondes racines, & se bien fortifier avant qu'on y entrât.* Il n'y a rien, en effet, qui intereſſe plus la Tranquilité des Hommes, que de connoitre les Gens avec leſquels ils veulent avoir affaire. Combien à plus forte raiſon, un Mari doit-il prendre garde aux qualitez d'une Femme avec laquelle il s'unit pour le reſte de ſa vie ? C'eſt du choix qu'il fait, que dépend ſon bonheur ou ſon malheur éternel. On peut très bien dire du Mariage ce que Virgile a dit des Enfers, que *l'entrée en eſt ouverte a tout le Monde ; mais que la ſortie en eſt d'une difficulté infinie* * : &, lorſqu'une fois on y eſt engagé, il ne reſte plus qu'à prendre patience. Combien doit-on examiner une Action qui traine après ſoi de ſi grandes conſéquences ; & combien n'eſt-il pas injuſte de ne pas vouloir laiſſer à une perſonne une entiere liberté ſur une choſe à laquelle elle eſt ſi fort intéreſſée ? *Lorſque le choix d'un Mari ou d'une Femme eſt laiſſé aux Parens, ils n'ont en vue que les Biens & les Avantages de ce Monde ; au lieu que les deux Perſonnes intéreſſées ont preſque toujours égard au Mérite perſonnel. Les prémiers*

† Le Spectateur, ou le Socrate moderne, *Tom. III. pag.* 218.

* - - - - - - - - *Facilis Deſcenſus Averni,*
Sed revocare Gradum ſuperaſque evadere ad Auras
Hoc Opus hic Labor eſt. Virgil. Æneïd.

voudroient procurer tous les aiſes & tous les plaiſirs de la Vie à la Perſonne dont ils épouſent les intérêts, dans l'eſpérance même que ſon état floriſſant peut leur donner du relief, & leur être de quelque avantage. Les autres cherchent à s'aſſûrer d'une joye continuelle †.

Voilà, mon cher Brito, les différens Sentimens qui font agir les Peres de Famille & les Enfans. Tu n'as qu'à juger toi-même, quels ſont ceux qui aprochent le plus de la raiſon. Il me paroit, que la Satisfaction de l'Eſprit vaut plus que l'Empire de l'Univers pour quiconque cherche à vivre heureux & tranquille. Les Turcs ont une maxime plus ſage que celle des François. Ils laiſſent choiſir à leurs Enfans parmi leurs Eſclaves celles qu'ils veulent pour leur Épouſe; & ils ne vont point chercher des Richeſſes & des Alliances, dèsque l'Amour parle chés eux. Les Juifs, au contraire, reſſemblent aux Nazaréens qui rejettent la déciſion des Pontifes: ils vont même plus loin, & ils deſtinent ſouvent leurs Enfans dès la plus tendre Enfance. Ils les fiancent, qu'à peine ont-ils encor l'Age de connoiſſance; & je ne comprens point comment on ne voit pas beaucoup plus de mauvais Mariages parmi nos Freres. Un Pere, qui forme le Lien qui doit unir ſon Fils, peut-il ſavoir l'humeur & le Caractère de la perſonne qu'il lui donne pour Epouſe, puiſqu'elle même ne ſe connoit point encore? En vé-

† Le Spectateur ou le Socrate moderne, *Tom. III. pag.* 221.

vérité, mon cher Jacob, je ne ſaurois que blamer ces ſortes d'Unions; & je crois que l'Amour, le Gout, & la Simpathie, ſont les ſeules choſes qui doivent avoir le droit de former les Mariages.

Je trouve en France, & dans bien d'autres Païs, un Païſan beaucoup plus heureux qu'un homme né dans un Rang élevé. Ce prémier peut diſpoſer de ſon cœur; & l'autre, Eſclave de ſa Naiſſance, ne peut ſe livrer aux Charmes de l'Amour. Il faut qu'il éxamine, avant que d'aimer, ſi ſa dignité n'eſt point avilie, & s'il peut, ſans déroger à ſa Nobleſſe, trouver aimable ce qu'il adore. Tant de prévoïance rendent malheureux quiconque fuit la contrainte; & je ne voudrois point d'un Bien imaginaire, qui me priveroit de la poſſeſſion des réels.

Les Grands-hommes ont ſçu s'élever au deſſus de ces préjugés du Vulgaire. Quand l'Amour les a bleſſés, ils ont cherché dans l'Himen un ſecours à leurs maux. Ils n'ont pas crû, qu'ils pouvoient s'arrêter à des coutumes ridicules, & ils ont élevé leur Epouſe au Rang qu'ils occupoient. Un des prémiers Souverains du Monde, auſſi renommé par ſon Génie, que par la vaſte Etendue de ſes Etats, mit ſur le Trône une femme née du Sang le plus obſcur. Sa Gloire n'en fut point ternie; & l'Univers entier, après avoir admiré le Monarque dans le Gouvernement de l'Etat, contempla avec plaiſir le Chef de Famille, & ne

crut

crut point que la grandeur de l'un fût incompatible avec la façon d'agir de l'autre.

En voilà assez, mon cher Brito, sur cette matiere. Je ne veux point te forcer à adopter mon sentiment, si tu ne le juges pas conforme à la raison. S'il te paroit juste & sensé, je penserai que c'est avec raison, que j'ai combattu ton Opinion. Jusques-là, je serai toujours dans une espece d'Incertitude. En effet, quoique je n'approuve pas la puissance sans Bornes qu'on accorde aux Peres; cependant, je me défie en quelque façon de mes Lumieres, puisque je vois que des gens aussi sages & aussi spirituels que toi penchent vers un sentiment entiérement opposé au mien. Il n'y a que les Pédans, ou les Pontifes Romains, qui se vantent d'être infaillibles. Les Sages & les Philosophes craignent toujours d'être dans l'Erreur. Ils connoissent trop la foiblesse humaine, pour présumer de leur force jusqu'au point de croire n'être pas sujets à tomber aisément dans l'Erreur. Plusieurs même ont poussé trop loin leur modestie, & ont donné dans une espece de Pirrhonisme, pour avoir trop d'humilité. Je trouve un peu extraordinaire que Socrate, après trente Ans d'Etude, ait assuré, *qu'il ne savoit qu'une seule chose, c'est qu'il ne savoit rien* *. Ce n'étoit pas la peine d'étudier si long-tems, pour avoir la satisfaction de débiter une pareille Sentence.

Porte-toi bien, mon cher Brito : vis content, heureux, & satisfait. *De Hambourg, ce ...*

* *Id unum scio, quòd nihil scio.*

LETTRE CENT-QUATORZIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople, à* AARON MONCECA.

LA Lettre, mon cher Monceca, que tu m'as écrite ſur les différentes Sectes Nazaréenes, m'a fait réfléchir ſur celles qui partageoient anciennement la Religion de nos Péres. Il ſemble, qu'il n'y ait aucune Croiance, qui, dès qu'elle commence à être établie, ne pouſſe divers Rameaux, comme un Arbre, qui, en ſe fortifiant, & en jettant de profondes Racines, produit auſſi un grand nombre de Branches. Dans le commencement, ces Sectes ne ſont que des ſimples Rejettons: mais, bientôt elles deviennent auſſi conſidérables que le Tronc dont elles ſortent; &, à meſure qu'elles prennent plus de Force, il arrive ordinairement, qu'elles s'éloignent d'avantage des Opinions de la Religion dont elles ſortent. Chaque Chef de Secte forme peu-à-peu ſon Siſtême, & ſes Diſciples y ajoutent enſuite bien des choſes.

Ce n'eſt jamais que par Gradation, & peu-à-peu, que certaines Perſonnes condamnent des Sentimens reçus. S'ils heurtoient tout d'un coup des Opinions qu'on regarde comme fondamentales, ils révolteroient les Eſprits, plûtôt que de les convaincre. Il faut les préparer peu-à-peu, &

les

les conduire par Dégrés aux Nouveautez qu'on veut leur annoncer.

Les Saducéens ne furent d'abord que ce que ſont aujourd'hui les Caraïtes. Ils ſe contentoient de rejetter les Traditions des Anciens, & ne vouloient s'attacher qu'à la Loi écrite. Les Phariſiens, Gens autrefois auſſi pétris de Chiméres que mes anciens Confréres les Rabbins le ſont encore aujourd'hui, & zélez Protecteurs comme eux de mille Traditions ridicules, étoient directement oppoſez aux Saducéens. Cependant, juſques-là, ces derniers étoient fondez dans leur Opinion, & n'admettoient rien que de raiſonnable. Mais, bientôt, l'Amour de la Nouveauté, & le Plaiſir de s'éloigner des Sentimens de leurs Adverſaires, les pouſſérent dans les Egaremens les plus condamnables. De Caraïtes qu'ils étoient, ils devinrent Incrédules & Prophanes, & donnérent autant d'Avantages aux Phariſiens leurs Ennemis, qu'ils en avoient ſur eux dans le commencement. Ils niérent la Reſurrection des Corps, & l'Exiſtence des Anges; ils ſoutinrent, que l'Ame étoit mortelle, & qu'il n'y avoit d'Eſprit que Dieu ſeul *: &, par ce pernicieux Siſtême, ils ouvrirent la Porte à tous les Crimes; la Crainte des Peines, & l'eſpérance des Biens futurs, étant les Liens les plus forts pour retenir le Commun des Hommes attaché à la Vertu. Il eſt vrai, qu'ils avouoient, que Dieu avoit créé l'Univers, & qu'il le gouver-

* Joſeph. Antiquit. *Libr. XVIII. Cap. II.* & de Bello Judaico. *Libr. VI. Cap. XII.*

vernoit par ſa Providence ; mais, ils croioient, qu'il ne récompenſoit, & ne puniſſoit, qu'en ce Monde-ci.

Je te prie d'examiner, mon cher Monceca, que toutes les Sectes, qui diviſent aujourd'hui les Nazaréens, ont été autrefois chés les Juifs, à peu de choſes près. Les Saducéens étoient en Judée ce que ſont les Déiſtes de Paris dont tu m'as parlé dans tes prémieres Lettres ; & leur Croiance, comme tu vois, eſt aſſez conforme. Je ne voudrois pourtant pas pouſſer trop loin ce Paralelle ; puis qu'on ſait que les vrais Déiſtes, c'eſt-à-dire, ceux qui reſpectent véritablement la Divinité, ne détruiſent point ainſi les Récompenſes & les Peines *.

Pourſuivons la Comparaiſon des Sectes Juives & des Nazaréenes. Celle des Phariſiens ſubſiſte encor aujourd'hui, & forme, pour ainſi dire, la Croiance générale des Juifs : car, excepté mes Fréres les Caraïtes, & quelque peu de Samaritains, je regarde ceux qui ſuivent les Sentimens du Talmud, & les Traditions des Rabbins, comme les Deſcendans de ces Phariſiens. Depuis la Deſtruction du Temple, cette Secte a englouti toutes les autres, & toute la Nation Juive a malheureuſement reçu toutes ſes Réveries ; de ſorte que mille ridicules Chiméres, ſous le Nom de Traditions, ont annullé en quelque maniere les Ecritures Saintes.

Je gémis amérement, mon cher Monceca, lorſ-

* Voiez, entre autres Ouvrages, ceux du Baron de Cherbury.

lorſque je conſidére, que, ſi l'on en excepte un petit nombre de Caraïtes, tout le reſte des Juifs croupit dans les Erreurs les plus groſſiéres. Leur Religion n'eſt plus qu'un Edifice élevé ſur les Traditions des Phariſiens, & point du tout ſur les Livres de la Loi. Tu n'ignores pas quelle étoit la Fierté & l'Orgueil de ces anciens Docteurs. Ils ſe regardoient comme infiniment plus ſaints que les autres, & ſe ſéparoient de ceux qu'ils traitoient de Pécheurs & de Profanes, avec leſquels ils ne vouloient pas ſeulement boire & manger. Auſſi leur donna-t-on, à cauſe de cela, le Nom de *Phariſiens*, qui prend ſon Origine, comme tu le ſçais, du Mot *Pharos*, qui veut dire *ſéparer*. Cependant, ils vinrent à bout, par leur Hipocriſie, de tromper le Peuple, qui eſt & ſera toujours la Duppe de ceux qui affectent un Extérieur de Sainteté.

Je trouve, mon cher Monceca, entre les anciens Phariſiens, & les Janſéniſtes que tu m'as ſi bien dépeints, une Reſſemblance aſſez notable. Ces derniers ſe piquent, de même que les prémiers, d'une grande Auſtérité; & ils cherchent à ſe diſtinguer par des Actions extraordinaires, témoins leurs dernieres & riſibles Equippées. Ils ont, pour les Ecrits de leur Auguſtin, autant ou plus de Vénération, que les autres n'en avoient pour leurs Traditions, & que les Rabbins leurs Succeſſeurs n'en ont aujourd'hui pour le Talmud. Ils ſont faux, hypocrites, & impoſteurs; & ſavent merveil-

leuſe-

leuſement dupper le Peuple, & ſur-tout les femmes, par leur Extérieur affecté. Ils font parade d'une Morale ſévére, qui ne les empêche pourtant pas de ſuppoſer des ſaintes Epines, des Hemorrhoiſſes, & des Saints Paris. En un mot, je ne les trouve que trop reſſemblans aux Phariſiens.

Les Eſſéniens, qui furent peut-être chés les anciens Juifs les ſeuls & vrais Obſervateurs de la Loi, avoient des Opinions très différentes de celles des autres Sectes. Ils s'étoient impoſé une maniere de Vie beaucoup plus rigide, & beaucoup plus ſage, que celle des autres Juifs: mais, il n'y avoit aucune Hipocriſie dans leur Conduite. C'étoient des Gens véritablement vertueux, dont la Modération & la Retenue ſervoient d'Exemples aux Philoſophes les plus ſenſez. Il eſt vrai, qu'ils avoient donné dans quelques Sentimens outrez. Ils croioient une Prédeſtination abſolue, rendoient l'Homme eſclave, nioient ſon Franc-Arbitre, & ne lui laiſſoient aucune Liberté dans ſes Actions. *Ils différoient auſſi des Phariſiens dans le grand Article de la Vie à venir & de la Réſurrection des Morts: &, quoi qu'ils cruſſent la prémiere, ils nioient la ſeconde, & ſoutenoient que les Ames, au Sortir du Corps, entroient dans un Etat d'Immortalité, où elles ſont éternellement heureuſes, ou malheureuſes ſelon que leurs Actions ici bas l'ont mérité; ſans rentrer jamais, où dans leur propre Corps, ou dans un nouveau* *.

* Hiſtoire des Juifs & des Peuples voiſins, par Prideaux; *Tom. IV. pag.* 79.

Pluſieurs Nazaréens ſoutiennent encor aujourd'hui ces derniers Sentimens des Eſſéniens: ils penſent, qu'il n'eſt aucun Purgatoire, ainſi que le veulent les autres Nazaréens. Ils diſent, qu'en ſortant de la Captivité du Corps, l'Ame entre dans un Etat éternellement heureux ou malheureux. Beaucoup d'entre eux admettent la Prédeſtination abſolue; & tous ceux, qu'on appelle Réformez en Europe, ont en général beaucoup de reſſemblance avec les anciens Eſſéniens.

Il y avoit encor une autre Secte chés les Juifs, qu'on appelloit les Contemplatifs, ou les *Therapeutes* †. Ceux, qui embraſſoient leurs Opinions, diſoient, que c'étoit un Mouvement d'Amour Céleſte, qui les jettoit dans une eſpéce d'Enthouſiaſme, comme celui qui ſaiſiſſoit les Bacchantes & les Corybantes dans la Célébration des Miſtéres des anciens Payens. Ils reſtoient dans cet Enthouſiaſme juſques-à-ce qu'ils fuſſent entrez dans une Eſpéce de Contemplation, qui tenoit de l'Extaſe & du Raviſſement. Alors, ils ſe regardoient comme élevez au-deſſus des autres Hommes. Ils ſe retiroient ſouvent dans des Solitudes, & abandonnoient leurs Parens & leurs Amis, pour pouvoir ſe livrer entiérement à l'Eſprit dont ils croioient être poſſédez. On retrouve aiſément ces Thérapeutes dans les Miſtiques Nazaréens de nos Jours. Ces Moines, qui fuient le Mon-

† Philo de Vita Contemplativa. *pag.* 688. *Edit. Colon.*

Monde, & ſe retirent dans des Déſerts, & ſe livrent entiérement à la Contemplation, leur reſſemblent aſſez. Les Fanatiques, ou les Illuminez, peuvent encor leur être comparez. Ils croient comme eux, qu'ils reçoivent ſurnaturellement un Eſprit, dont ils ſont entiérement poſſédez, & qui détermine toutes leurs Actions, & les conduit dans tout ce qu'ils doivent entreprendre.

Tu vois, mon cher Monceca, que j'ai raiſon de ſoutenir, qu'il eſt peu de Secte Nazaréene, de laquelle on ne trouvât le Levain parmi celles qui ont exiſté anciennement chés les Juifs. C'eſt ainſi que les Opinions des Hommes ſe ſuccédent les unes aux autres. Après avoir été proſcrites pendant quelque tems, elles redeviennent encor à la mode, & retrouvent des Partiſans.

Il y avoit encore en Judée, quelque tems avant la Ruine de ce Royaume, une Secte compoſée de Gens qu'on appelloit les Hérodiens, & qui doit ſon Origine à Hérode le Grand. Cette Secte ſubſiſte encor aujourd'hui dans toutes les Cours. Les Erreurs de ceux qui la ſuivent conſiſtent à être toujours du Sentiment du Prince, & à croire qu'on peut conſentir à tout, lorſqu'on y eſt obligé par une Force majeure. Hérode ſuivoit ce Principe dans la Pratique. Joſephe, célébre Hiſtorien de notre Nation, mais trop dédaigné parmi nous, raconte, que ce Prince, pour faire ſa Cour à Auguſte & aux Grands de Rome, avoit fait

pluſieurs choſes, non ſeulement défendues, mais même expreſſément contraires à la Loi *. Il s'étoit écarté du bon Chemin, juſqu'à bâtir des Temples, & à élever des Statues, pour un Culte Idolâtre : & il excuſoit des Crimes ſi condamnables, par l'Obligation dans laquelle il ſe trouvoit de ménager les Romains. Ses Sectateurs adoptérent ſes Maximes ; & les Courtiſans, toujours idolâtres de la Faveur de leurs Maîtres furent preſque tous de cette Secte, qui fut extrêment mépriſée par les Juifs vertueux, & qui l'eſt encor aujourd'hui, malgré la longueur des Tems, par tous ceux qui préférent, dans quelque Religion qu'ils ſoient, le Service de Dieu à une Gloire vaine & paſſagére. Voici comme un Auteur Nazaréen parle de ces Hérodiens. *Je crois, qu'ils étoient des demi-Juifs, comme Hérode : des Gens, qui, à la vérité, faiſoient Profeſſion du Judaïſme, mais qui pourtant, dans l'Occaſion, ſavoient s'accommoder à l'Idolâtrie Païenne & faire ce qu'elle demandoit d'eux. Les Saducéens, qui ne connoiſſoient point de Vie après celle-ci, donnérent preſque tous dans l'Hérodianiſme. Auſſi les voit-on, pour ainſi dire, confondus avec eux* †.

On peut aſſurer hardiment, mon cher Monceca, que, parmi les Courtiſans, la Croiance du Prince détermine la leur en général, & qu'elle influe même dans la ſuite du Tems ſur celle des

* Joſeph. Antiq. *Lib. XV. Cap. XII.*

† Hiſtoire des Juifs & des Peuples voiſins, par Prideaux, *Tom. IV. pag.* 124.

des Peuples. En effet, il eſt preſque impoſſible, que la Religion du Souverain ne détruiſe & n'abſorbe pas enfin les autres. Ne ſuffiſoit-il pas, pour que la France devint toute Proteſtante, que Henri IV. reſtât Proteſtant? Si cela fut arrivé, il y auroit peut-être aujourd'hui moins de Papiſtes à Paris, qu'il ne s'y trouve encore de Réformez. Car, il eſt impoſſible, que dans le Cours de quatre ou cinq Générations, il ne ſe trouve dans toutes les Familles, un Pére, qui veuille avoir des Charges, parvenir aux Honneurs, acquérir un Rang qui le diſtingue. L'Ambition, à proportion, régne également chés les Grands, & chés les Petits. Il faut, pour faire Fortune aiſément, être de la Religion du Prince. Voilà une excellente Raiſon, pour en prouver la Vérité: & c'eſt là un Argument très perſuaſif, pour la plûpart des Gens. Pour démontrer la Vérité de ce Fait, on n'a qu'à conſidérer ce qu'eſt devenu le Catholiciſme dans tout le Nord; & l'on ſe convaincra bientôt, qu'il faut abſolument, que, dans la ſuite du tems, la Religion du Prince abſorbe les autres. Si les Succeſſeurs d'Hérode euſſent penſé comme lui, inſenſiblement la Foi des Juifs eut été à demi-éteinte; les Phariſiens eux-mêmes auroient embraſſé cette Secte. Ils avoient trop de Vanité & d'Orgueil, pour n'avoir pas voulu rechercher la Faveur du Souverain. Ce ne ſont pas ceux, qui ſont paroitre le plus de Zèle pour une Opinion, qui ſont ſouvent les plus difficiles à fai-

re changer. J'ai vû bien des Nazaréens, qui ont écrit avec beaucoup de Chaleur pour certain Sentiment, & que l'Or ou les Honneurs ont corrompu, tandis que des Ignorans, ou des Gens d'un Génie médiocre, ont ſouffert les Supplices les plus cruels, plûtôt que d'avouër rien qui pût bleſſer leur Croiance. Les Docteurs de Sorbonne ne ſeroient pas apparemment fort difficiles à gagner, ſi l'on vouloit établir en France quelque Sentiment nouveau. Par le Moien des Bénéfices, le Souverain tient en ſa Main la Clef des Cœurs. Si les Janſéniſtes en pouvoient obtenir à leur Gré, ils crieroient ſans doute beaucoup moins: mais, comme de raiſon, les Moliniſtes les prennent tous pour eux; & ce n'eſt pas-là le Moien de ramener l'Union entre ces deux Partis.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: & vis content & heureux.

Du Caire, ce...

LETTRE CENT-QUINZIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LA Superſtition des Portugais, mon cher Monceca, m'a ſouvent rapellé dans la mémoire la rigidité outrée de nos prémiers Peres dans leur maniere d'obſerver le Sabbat. Il y a eu un Tems, où cette ſuperſtition étoit pouſ-

ſée

ſée ſi loin, que les Juifs, par une fauſſe délicateſſe de conſcience, n'ôſoient defendre leur vie ce jour-là; & ſi on les attaquoit, ils ſe laiſſoient tuër plûtôt que de ſe défendre. Mais, dès le commencement des Guerres des Maccabées, on ſentit l'Inconvénient & la Folie de cette conduite, par les malheurs qui s'en étoient enſuivis. Les perſonnes ſenſées qui voïoient que la Loi ne pouvoit ordonner une choſe qui alloit directement à la deſtruction de la Société, décidérent, que le quatrieme Commandement n'éxigeoit pas que l'on ne défendit point ſa vie, lorſqu'elle étoit attaquée, & en danger. En expliquant ainſi le Commandement, on approcha du Sens dans lequel il avoit été fait; mais, l'on ne donna point à cette explication une aſſez vaſte étendue. On s'imagina, que cette déciſion n'alloit pas plus loin que la défenſe contre une attaque immédiate & préſente; & qu'elle n'autoriſoit point à agir pour empêcher des préparatifs qui tendoient à leur ruine; & l'on crut toûjours, qu'on ne devoit ſe défendre, qu'à la derniere extrémité. Ainſi, quand on attaquoit les Juifs un jour de Sabbat, ils ſe défendoient vigoureuſement; mais, ils ne croioient pas qu'il leur fût permis, s'ils étoient aſſiégés dans une Ville, d'empêcher l'Elevation d'un Ouvrage, ou d'une Batterie; & ils n'euſſent ôſé faire une ſortie pour repouſſer l'Ennemi, parce qu'en ce Cas ils auroient été les Aggreſſeurs. Ce n'étoit que dans

la derniere extrémité, qu'ils croioient qu'il leur étoit permis de combatre.

Cette fauſſe délicateſſe fut en partie ce qui occaſionna la priſe du Temple, lorſque Pompée l'aſſiégea. Il s'apperçut bientôt de la manœuvre des Juifs, & ne fit plus donner des Aſſauts les jours de Sabbat: il les emploia à faire conſtruire des Ouvrages, à dreſſer des Machines & des Batteries, à combler des Foſſez; & il trouva toutes les facilitez poſſibles dans l'Exécution de ſes deſſeins. Ses Soldats travaillérent ſi bien, & ſi commodément, qu'ils abbatirent enfin une grande Tour, qui entraina avec elle un Pan de Muraille très conſidérable, & fit une Brêche par laquelle on monta à l'Aſſaut. Ainſi, le Temple fut pris & ſaccagé, à cauſe d'une aveugle Superſtition.

Quelque-choſe que diſent nos Rabbins, je ne croirai jamais, mon cher Monceca, que la Divinité ait voulu introduire une Loi nuiſible & préjudiciable à la Société. La Lumiere naturelle nous apprend, que la Divinité ne cherche qu'à rendre les hommes heureux; & qu'elle ne leur a impoſé des Règles, que pour cet Effet. Nous devons donc rejetter, dans la Célebration du jour du Sabbat, tout ce qui peut le rendre nuiſible: &, puiſqu'on avoit compris du Tems des Maccabées la néceſſité de ſe défendre lorſqu'on étoit attaqué, on eut dû étendre l'Explication de la Loi juſqu'à la permiſſion de prévenir les Piéges qu'on nous tendoit.

Les Nazaréens agiſſent d'une façon bien plus ſen-

ſenſée que les Juifs. Ils ont comme eux leur jour de Sabbat ; mais, ils n'y obſervent aucune Coutume qui leur devienne préjudiciable : ils ne penſent pas que le Service de Dieu exige, que, par une indolence condamnable, on laiſſe ruiner ſon Temple & ſes Autels. Ces mêmes Nazaréens diſent, que, dans certaines Loix, *la Lettre tue, & l'Eſprit vivifie ;* & qu'il faut toujours expliquer d'une maniere ſenſée, & utile au Bien public, les Ordres donnez par la Divinité. La néceſſité diſpenſe de bien des choſes. Il eut été à ſouhaiter, que nos anciens Peres euſſent penſé ſur le jour du Sabbat auſſi ſenſément que font nos Freres dans ce Païs. Ils ne ſont point circoncis, mangent du Cochon, vont dans les Temples Nazaréens, chantent Vêpres, diſent la Meſſe, s'il le faut ; & n'en ſont pourtant pas moins bons Juifs dans le fond de leur cœur. A quoi leur ſerviroit un Zèle faux & outré, qu'à faire périr entiérement dans ce Roïaume les reſtes de notre Nation infortunée ? Je déſaprouve une conduite trop fiere & trop hautaine dans certaines occaſions. Il eſt plus à propos de négliger, & de manquer même s'il le faut contre un ſeul précepte, que de ſe mettre au hazard de n'en pouvoir remplir aucun. Ce n'eſt pas que je n'admire la fermeté de nos anciens Peres ; mais, j'en ſuis frappé, ſans y donner mon Approbation. Et quel eſt le Mortel, qui ne ſeroit pas étonné de voir juſqu'où ils ont pouſſé leur conſtance ? Joſephe, & pluſieurs autres Hiſtoriens, en ont conſervé la mémoire à la poſtéri-

té. Les Ecrivains Nazaréens leur ont même rendu justice: & voici comment un Auteur Anglois parle du Sac du Temple lorsque Pompée s'en fut rendu Maitre. *Pendant tout le Fracas, dit-il, les Cris, & le desordre de cette Boucherie, les Prêtres étoient alors dans le Temple, occupez à faire le Service. Ils le continuérent avec un Sang-froid surprenant, malgré la Rage de leurs Ennemis, & la Douleur de voir massacrer à leurs Yeux leurs Parens & leurs Amis; aimant mieux perdre la vie par l'Epée de l'Ennemi, qu'ils voïoient Maitre de tout, que d'abandonner le Service de leur Dieu. Plusieurs d'entre eux virent mêler leur Sang avec celui des Sacrifices qu'ils offroient; & l'Epée de l'Ennemi en fit des Victimes de leur devoir. Pompée lui-même ne put s'empêcher d'admirer cette fermété & cette constance, dont on auroit de la peine à trouver des Exemples pareils* *.

Quelque mépris que les autres Nations affectent pour la nôtre, je crois, mon cher Monceca, pouvoir assûrer avec vérité, qu'il n'est point de peuple, qui ait donné des Marques plus éclatantes de son courage envers ses Ennemis, & de son respect envers Dieu. Il est vrai, que nous avons failli quelque-fois; mais, qui sont ceux qui n'ont pas commis des fautes? Pour qu'une Nation n'eut jamais manqué, il faudroit qu'elle fût composée d'hommes qui ne fussent pas sujets à l'Humanité. Quelle est celle qui eut résisté aux persécutions que nous avons essuiées,

* Histoire des Juifs & des Peuples voisins, par Prideaux, *Part. II. liv. IV. pag.* 248.

fuiées, & qui n'eut pas ſuccombé aux maux que nous avons ſoufferts? Cependant, rien n'a pû nous ébranler. Nous avons ſoutenu, avec une patience digne d'admiration, tous les Supplices qu'on nous a infligés. Errans ſur la Terre, proſcrits d'une partie de l'Univers, la plûpart des peuples qui nous accordent une retraite nous font païer l'Air que nous reſpirons; & nos malheurs auroient laſſé la conſtance la plus ſtoïque. Cependant, à peine ſe trouve-t-il quelques-uns d'entre nous, qui, dans un Siécle, abandonnent leur croïance & trahiſſent leur Dieu.

Les Nazaréens, toujours accoutumez à blamer nos actions même les plus louables, donnent le nom d'entêtement à notre conſtance, au lieu de rendre juſtice à notre patience & à notre fermeté. Leur haine les aveugle juſqu'à nous faire un Crime de la vertu. Je voudrois bien qu'il me diſſent pourquoi ce qu'ils appellent chés eux grandeur d'Ame, fidélité au Ciel, devient chés nous obſtination & endurciſſement? Puiſque nous ſommes pénétrez comme eux de la vérité de notre Religion, & que nous la croïons de bonne-foi, y a-t-il plus d'entêtement dans notre Procédé, que dans le leur? L'Obſtination n'eſt vicieuſe, que dans ceux, qui, aïant apperçu le foible & le faux d'une opinion, perſiſtent cependant à la ſoutenir. Mais, c'eſt une foibleſſe indigne d'un honnête homme, que de changer de ſentiment ſur les matiéres de Religion, uniquement par complaiſance. C'eſt reſſembler à certains peuples Idolatres, qui font au-

auprès des Miſſionaires Nazaréens un vil négoce de leur Religion. Ils ceſſent d'adorer leurs Idoles pendant le Tems qu'on leur donne de quoi ſubſiſter plus à leur Aiſe que dans les Bois: &, dès qu'il ne trouvent plus leur profit, ils retournent au Culte de leurs extravagantes Divinitez.

Conſidere, mon cher Monceca, toutes les ſectes Nazaréenes, qui ſe ſont élevées depuis près de dix-ſept cens Ans: elles ſont toutes tombées inſenſiblement. Un Siécle à ſouvent vû établir & finir une Religion qui avoit dans ſon millieu beaucoup de Partiſans. Dans cette extenſion & dans cette Chûte des Religions, la notre n'a jamais ſouffert de diminution; & je ſuis aſſûré, qu'il y a preſque autant de Juifs répandus aujourd'hui dans le monde, qu'il y en avoit peu de tems après la deſtruction de Jéruſalem par les Romains. Il ſemble que le Ciel, en accablant ſon Peuple, ait pris ſoin de le faire multiplier. Si tous les Juifs, qui ſont dans le Mogol, dans la Moſcovie, dans la Turquie, dans l'Afrique, & dans les divers Roiaumes de l'Europe, étoient raſſemblez dans un Païs, je doute qu'il y eut de Nation plus nombreuſe & plus puiſſante. Cela arrivera un jour, mon cher Monceca; & cette longue Captivité, que nous ſouffrons, finira entiérement. Les Murs de Jéruſalem ſeront relevez par ſes Enfans: le Temple Saint ſera rebati; & le Tout-Puiſſant ſera encor ſervi par les fidelles Iſraëlites, de la même maniere qu'il l'étoit autrefois. Laiſſons

ſons les Nazaréens ſe vanter de leurs avantages, & nous inſulter dans nos malheurs. Celui, qui nous mit dans l'Eſclavage, & ſous le Joug des Nations, ſaura bien nous en retirer : &, lorſque nos Crimes ſeront expiés, la punition de ceux des Nazaréens commencera à ſon tour.

Nous pouvons appliquer à nos Ennemis ce que dit un Gouverneur Anglois à un Général François, lorſque l'Angleterre perdit Calais, la derniere des nombreuſes Conquêtes, qu'elle avoit faites en France. Ce Général aiant demandé en plaiſantant au Gouverneur, *quand comptez-vous repaſſer la Mer, & venir vous rétablir en France ? Ce ſera*, lui répondit-il, *dès que vos Péchés ſeront plus grands que les nôtres.* Si ce Gouverneur diſoit la Vérité, il faut que ſur la fin du Regne de Louïs XIV., les François fuſſent devenus de plus grands Pécheurs que les Anglois. Il eſt vrai que le Ciel leur en accorda le pardon, & que leurs Ennemis repaſſérent bien-tôt la Mer. Il en ſera des Juifs, mon cher Monceca, ainſi que des Nazaréens. Lorſqu'ils ſeront devenus vertueux, la Divinité mettra fin à leurs peines. Toutes les différentes Captivités, que nous avons eſſuyées, ont été la punition de nos Vices ; & comme elles ne produiſoient point aſſez d'effet ſur nos Cœurs, Dieu a voulu, par pluſieurs Siécles d'infortune, changer entiérement nos inclinations, & nous rendre dignes de lui. Plus notre Eſclavage aura été long & pénible, &

plus

plus la fin en ſera agréable. C'eſt en vain, que les Nations ont conjuré la perte d'Iſraël : tous leurs Projets s'évanouïront ſans ſuccès; & l'Etre Tout-puiſſant diſſipera leurs Complots, comme le Vent diſſipe la Fumée †. Lorſque notre Libérateur viendra rompre nos fers, la Terre frémira à ſon aſpect, & les Rois ſe proſterneront à ſes pieds. Il vaincra tous les Obſtacles, & Sion deviendra plus floriſſante qu'elle ne le fut jamais. Heureux, mon cher Monceca, les Juifs qui jouïront pour lors de la clarté du Soleil! Ils verront opérer dans un ſeul jour plus de Miracles & de Prodiges, qu'il n'en eſt arrivé depuis la Création du Monde. Ils pourront contempler la Face de l'Auguſte Meſſie reſplendiſſant de Gloire. Peut-être ce jour là eſt-il plus prêt que nous ne le croyons. A chaque Inſtant peut paroitre le Libérateur d'Iſraël : mais auſſi, ce moment fortuné eſt peut-être bien éloigné. Dieu ſeul connoit lorſqu'il arrivera. Soumettons-nous donc très reſpectueuſement à ſes Ordres : adorons ſa ſainte Providence; & ſoyons certains, que s'il nous punit, c'eſt pour notre Bien, & pour nous conduire enfin à la Gloire.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de proſpéritez & de bonheur.

De Hambourg, ce ...

† *Quare fremuerunt Gentes, & Populi meditati ſunt inania?* Pſalm. II.

LET-

LETTRE CENT-SEIZIEME.

AARON MONCECA *à* JACOB BRITO.

J'AI examiné pluſieurs fois ce qui pouvoit contribuer à rendre certaines Nations plus affables que les autres : & je crois que la ſeule Education que l'on donne aux Enfans dès leur tendre Jeuneſſe, détermine leur Temperament, & leur inſpire cette Politeſſe ſi utile au bien de la Société.

Quelques Auteurs aſſez peu raiſonnables * ont prétendus, que les Peuples les plus polis étoient ceux qui vivoient dans les Etats où les Princes avoient un pouvoir abſolu ; & ils ont ſoutenu, que la Brutalité étoit une ſuite de la Liberté. Ils ont comparé la Politeſſe des François, à l'humeur bruſque & hautaine des Anglois, & à la façon ſimple & naturelle des Hollandois & des Suiſſes. Mais les exemples que ces Auteurs ont citez pour ſoutenir leurs Opinions, ſont détruits par d'autres, qui marquent évidemment que la Liberté d'un Peuple n'influe point ſur ſa douceur & ſon affabilité. Les Grecs & les Romains furent, dans la ſplendeur de leurs Républiques, les Peuples les plus polis & les plus civiliſés ; pendant que les Perſes & les Parthes, eſclaves de leurs Souverains, furent regardez comme des barbares. Si

* *Voyez, entr'autres, les* Lettres ſur les Hollandois, *Tome IV.*

Si l'on compare l'affabilité des Vénitiens à la groſſiéreté des Turcs, on conviendra aiſément, que le Deſpotiſme n'influe point ſur la politeſſe des Peuples. Il faut en chercher la cauſe ailleurs que dans la Soumiſſion ou dans la Liberté; puiſque nous voyons également des Nations libres peu affables, & que l'on en trouve de ſoumiſes au Deſpotiſme, qui le ſont encor moins: &, lorſqu'on conſidere, que les Moſcovites étoient ci-devant les Peuples les plus brutaux, les plus ruſtres, & en même tems les plus eſclaves, on verra que cette idée de Liberté, qu'on croit donner à l'Eſprit une certaine hauteur qui tient de la Férocité, n'eſt point la Raiſon qui détermine le peu d'affabilité & de douceur.

Je penſe donc avec raiſon, mon cher Brito, que l'Education eſt la ſeule choſe, qui regle preſque toutes les actions des Hommes. Ils ſont plus ou moins doux, ſelon qu'ils ont été plus ou moins cultivez dans leur Jeuneſſe. Quand on leur a appris de bonne-heure à ſe rendre ſociables, à fléchir leurs Eſprits, & à accorder leurs volontez à celle des autres, ils s'en ſont une coutume; & inſenſiblement ils ſont complaiſans, ſans qu'ils ſongent à l'être: l'Habitude eſt chez eux une ſeconde Nature. Lorſqu'au contraire ils ont été élevez à contenter toutes leurs Paſſions, à ſuive aveuglément leurs deſirs, leur Tempérament bruſque ſe fortifie tous les jours: ils croiſſent en mauvaiſe Humeur à meſure qu'ils croiſſent en âge; & l'idée

de

de la liberté, ou de Gouvernement Monarchique, ne fait rien à leur impoliteſſe.

Depuis vingt Ans les Moſcovites ne ſont point devenus plus ſoumis. Pierre Alexiowits a trouvé le ſecret de changer leurs Mœurs & leurs Coutumes, ſans les rendre plus eſclaves. Il les a fait devenir plus ſociables, en les obligeant de donner à leurs Enfans une Education convenable. Il y a plus de différence de la Cour de Moſcovie d'aujourd'hui à celle qui ſubſiſtoit il y a trente Ans, qu'il n'y en a de celle de France à celle de Conſtantinople. Je crois pourtant qu'en matiere de Politeſſe, ce ſont là les deux Antipodes.

Les Moſcovites, autrefois moins polis & moins affables que les Turcs, ignoroient même les bienſéances les plus ſimples, & ne connoiſſoient que médiocrement le Droit des Gens. Le caractère d'Ambaſſadeur n'étoit point chez eux un Titre aſſez auguſte, pour mettre à couvert de leur Ruſticité. Wicquefort, dans ſon Traité de *l'Ambaſſadeur & de ſes Fonctions*, parle d'eux en ces Termes.

Les Moſcovites ſont incivils, barbares, & brutaux : &, bien que la Naiſſance faſſe quelque diſtiction entre les derniers d'entr'eux, ils ſont pourtant tous Eſclaves du Czar ; & dans cette Education baſſe & ſervile, on ne voit rien qui ne ſoit bas, groſſier, & ruſtique en eux. Le Czar, ou Grand-Duc, fait recevoir tous les Ambaſſadeurs à l'entrée de ſes Etats, & les fait défrayer tant qu'ils y demeurent. Mais, ce Traitement,

& l'Honneur qu'il leur fait faire, eſt accompagné d'une Arrogance preſque beſtiale. Au lieu que dans les autres Cours, les Maitres des Cérémonies & les Introducteurs des Ambaſſadeurs, font toutes les Civilitez imaginables aux Ambaſſadeurs, & font l'Honneur de la Maiſon au Nom de leur Prince, le Priſtave Moſcovite fait ce qu'il peut pour prendre la Place d'Honneur, fait difficulté de deſcendre de Cheval que l'Ambaſſadeur n'ait mis pied à terre, ſe jette le prémier dans un Traîneau ou dans un Caroſſe pour y prendre la Place la plus honorable, & le traite avec Hauteur en toutes les rencontres. Il y a pluſieurs Rélations de ces Quartiers-là, & entr'autres une très impertinente, de l'Ambaſſade que le Duc de Holſtein-Gottorp y fit faire, comme auſſi en Perſe, en l'An 1633. *& dans les Années ſuivantes. Mais il n'y en a point, où leur impertinence ſoit mieux repréſentée, qu'en ce que nous avons du Voyage que le Comte de Carlile y fit en l'An* 1663. *de la Part du Roi de la Grande Bretagne. Le Priſtave qui le reçût à Archangel, prit la Main ſur l'Ambaſſadeur, & ne la lui voulut pas céder, que le Gouverneur de la Ville ne lui eut ordonné de s'accommoder à la volonté du Comte, qui étoit bien réſolu de maintenir la Dignité du Roi ſon Maitre. On lui avoit marqué le jour qu'il devoit faire ſon Entrée à Moſcou. Il étoit à Cheval, & avoit fait près d'une demi lieue, lorſqu'on l'obligea à la différer juſqu'au lendemain, & à aller loger dans un méchant petit Village auprès de la Ville. L'Ambaſſadeur témoigna en être fort offenſé,*

fenſé, & s'en plaignit au Czar par une Lettre très forte. Mais au lieu d'en tirer ſatisfaction, on ne lui en donna point du tout, ni ſur cette rencontre, ni touchant le ſujet de ſon Ambaſſade: & dans une occaſion, où on devoit lui faire le plus d'honneur, on lui fit le plus ſanglant affront. Le Czar le fit diner avec lui, mais à une Table ſéparée, & plus éloignée de la ſienne, que celle que l'on avoit ſervie pour quelques Boïares, c'eſt-à-dire quelques Eſclaves du Czar, qui eurent même la Droite, pendant que l'Ambaſſadeur tenoit la Gauche. . Auſſi partit-il ſi peu ſatisfait de cette Cour là, que, refuſant les Préſens du Czar, & témoignant ſon reſſentiment avec beaucoup de chaleur, le Czar en fit faire des Plaintes au Roi de la Grande Bretagne par une Ambaſſade expreſſe *.

Quelque long que ſoit ce Paſſage, j'ai crû, mon cher Brito, que tu ne le trouverois point ennuyeux. Il prouve parfaitement, que les Peuples les plus ſoumis ſont ſouvent les plus ruſtres; & donne une juſte idée des Mœurs & des Coutumes des Moſcovites. Il eſt vrai que depuis quelques Années, ils ſont bien changés: Mais il reſte cependant encor bien des choſes à corriger parmi eux. Le tems achévera ce qu'a commencé Pierre Alexiowits; mais, ce n'eſt que de lui qu'on doit attendre le changement total d'un Peuple autrefois ſi ſauvage & ſi groſſier.

* Wicquefort, de l'Ambaſſadeur, *Livr. I. Sect. XVIII. pag.* 476.

J'ai entendu dire au Chevalier de Maiſin, lorſque j'étois à Paris, qu'il s'étoit trouvé pluſieurs fois à Toulon, à l'Auberge, avec de jeunes Moſcovites, que le Czar avoit envoyés en France, pour y apprendre la Navigation & la Conſtruction des Vaiſſeaux. On les avoit fait Gardes-Marine. Dans le commencement qu'ils furent en cette Ville, il ſe paſſoit peu de jours qu'ils ne ſe batiſſent, & n'en vinſſent juſqu'à vouloir ſe donner des coups de couteau, pour un miſérable morceau de Viande. Ils avoient aſſez l'air d'Ours mal léchés. Mais ils perdirent peu à peu leurs mauvaiſes habitudes; & lorſqu'ils retournérent dans leur Patrie, ils étoient auſſi polis que s'ils fuſſent nez au milieu de la France ou de l'Allemagne.

Les Etrangers, qui ont paſſé en Moſcovie, ont rendu de grands ſervices à ce Pays. Outre les Arts qu'ils y ont porté, ils lui ont fait connoitre les défauts de la brutalité & de la ruſticité. Je regarde les Allemands & les François, qui ſe ſont établis chés les Moſcovites, comme des Miſſionaires qui y ont été prêcher l'Humanité: & je les crois beaucoup plus utiles au Bien public, que ceux qui vont annoncer dans les Indes le pouvoir du Pontife Romain. Les prémiers devoirs de l'homme après le Culte de la Divinité, doivent regarder les beſoins du Prochain. Il faut être d'un Tempérament bien peu charitable, pour n'être pas bien aiſe de voir des Nations entieres revenir de leurs Egaremens. Quoique Juif, je prens part au bonheur

heur de tous les hommes: &, lorſque je connois quelqu'un qui travaille à les rendre heureux, je le regarde comme un Héros. Le monde étant la Patrie des Philoſophes, ils doivent être entiérement défaits de cette baſſe & mauvaiſe jalouſie, qui regne entre les perſonnes d'une différente Nation. Je ſouhaiterois de tout mon cœur, que tous les hommes euſſent autant de Franchiſe que les Suiſſes, de Bon-Sens que les Hollandois, d'Eſprit que les François, & de pénétration que les Anglois. Quoiqu'ils ne fuſſent pas Juifs, ils ſeroient dignes de l'être, & je les accepterois volontiers pour Freres. Voilà, mon cher Brito, quels ſont mes Sentimens ſur les hommes en général. Je ne ſçai ſi tu les approuveras. Mais, je te crois trop éxemt de préjugés, pour ne point aimer la vertu par tout où tu la rencontres.

Je vais partir au prémier jour de ce Païs pour me rendre en Angleterre. J'ai déja écrit à Jérémie Coſta, pour me retenir un Apartement dans un Quartier où je ne ſois point diſtrait par le bruit. J'ai toujours obſervé dans mes Voïages, de me loger dans des endroits où je puſſe me livrer, quand je le voulois, à la Méditation, ſans être interrompu. Dans toutes les grandes Villes, & ſur-tout à Paris & à Londres, un homme qui veut s'appliquer à l'Etude, doit choiſir une Maiſon avec autant de précaution, qu'un mari doit en avoir lorſqu'il choiſit une femme. Sa tranquilité dépend de ſon Choix. Il eſt vrai, qu'on ſe défait, en France, & en Angleterre,

plus aiſément d'une Maiſon, que de ſa femme. Mais, lorſqu'on eſt établi une fois, il eſt très-desagréable d'être obligé de prendre de nouveaux arrangemens. Je t'avoûrai mon cher Brito, que le changement me déplait dans toutes ſortes de choſes. J'ai toujours eu une conduite uniforme; & mon Genre de vie eſt entiérement oppoſé à celui de bien des Gens, qui paſſent leurs jours dans des Convulſions continuelles. J'ai ſouvent plaint à Paris nombre de François, que je voïois dans une agitation éternelle. Ces perſonnes, diſois-je, ſoufrent preſque autant que celles qui ſont obſédées. La fureur du changement & la paſſion pour la nouveauté, ſont des eſpeces d'obſeſſions. Il faut, pour guérir un Cerveau qui en eſt attaqué, plus de raiſonnement Philoſophique, qu'il ne faut de Goutes d'Eau-bénite à un Prêtre Nazaréen, pour chaſſer Aſtarot ou Belial d'un Corps dont il s'eſt mis en poſſeſſion. Encor arrive-t-il ſouvent, que tous les diſcours du Philoſophe n'opérent pas d'avantage que les Cérémonies de l'Eccléſiaſtique, & que les deux Malades ne ſauroient être guéris. La choſe eſt fort commune à Paris; & la moitié des petits-Maitres y meurent dans leurs folies, comme les Convulſionnaires dans les leurs. Tu ſeras peut-être étonné, mon cher Brito, que je regarde ces derniers comme des Démoniaques. Mais, à parler ſincérement, je ne ſai quel autre titre leur donner. Comment peut-on nommer des Gens, qui font toute ſorte d'Extravagan-

ces

ces dans leſquelles il entre beaucoup de Miſtérieux. Tu me diras peut-être, que, cela étant ainſi, je donne le Titre de Démoniaque à des Gens qu'on devroit plûtôt traitter de Fourbes & d'Impoſteurs. Cela peut-être; & je te laiſſe le Maitre abſolu de décider à cet Egard.

Porte-toi bien, mon cher Brito: & vis content & heureux.

De Hambourg, ce . . .

LETTRE CENT-DIX-SEPTIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

ON diſpute ſouvent ſur la Préférence qu'on doit donner aux Souverains qui ſe ſont diſtingués par leurs Vertus, & par leur Courage; & perſonne ne convient de celui à qui l'on doit donner le Prix. Pour moi, mon cher Iſaac, je crois, qu'il n'en eſt point qui en ſoit auſſi digne que Henri IV. Roi de France. Tous les autres Souverains, qu'on vante tant, ont eu quelques Défauts, qui ont terni une partie du Luſtre de leur Vertu: & il en eſt peu d'entre eux, qui n'ait commis, non un Crime léger, mais quelque Excès conſidérable contre l'Humanité, ou contre le Caractère de l'Honnête-Homme. Tu n'auras peut-être jamais réfléchi ſur ce que je te dis: mais, je vais te don-

donner des Preuves évidentes de mon Sentiment, en parcourant les Héros de l'Antiquité, & ceux de ces derniers Tems.

Si nous remontons juſques dans les Tems fabuleux du Siége de Troie, & que nous nous arrêtions aux Héros d'Homére, nous ne trouverons que des Inſenſez, des Orgueilleux, des Fourbes, ou des Parjures. Achille eſt un Etourdi, qui laiſſe périr mal-à-propos la moitié des Grecs; un Brutal, qui outrage le Corps d'Hector, dont il devoit reſpecter la Valeur: il n'y a qu'une Ame vile & baſſe, qui inſulte à des Ennemis vaincus. Agamemnon eſt le Bourreau de ſa Famille: il ſacrifie ſa propre Fille à ſon Ambition. Ajax eſt un Furieux, Uliſſe un Fourbe, Idoménée le Meurtrier de ſon propre Fils. Et l'on peut aſſûrer, ſans faire tort à ces anciens Héros, que le plus parfait d'eux tous n'étoit guére Honnête-Homme.

Sans nous arrêter, mon cher Iſaac, à ces Tems fabuleux, examinons la Conduite des plus grands Souverains de l'Univers. A quels Crimes ne ſe porta point Aléxandre dans les dernieres Années de ſa Vie? De quels forfaits ne ſe rendit-il point coupable? Il tuoit lui-même ſes Amis, & faiſoit périr ſes meilleurs Capitaines, il ſe livroit à la plus infame Débauche; & bien des Cartouchiens ont été rouëz vifs, qui n'avoient rien fait d'auſſi horrible que le Meurtre de Clitus.

Je ne ſçai ſi l'on peut mettre Marius & Silla au Rang des Souverains: mais, dans le tems qu'ils

qu'ils furent Maitres de la République Romaine, ils commirent eux ſeuls plus de Forfaits, de Brigandages, & de Meurtres, que n'en ont jamais faits tous les Miquelets de la Catalogne, & les Fanatiques du Vivarais.

Pompée & Céſar furent deux illuſtres Voleurs, qui ſe diſputérent long-tems la Dépouille de leur Patrie, & abuſérent tous les deux du Pouvoir que leurs Concitoyens leur avoient témérairement prodigué ; &, quelque Titre pompeux que leur aient accordé leurs Partiſans, on ne peut les regarder que comme les Deſtructeurs de leur Etat, & les Tirans de leur Patrie. L'un la vouloit mettre aux Fers, ſous le Prétexte de la défendre ; & l'autre, ſous celui de venger les Injures qu'on lui avoit faites.

Antoine, Auguſte, & Lépide, qui ſuccédérent à Céſar, firent rougir la Terre & l'Onde par leurs ſanglantes Proſcriptions. Je les regarde comme trois Voleurs de grand Chemin, qui, après la Mort de leur Capitaine, ſe partagent ſon Butin ; & qui, peu de tems après, ſe volent mutuellement les uns les autres. Il eſt vrai, qu'Auguſte parut bon & clément les derniéres Années de ſa Vie. Mais, s'il n'eut été qu'un ſimple Particulier, on l'eut pendu bien long-tems auparavant ſa Pénitence apparente. Le Proverbe des Nazaréens, qui dit, que *quand le Diable fut vieux il ſe fit Hermite*, lui convient parfaitement bien.

Quittons les Héros anciens, & venons à ceux

des derniers Siécles. Ils ont eu, en général, beaucoup plus de probité que les autres; mais, cependant, ils ont fait des Fautes très considérables.

François I. Roi de France, avoit mille Vertus. Il étoit bon, généreux, sincére: mais, avec toutes ces excellentes Qualitez, il ne laissa pas de manquer à sa Parole lorsqu'il revint de sa Prison de Madrid; & il paya, cette fois-là, Charles-Quint de la même Monnoie donc cet Empereur l'avoit payé bien d'autres fois. Parmi les Vertus de Charles-Quint, il ne faut pas s'attacher à la Sincérité. Ce seroit prendre ce Prince par l'endroit le plus foible.

Ces derniers Tems ont produit quatre Héros d'un Mérite différent, remplis de bonnes Qualitez, & douëz de beaucoup de Vertus; mais, couverts pourtant tous quatre de Taches essentielles.

Le prémier de ces Héros est Guillaume III. Roi de la Grande-Bretagne, qui eut sans doute de très grandes Qualitez; mais, qui eut été plus grand dans la Postérité, & plus considéré des véritables Sages, s'il n'eut jamais contribué à détroner son Beau-Pére. Que diroit-on, dans le Monde, d'un Homme, qui se saisiroit du Bien de son Pére, & qui l'obligeroit d'aller misérablement mandier son Pain?

Louïs XIV. est le second de ces Héros. Il fut doux & magnifique, haissoit la Cruauté, aimoit les Savans, encourageoit les Arts & les Sciences, & les faisoit fleurir dans son Royaume.

me. Ses Ennemis lui ont ſouvent reproché d'avoir été ambitieux : mais, à cet égard, on peut aiſément l'excuſer. Il avoit de juſtes Raiſons de punir les Eſpagnols, qui, depuis longtems, cherchoient à nuire à la France. S'il a aggrandi ſon Royaume en augmentant ſa Gloire, il a accru celle de ſon Peuple. Ainſi, ſon Ambition & ſes Conquêtes peuvent être approuvées. Enfin, il auroit égalé Henri IV. s'il n'y avoit jamais eu de Jéſuites, & s'il n'avoit jamais vû la Monteſpan. Enlever une Femme à ſon Epoux, ſe laiſſer ſéduire par des Moines juſqu'à chaſſer du Royaume, par leurs Conſeils, des Gens à qui la Maiſon de Bourbon avoit de très grandes Obligations, il faut avoir autant de grandes Qualitez qu'en a eu Louïs XIV. pour que ces deux Taches n'aient point obſcurci ſa Gloire. Je ſai, mon cher Iſaac, que les Politiques excuſent l'Exil des Réformez, par la Néceſſité qu'il y a de n'avoir qu'une ſeule Religion en France, afin d'y maintenir la Tranquillité. Ces Raiſons ont réellement beaucoup de Poids. Mais, du moins, en éxilant les Proteſtans, il falloit ne point ſignaler leur Départ par plus de Meurtres & de Proſcriptions, qu'il n'en arriva ſous le fameux Triumvirat. Il eſt vrai qu'on dit, que Louis XIV. ignoroit toutes ces Cruautez ; & que, né naturellement bon, il les eut empêchées, s'il en avoit eu Connoiſſance : mais, enfin, il en étoit toujours reſponſable, puiſqu'il avoit eu la Foibleſſe de s'abandonner aux Conſeils pernicieux des Moines & des Dévots.

Le

Le Caractére du feu Czar Pierre I. eſt un aſſemblage de Grandeur d'Ame & de Cruauté, de Vertus & de Vices. Qu'on publie à ſa Gloire tout ce que l'on voudra, je ne conviendrai jamais, que la Férocité ſoit une Vertu, & qu'un Pére doive conter la Mort de ſon Fils parmi ſes Actions illuſtres.

Son Rival, Charles XII. fût d'une Valeur ſurprenante, & il eut pluſieurs autres grandes Qualitez. Mais, il pouſſa la Vengeance juſqu'à l'extrême ; & peut-être la Divinité le punit-elle, par cet Enchainement de Malheurs qui commença à Pultawa, du Supplice cruel auquel il fit condamner l'infortuné Patkul, ſans égard pour la Dignité du Caractére dont il étoit revétu.

Tous les Héros, dont je viens de te parler, ont balancé ou du moins diminué leurs Vertus, par des Défauts eſſentiels. Mais, Henri IV. n'a eu que des Foibleſſes pardonnables à l'Humanité. Il vainquit ſes Ennemis ; &, dès qu'ils furent ſoumis, il oublia généreuſement leur Offenſe. Il conquit lui-même ſon Royaume, & ne fit la Guerre, que pour avoir un Bien qui lui appartenoit légitimement, ou pour repouſſer des Ennemis qui venoient l'attaquer chés lui, & y fomenter des Troubles & des Diviſions. Il fut le Pére de ſon Peuple. La Veuve & l'Orphelin trouvérent toujours un Aſile au Pied de ſon Trône. Il aima les Femmes, ſans tomber dans les Excès de Louïs XIV. Il fut enfin, ſi bon & ſi parfait, que ſi l'on

étoit

étoit dans les Tems où l'Idolatrie plaçoit les illuſtres Souverains au Rang des Dieux, je crois qu'il faudroit que le Dieu de nos Péres me donnât une Grace victorieuſe, pour m'empêcher d'aller dans le Temple de Henri IV. bruler de l'Encens ſur ſes Autels.

La France eſt gouvernée aujourd'hui par un Prince, qui égalera un jour la Gloire du plus grand Roi de ſa Race. Il en a la Douceur, la Bonté, la Clémence; le Génie, & la Pénétration. Tant de bonnes Qualitez ne ſont-elles pas des Garands certains, que les autres paroitront dans les Occaſions?

Les Nazaréens ont la Coutume de prier la Divinité dans leurs Temples, pour le Salut de leur Roi. Ils demandent au Ciel ſa conſervation & ſa proſpérité. Qui pourroit penſer après cela, que le meilleur Roi du Monde eut été aſſaſſiné au milieu d'un Peuple dont il étoit le Pére? Biſarre & funeſte marque des Caprices & des Frénéſies des Hommes! Louïs XI. ne trouva preſque point de Rebelles parmi ſes Sujets; & Henri IV. rencontra chés eux ſes plus cruels Ennemis. Les Rois les meilleurs ont été ordinairement ceux qui ont eu le moins à ſe louër de la Docilité de leurs Peuples. Il ſemble que la rigueur ſoit le ſeul moien pour imprimer de la Crainte & le Reſpect, à une foule d'Ames baſſes & ſerviles, qui veulent être gouvernées d'une maniere dure & rigide. La Bonté & la Clémence du Monarque, qui régne aujourd'hui en France, enhardit la Fierté des Moliniſtes,

tes, & la Malignité des Janſéniſtes. L'Eſpoir de l'Impunité leur donne l'audace de tenter les choſes les plus puniſſables.

Il y a quelque tems, qu'un Pontife *, appellé Lafiteau, qui avoit été long-tems Jéſuite auparavant d'être appellé à ce Rang, compoſa un Livre intitulé *Réponſe aux Anecdoctes ſur la Conſtitution Unigenitus.* En réfutant les Sentimens des Janſéniſtes, il s'emporta en Invectives contre des Perſonnes reſpectables, & n'épargna pas même les Priviléges & les Libertez du Royaume. Le Roi ſe contenta de comdamner le Livre à être ſupprimé, & de faire rendre un Arrêt par ſon Conſeil, qui en interdiſoit le débit; ordonnant aux Libraires d'en porter les Exemplaires à ceux qui ſont commis pour recevoir les Livres prohibez. Tu crois ſans doute, mon cher Iſaac, que ce Pontife, touché de la Bonté & de la Clémence de ſon Prince, ſongea à être plus retenu à l'avenir. Point du tout. Quelques Mois après la Condamnation de ſon Ouvrage, il en donna une ſuite pernicieuſe. Elle fut derechef condamnée par un ſecond Arrêt du Conſeil. Apparemment, ce Pontife travaille actuellement à en occaſionner un troiſiéme; & peut-être donnera-t-il bientôt un autre Volume, qui ſervira de Continuation à la *Réponſe aux Anecdoctes.* En vérité, mon cher Iſaac, il y a des Sujets, qui abuſent fort de la Complaiſance & de la Bonté de leurs Princes. Je ne connois rien de ſi audacieux, que certains Eccléſiaſtiques. On leur voit

* L'Evêque de Siſteron.

voit tenter quelquefois les choſes les plus extraordinaires. Une eſpéce de Conſidération, qu'on croit devoir par Bienſéance à leur Caractére, les enhardit à tout entreprendre. On leur voit éxécuter avec aſſurance ce à quoi les autres Hommes n'oſeroient ſeulement penſer. On peut dire, mon cher Iſaac, que, dans toutes les Religions, le plus grand Bonheur, qui puiſſe arriver à la Société Civile, c'eſt d'avoir des Prêtres ſages & d'un Caractére paiſible. Il en eſt des Eccléſiaſtiques dans les Etats, comme de l'Emétique dans la Médecine. Rien n'eſt ſi utile, lorſqu'il eſt bien emploié; mais, rien n'eſt plus dangereux, quand il eſt donné mal-à-propos. Un ſage Pontife, un bon Curé, un Miniſtre prudent, un Rabbin vertueux, ſont des Tréſors ineſtimables. Mais, que de Maux ne cauſent-ils point, lorſqu'ils ſe tournent au Mal.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac: & vis content, heureux, & ſatisfait.

De Hambourg, ce ...

LETTRE CENT-DIX-HUITIEME.

ISAAC ONIS, *Caraïte autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* AARON MONCECA.

DEPUIS quelque tems, mon cher Monceca, j'ai ceſſé de te parler des mœurs & des coutumes des anciens Egiptiens; mais, je vais

vais te communiquer ce que j'ai observé de plus curieux dans leurs Tombeaux. J'en ai visité plusieurs, & j'ai trouvé dans tous de quoi contenter ma curiosité.

Il y a une Plaine très sabloneuse le long du Nil, qu'on peut regarder comme le Cimetiere de ces Peuples-là. Elle est remplie de Sépultures, dont un assez grand nombre ont été ouvertes. On trouve dans plusieurs des Momies, renfermées dans des Caisses, & qui sont encore dans leur entier. Auprès de ces Caisses, il y a souvent des Idoles, qui représentent la Divinité à laquelle le Mort avoit pendant sa vie le plus de dévotion. De là vient, apparemment, la coutume, qu'ont les Turcs, de faire enterrer avec eux certaines Sentences de l'Alcoran; & celle, que pratiquent quelques superstitieux Nazaréens, de mettre dans les Cercueils des Images de leurs Patrons: &, comme tu vois, cette pratique vaine & peu sensée n'est point nouvelle. C'est ainsi, que la Superstition se perpétue, & qu'une Religion adopte les Chimeres & les Puérilitez de l'autre. L'Usage, qu'ont certains Nazaréens, d'attacher dans leurs Temples des Images, ou certaines Figures, qu'ils appellent des *Vœux*, ou des *ex Voto*, est encor pris des Egiptiens & des Grecs. Lorsqu'ils avoient fait quelque Naufrage, ou qu'il avoient courru quelque danger éminent, ils en portoient l'Histoire peinte sur un Tableau de médiocre grandeur; &, après qu'ils avoient, par ce moïen, excité la charité & la compassion

sion des peuples, ils consacroient & déposoient ce Tableau dans quelque Temple de la Divinité à qui ils croïoient être redevables de leur conservation.

Ce qu'on faisoit il y a deux mille-cinq-cens Ans se pratique encor aujourd'hui. Les Saints & les Saintes ont pris la place des anciens Dieux & Déesses. St. George occupe celle de Mars, & St. Antoine celle de Pan, Ste. Luce celle de Lucine, & Ste. Cecile celle de Minerve. Il n'est aucun Corps de Métier, qui n'ait sa Divinité particuliere. Les Cordonniers ont St. Crépin, les Tailleurs St. Placide, & les Danseurs de-Corde St. Pantaleon. Quoique ces derniers ne soient point unis en un seul Corps, cependant le danger où ils sont de se casser les Bras & les Jambes, les a obligés, en faveur de la conservation de leurs Membres, de se choisir un Patron qui en prit un Soin particulier.

Lorsque j'étois à Vienne, j'ai été plusieurs fois dans des Eglises Nazaréenes, dont les Murailles étoient toutes couvertes de Cuisses, de Têtes, de Mains, de Bras, de Pieds, &c. le tout fait avec de la Cire, & offert au Patron du Temple, en reconoissance des Miracles qu'on s'imaginoit qu'il avoit operez. Cela forme le plus plaisant Objet du Monde, mais en même tems le plus ridicule.

Un Nazaréen, qui n'avoit pas beaucoup de Foi aux Jambes de Cire, m'a raconté un assez plaisante Histoire, lorsque j'étois en Allemagne. Un nommé Michon, me dit-il, qui avoit eu le

bonheur d'épouſer ſa Maitreſſe, ſe ſurpaſſa dans les prémiers Mois de ſon Mariage. Il étoit d'un Tempérament vigoureux: l'Amour ſembloit augmenter ſes forces; & Madame Michon, ſon Epouſe louoit le Ciel de lui avoir donné un Mari, qui s'aquitât auſſi bien du devoir Conjugal. Cependant, tout-à-coup, un facheux accident vint troubler la félicité d'un auſſi heureux Ménage. Monſieur Michon n'étoit, ni dévot, ni Mari fidelle: &, quoi qu'il aimât ſa femme avec beaucoup de paſſion, il crut, qu'il pouvoit uſer de la maxime des Petits-Maitres, qui ſeroient honteux de s'aſſujettir aux Uſages ordinaires. Un jour, aïant ſoupé avec ſes Amis, & le Vin réveillant en lui certains deſirs de concupiſcence, il alla dans certain Temple de Venus, y offrit un Sacrifice à cette Déeſſe, & la Prétreſſe qui reçut ſon Offrande lui rendit en Echange, des fruits qu'il n'auroit apparemment point cueillis dans le Jardin de l'Himen. Quelque tems après. Monſieur Michon, s'appercevant de ce funeſte Préſent, en fut très faché, & très embaraſſé. Il impoſa dès lors un Jeune très auſtere à Madame Michon, qui, de ſon côté, ſurpriſe de la conduite de ſon Mari, & accoutumée à une autre façon de vivre, fut très mortifiée de la rude Pénitence qu'on lui faiſoit faire. Elle patienta pendant quelque tems: mais, enfin, laſſée de la chaſte retenue de ſon Mari, elle s'enhardit à lui en demander la raiſon. Je ne ſçai, lui dit-elle, Monſieur Michon, à quoi attribuer votre indiffé-

différence. Mais, il me paroit, que nous vivons depuis quelque tems d'une maniere bien froide. Ce discours fit frémir son Mari, qui n'eut pas voulu, pour tous les Biens du Monde, lui avouër qu'il avoit été puni de son infidélité. Cependant, il falloit répondre, & il n'y avoit point moïen de s'en deffendre. Il prit donc tout-à-coup sa résolution; &, poussant un grand Soupir, Hélas! dit-il, Madame Michon, il m'est arrivé le plus grand des malheurs. A ce discours, sa femme fort allarmée le presse de s'expliquer. Hé, quoi! s'écria-t-elle, avez vous quelque-chose de caché pour moi? Pouvez-vous me déguiser vos Sentimens? Qu'est donc devenu cet Amour; que vous m'avez juré devoir durer éternellement? Je vais, répondit Monsieur Michon, vous révéler une avanture qui me desespere. J'allai me promener l'autre jour avec quelques-uns de mes Amis dans une Maison de Campagne peu éloignée de la Ville. Voulant y sauter un Fossé qu'on avoit fait pour conduire de l'Eau dans une Prairie, le Pied me glissa malheureusement, je fis un effort pour me retenir, & la Secousse que j'en ressentis fut si grande. ..... Oserai-je achever? Helas! je me démis, non pas le Pied ni la Jambe, mais quelque-chose de bien plus essentiel à notre Union mutuelle. Misericorde! s'écria Madame Michon. Que me dites vous-là? Est-il possible? .... Oui, ma chere Epouse, reprit Mr. Michon d'un Air fort affligé; il n'est rien de si certain. Mais, quel que

ſoit mon malheur, il n'eſt point ſans Remede: un habile Chirurgien, entre les Mains de qui je me ſuis mis, m'a aſſuré, que dans ſix ſemaines je ſerois guéri radicalement, & que je ne me reſſentirois plus de cet accident. Vous me raſſurez, repliqua Madame Michon; & j'ai cru votre Mal beaucoup plus long & plus dangereux. Mais, il ne faut rien negliger de ce qui peut contribuer à votre Guériſon; & je vais faire offrir un Vœu à St. Pantaleon. C'eſt à lui qu'on s'adreſſe, pour les Ruptures d'Os, & les Foulures de Nerfs; & je ne doute pas, que vous ne ſoïés bientôt hors d'affaire par ſon ſecours. Madame Michon ne tarda point à mettre ſon deſſein en exécution: elle fit repréſenter en Cire la Partie affligée de ſon Mari; & elle courut au Temple des Cordeliers, pour l'y faire expoſer en Place honorable. Un jeune enfant portoit cette Offrande dans un Baſſin couvert d'un Linge. Le Moine, qui devoit faire la Cérémonie ordinaire, aiant ôté ce Linge, demeura extrémement ſurpris à cet Aſpect; &, détournant les Yeux, *Otez cela*, dit-il au jeune Enfant. *Mon Pere*, lui répondit-il d'une Voix douce & modeſte, *c'eſt un Vœu de Madame Michon. Otez cela, vous dis-je*, reprit le Moine en colere, *& dites-lui, que nous en avons dans le Couvent d'incomparablement meilleurs.* Madame Michon perdit ainſi ſon Etalage; &, peu de tems après, ſon Mari n'en fut pas moins bien guéri.

Les Nazaréens ſont les prémiers à tourner leurs

leurs Superſtitions en ridicule ; &, malgré cela, ils en ſont les Eſclaves. C'eſt-là une marque évidente, mon cher Monceca, du peu de Solidité de leur Jugement. Je ne comprens qu'avec peine, comment les hommes agiſſent ordinairement ſi différemment de la façon dont ils penſent. On eſt ſurpris de voir faire quelquefois les actions les plus extravagantes à des Gens dont les diſcours ſont très ſenſez. On diroit, à les ouïr, qu'ils ſont faits pour être les Précepteurs du Genre Humain: &, dès qu'on examine leur conduite, l'Homme de Sens s'évanouït, & il ne reſte plus que le Superſtitieux, l'Etourdi, ou le Débauché.

Je reviens, mon cher Monceca, aux Tombeaux des anciens Egiptiens. Tu ſçais que les fameuſes Piramides étoient ceux des Souverains. Les Grands en avoient auſſi fait conſtruire quelques-unes, pour leur ſervir de Mauſolées. Elles ſont ſituées le long du Nil, & on les appelle les petites Piramides. Quant aux ſimples particuliers, ils ſe faiſoient inhumer dans des Caveaux qu'on avoit pratiqués en grand nombre dans une Pleine ſablonneuſe ſituée auprès des Piramides Méridionales. Lorſqu'on les avoit enterrez dans ces Tombeaux, on mettoit ſur la Pierre qui en fermoit l'Entrée quatre ou cinq Pieds de Sable; ce qui ne contribuoit pas peu à conſerver les Corps, en empêchant qu'ils ne priſſent aucun Air extérieur. Indépendemment de cette précaution, il n'y avoit aucun Egiptien qu'on n'embaumât après ſa Mort avec des Dro-

gues plus ou moins cheres, ſelon que ſes Héritiers étoient en Etat de pouvoir les païer.

La ſuperſtition étoit encor la cauſe de ces ſoins funebres. Les Prêtres aſſûroient les Peuples, qu'il ſe faiſoit dans un certain Millier d'Années, une révolution totale; & que ceux, dont les Corps n'avoient point été détruits, reprenoient ces mêmes Corps en retournant à la Vie. Chacun, par un Amour-propre naturel à tous les hommes, bien aiſe de retrouver ſon même Etui, ordonnoit à ſes Héritiers de prendre grand ſoin de ſon Corps. Ce qui m'étonne, c'eſt que les Boſſus, les Boiteux, les Borgnes, & tous les autres Eſtropiés, euſſent autant d'inclination à venir habiter une ſeconde fois un Logement auſſi desagréable & auſſi incommode. Il falloit apparemment, que les Egiptiens cruſſent auſſi, que, lorſqu'on perdoit ſon Corps, on n'en retrouvoit point d'autre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils n'ont travaillé que pour les Cabinets des Curieux d'aujourd'hui, & pour les Boutiques de nos Apoticaires.

Parmi les Corps des grands hommes morts depuis pluſieurs Siécles, & qui ſe conſervoient encor du Tems d'Auguſte, les Hiſtoriens font mention de celui d'Alexandre le Grand. Ils diſent qu'Auguſte, étant en Egipte, eut la Curioſité d'aller viſiter le Tombeau de ce fameux Prince, & qu'il y vit ſon Corps conſervé dans une Chaſſe de Verre, qu'on avoit ſubſtituée à une d'Or, qui avoit été enlevée par Seleucus Cy-

Cybiosactes *. C'est en vain, mon cher Monceca, que les Souverains, qu'on a le plus craints & le plus redoutez pendant leur Vie, pensent, que le respect qu'on a eu pour eux, continuera après leur Mort. Le Tems affranchit les hommes d'une attention servile; il les égale en quelque maniere : & les Tombeaux des anciens Roi d'Egipte, celui d'Alexandre, & ceux de bien d'autres Héros, ont été violez, comme ceux des simples particuliers. On ne les a pas même épargnés dans un Tems où la Mémoire de ces Princes étoit, pour ainsi dire, encor récente. On adore les Monarques pendant qu'ils vivent, & sans cesse une Foule de Courtisans leur offre des Vœux : mais,

Ont-ils rendu l'Esprit, ce n'est plus que Poussiére,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'Eclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et, dans ces grands Tombeaux, où leurs Ames hautaines,
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des Vers.

Là se perdent ces Noms, de Maitres de la Terre,
D'Arbitres de la Paix, de Foudres de la Guerre.
Comme ils n'ont plus de Sceptre, il n'ont plus de Flateurs:

* Suetonius *in* Octav. *Cap. XVIII.* Dion. Cass. *Libr. I. pag.* 454. Strabo, *Livr. XVII. pag.* 794.

Et tombe avec eux, d'une Chute commune,
Tous ceux que leur Fortune
Faiſoit leurs Serviteurs †.

Voilà, mon cher Monceca, ce que deviennent ces Monarques ſi craints & ſi redoutez: & on ne ſauroit mieux exprimer la Chûte de leur Grandeur, que l'a fait Malherbe. La prémiere fois, que je lus les Ouvrages de ce Poëte, je fus charmé de cet endroit. Un François, établi à Péra, m'en avoit fait préſent & je les ai toujours chérement conſervez depuis; les regardant comme dignes d'être comparez à ceux d'Horace.

Porte-toi bien, mon cher Monceca: vis content, heureux, & ſatisfait; & donne-moi de tes Nouvelles. *Du Caire, ce . . .*

† Oeuvres de Malherbe.

LETTRE CENT-DIX-NEUVIEME.

AARON MONCECA *à* ISAAC ONIS, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

JE t'écrivis dans ma derniére Lettre ce que je penſois ſur la plûpart des Souverains que les Hommes ont placés au Rang des demi-Dieux: & je donnai hardiment la Préférence à Henri IV. Roi de France, ſur tous les autres. J'ai réfléchi depuis à ce que j'avois ſoutenu; &, plus j'y ai fait

fait attention, & plus je me ſuis perſuadé de la Vérité de mon Sentiment. Je ſuis ſi pénétré des Vertus de ce Monarque, que je penſe, que les Maux dont la France fut aſſaillie ſous la Minorité de Louis XIII. ſon Fils, & les Guerres dont elle fut alors agitée, furent une juſte Punition du peu de Soin qu'on avoit eu de venger ſa Mort. On ſe contenta de punir ſon Aſſaſſin; & la Perte de ce grand Roi n'entraina ſimplement après elle que le Supplice d'un Scélérat. C'étoit dans des Mers de Sang, qu'il falloit noier tous ceux dont les Actions, ou les Diſcours, pouvoient avoir occaſionné cet infame Parricide. Les Proſcriptions, dont les Triumvirats accablérent autrefois Rome, euſſent été juſtement renouvellées dans une occaſion ſi funeſte: & il falloit immoler ſur le Tombeau de ce généreux Prince, tous ceux qu'un juſte Soupçon ne rendoit que trop coupables.

Il ſemble, que le Ciel ait voulu ſe réſerver à lui-ſeul la Vengeance de ce Crime, pour la rendre plus terrible; & qu'il ait agi différemment de ce qu'il fait ordinairement. Car, la Providence permet rarement que les Aſſaſſins évitent ici bas la Peine dûe à leur Crime; &, ſur-tout, quand c'eſt un Prince à qui ils ont ôté la Vie. L'Aſſaſſinat de Céſar eſt une preuve évidente de ce Fait. L'Hiſtoire nous apprend, que, de ſoixante Perſonnes, qui conjurérent contre lui, aucune ne mourut de Mort naturelle. Ils périrent tous malheureuſement, & firent une Fin tragique & funeſte: & Caſſius, qui vécut

le dernier, eut un Sort tout auſſi triſte que les autres †. La Divinité, attentive au Bonheur & à la Tranquilité des Hommes, ſemble être engagée à punir dès ce Monde ceux qui ſont aſſez méchans pour oſer s'attaquer à la Perſonne des Princes.

Conſidére, mon cher Iſaac, une choſe qui paroit ſurprenante, mais qui n'en eſt pas moins véritable. Preſque tous les Monarques Nazaréens, qui ont été aſſaſſinez, l'ont été par des Moines, ou par des Gens dont ils conduiſoient la Main. Ce fut un Dominicain, qui empoiſonna l'Empereur Henri VII. & qui eut recours pour exécuter un ſi exécrable Deſſein à la principale des Cérémonies de ſa Religion. Un autre Moine du même Ordre enfonça un Poignard dans le Sein de Henri III. Roi de France. Un Jéſuite * ſollicita & corrompit un jeune Frénétique †, pour égorger le meilleur Roi de l'Univers §. Que de Maux n'ont-ils point fait tous enſemble! Et, malgré cela, ceux qui devroient le plus les haïr & les déteſter, les ſouffrent auprès d'eux, par une Imbécillité inconcevable.

On aſſûre, que Louis XIII. dont je viens de te parler, frémiſſoit, lorſqu'il voioit un Moine, & qu'il ſoutenoit ſa Vûe avec répugnance.

† Plutarc. *in* Cæſare. Sueton. *in* Jul. Cæſ. *Cap. LXXX.* Eutrop. *Lib. VI. circa finem.*

* Jean Guignard.

† Jean Châtel.

§. Henri IV.

ce. Je le croirois ſans peine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt encore aujourd'hui défendu aux Moines d'entrer ſans Permiſſion dans le Château de Verſailles, & par tout où le Roi ſe trouve. J'ai appris cela, lorſque j'étois à Paris; & tu peus compter, qu'il n'eſt rien de ſi certain.

Malgré toutes les marques de Mépris, dont on accable les Moines dans certaines Occaſions, je crois qu'on peut dire d'eux ce que diſoit Tacite des Aſtrologues, contre les quels on rendoit ſans ceſſe des Arrêts; qu'on vouloit tous les jours les chaſſer de Rome, mais qu'ils y reſtoient cependant toujours. C'eſt-là l'affaire des Nazaréens, & non pas la nôtre. Ils veulent être gouvernez par des Moines. Eſt-ce à nous à le trouver mauvais? Laiſſons-les donc dans leur Aveuglement, & venons à quelque choſe de plus gai.

Je dois m'embarquer inceſſamment pour l'Angleterre, avec deux Hommes d'un Caractére fort différent. L'un eſt un Partiſan outré de la Muſique Italienne, grand Voyageur de ſon Métier, & qui vient actuellement d'Italie, où il a été pendant long-tems. Il ne parle que de Concert, de Simphonie, *de Virtuoſi*, de Sonates, de Motets, de Cantates, &c. L'autre eſt un Métaphiſicien toujours réveur, occupé d'accorder tous les différens Siſtêmes de Des-Cartes, de Gaſſendi, de Locke, & de Malbranche. Il eſt diſtrait dans la Converſation, & à peine peut-on lui arracher quatre Paroles dans

la

la Journée. Il se tourmente quelquesfois, frappe du Pied, se ronge les Ongles; &, lorsqu'il ne peut développer quelque Question épineuse, on diroit qu'il est attaqué de quelque Maladie aiguë, tant il paroit inquiet & troublé. Il arrive quelquefois, que, lorsqu'il est dans ses profondes Méditations, le Voyageur, ou plûtôt l'Amateur de Musique, vient le consulter sur la Beauté d'un Air. *Monsieur*, lui dit-il, *je vous prie de me dire votre Sentiment sur cet Air en E si mi. Ecoutez.* A ces Mots, il se met à chanter; &, tandis qu'il fredone sa Chanson Italienne, le sévére Métaphisicien léve les Epaules, tourne les Yeux vers le Ciel, & donne au Diable, dans le fond de son Cœur, & la Musique, & le Musicien. Il songe à s'éloigner, & à passer dans une autre Chambre. Mais, le Voyageur le saisissant par le Bras, *Ha! Monsieur*, reprent-il, *écoutez, je vous prie, comme cet Air entre du* Majeur *au* Mineur, *& comme il retombe ensuite dans le* Majeur.... *Ah! que voilà qui est beau! Morbleu, on ne peut rien de mieux. Ce* Vinci *est un grand Homme! J'aimerois ma foi mieux avoir fait son Opéra d'Artaxerxès, que d'être Roi de Corse. Avouez, que tous vos Philosophes jouent un petit Rolle dans le Monde, eu égard aux grands Musiciens.*

Ces derniers Mots réveillent l'Attention du Métaphisicien: &, quelque occupé qu'il soit, il ne peut souffrir qu'on ôse blasphémer ainsi les Grands-Hommes dont il est Disciple. *Vous pensez*, lui dit-il avec un Ris mocqueur, *qu'un Musi-*

Muſicien ſoit dans le Monde un Homme bien reſpectable ; & qu'il faille beaucoup de Science & de Génie, pour chanter re mi fa ſol ? *Allez, Monſieur, allez : vous voulez badiner. Apprenez-moi, je vous prie, à quoi la Muſique eſt utile dans le Monde. A rien ; ou, tout au plus, à divertir quelques Femmelettes, ou quelques Petits-Maitres. Mais, la Philoſophie apprend à tous les Hommes à ſe conduire ſagement. C'eſt elle, qui leur donne des Mœurs pures, qui leur enſeigne à ſavoir mettre un Frein à leurs Paſſions : & il n'eſt aucun Secret dans la Nature, qu'elle ne développe. Elle ſatisfait tout-à-la fois, & l'Eſprit, & le Cœur.*

„ Dites-moi, je vous prie, *reprit le Muſi-*
„ *cien.* Vous êtes Philoſophe, ou, du moins,
„ étudiez-vous la Philoſophie. Etes-vous fort
„ content, & fort tranquile ? Vous auriés de
„ la peine à me perſuader cela. Je vous vois
„ ſans ceſſe agité. Vous n'avez pas un ſeul
„ Moment de Repos. Vous mangez, ſans ſa-
„ voir ſi vous mangez ; & vous parlez ſou-
„ vent de même. Vous êtes ſi occupé de vos
„ Idées chimériques, qu'à peine diſtinguez-vous
„ quelquesfois s'il eſt Jour, ou s'il eſt Nuit. Du
„ moins cela vous devient-il inutile. Car, vous
„ penſâtes hier vous jetter dans un Baſſin rem-
„ pli d'Eau ; & ſi moi, Muſicien inutile, je
„ ne vous euſſe point retenu par le Juſte-au-
„ Corps, toute votre Philoſophie courroit grand
„ Riſque d'être noyée. Comment voulez-vous
„ donc me perſuader, qu'une Science, qui

„ tranſ-

„ tranſporte les Sens juſqu'au point de ne pas
„ apercevoir un Réſervoir rempli d'Eau au-bout
„ d'une Allée, ſoit quelque-choſe de bien eſ-
„ ſentiel pour acquérir la Sageſſe? Je regar-
„ de, en vérité, les Philoſophes comme une
„ eſpéce de Gens aſſez comiques. Ils veulent
„ lire ce qui eſt dans les Cieux, & ne s'aper-
„ çoivent pas de ce qui eſt à leur Pieds. Vous
„ mépriſez la Muſique; mais, je vous défie de
„ me prouver qu'elle ſoit nuiſible comme cet
„ eſpéce de Fanatiſme, que vous appellez Phi-
„ loſophie. Si elle ravit les Sens, c'eſt d'une
„ façon douce, & qui les met dans un Repos
„ tranquille, ſans les aſſoupir entiérement. Exa-
„ minez un Homme qui ſort de l'Opéra. Vous
„ le verrez preſque marcher pendant plus d'une
„ demi-heure en Cadence. S'il eſt encor jeu-
„ ne, & qu'il ait le Jaret ſouple, il fera quel-
„ ques Cabrioles, & enſuite il repétera quel-
„ que Air qu'il aura retenu. Il abordera une
„ Femme d'une façon auſſi galante, qu'Atis
„ aborde Sangaride. Tout rit, tout ſe reſſent
„ en lui du Spectacle enchanteur dont il ſort.
„ Voyez, au contraire, un Homme qui vient
„ d'un Collége de quelque Univerſité. Il a
„ l'Oeuil hagard, & l'Air farouche. Il mar-
„ motte entre ſes Dents quelque Sillogiſme, ou
„ quelque Entimême. En ſortant de diſputer,
„ il ſe prépare à quelque nouvelle Attaque; &
„ il arrange les Argumens dont il veut accabler
„ ſes Adverſaires. Il eſt toujours de mauvai-
„ ſe Humeur, & toute ſa Science & ſa Philoſo-

„ phie

„ phie ne ſervent qu'à le tourmenter. Dites-„ moi, je vous prie, quelle eſt la choſe là „ plus utile à la Societé; ou celle, qui tour-„ mente les Hommes, les tranſporte hors d'eux-„ mêmes, & qui, ſous l'Eſpoir d'une Sageſſe „ imaginaire, les rend fous; ou celle, qui les „ amuſe agréablement, qui diſſipe leur Chagrin, „ & qui ſert à les entretenir dans un Etat tran-„ quille? C'eſt-là la différence qu'il y a entre „ la Muſique & la Philoſophie. Vous direz „ tout ce que vous voudrez; mais, je n'en „ démordrai point „. *Vous ferez bien,* répondit le Métaphiſicien avec un air de mépris. *Je vous conſeille de paſſer votre Vie en chantant. Vous aurez cet avantage avec les Cigales. Quant à moi, je crois que Dieu, m'ayant donné la faculté de penſer, je dois en faire uſage. Je ne m'oppoſe point que vous oubliés les Faveurs que vous avez reçues de la Nature. Mais, permettez que je tâche de les mettre à Profit.*

„ Vous appellez penſer, *reprit le Muſicien,* „ s'égarer dans de vaſtes Idées, s'abandonner „ entiérement à des Chimères, & laiſſer courir „ ſon Imagination déréglée. Quant à moi, „ j'apelle penſer, faire uſage de ma Raiſon, & „ m'en ſervir pour me conduire, & pour m'ai-„ der dans mes beſoins. Je crois, qu'il vaut „ beaucoup mieux ne point chercher à appro-„ fondir des choſes au-deſſus de notre portée, „ & ſavoir ſe procurer le néceſſaire, vivre com-„ modément & à ſon aiſe, manger, boire, dor-„ mir, rire, chanter, uſer enfin des jours que le

„ Ciel

„ Ciel nous donne, & ne point les conſumer
„ dans une inutile Méditation. Dites-moi,
„ je vous prie. De quels maux la Science gué-
„ rit-elle ? Jamais un Homme, étudiant une
„ queſtion de Métaphiſique, a-t-il diſſipé la
„ Migraine dont il étoit incommodé ? Je ſuis
„ certain, au contraire, qu'il n'a fait que l'aug-
„ menter, & qu'il eût beaucoup mieux valu
„ pour lui, qu'il eut entendu jouër une ou-
„ verture d'Opéra, ou quelque morceau de
„ Simphonie, qui euſſent agréablement occu-
„ pé ſon Eſprit. Lorſqu'une Perſonne eſt at-
„ taquée de Vapeurs hiſtériques, qu'elle eſt ſu-
„ jette à la Mélancolie, à quoi ſert votre Phi-
„ loſophie, qu'à la rendre entiérement folle,
„ & à exciter en elle de nouveaux Mouve-
„ mens de Mélancolie ? Mais, ſi elle entend
„ le Son de quelque Inſtrument, auſſi-tôt ſon
„ Humeur noire ſe calme, elle revient à elle-
„ même, & la Muſique lui rend l'uſage de ſa
„ Raiſon. Que peut-on propoſer de plus fa-
„ vorable à l'Harmonie, que l'effet qu'elle pro-
„ duit en Italie, lorſqu'un Homme eſt piqué de
„ la Tarantule ? Allez-lui faire des Diſcours de
„ Philoſophie, parlez-lui des Siſtêmes de Gaſ-
„ ſendi & de Dès-Cartes, & vous verrez ſi
„ cela l'empêchera de créver. Mais, jouëz-lui
„ un Air de Violon : auſſi-tôt, vous verrez le
„ Malade ſauter, danſer, cabrioler ; & la Mu-
„ ſique eſt le ſeul Reméde, qui puiſſe lui ren-
„ dre la Santé & lui conſerver la Vie. En ef-
„ fet, après avoir bien pirouetté, las & fati-
„ gué

„ gué il s'endort, & ſon Réveil eſt ſuivi d'une „ parfaite Guériſon. Toute votre Philoſophie „ a-t-elle jamais rien produit de ſembla„ ble„?

Je ne ſçai, mon cher Iſaac, ſi les Converſations de mes Compagnons de Voyage pourront te divertir. Quant à moi, je t'avoûrai naturellement que je les trouve fort plaiſantes, & qu'elles me font paſſer d'agréables momens.

Porte-toi bien : vis content & heureux ; & que le Dieu de nos Péres te comble de Bénédictions.

De Hambourg, ce ...

LETTRE CENT-VINTIEME.

JACOB BRITO *à* AARON MONCECA.

LEs Perſécutions, mon cher Monceca, auxquelles nos Fréres ſont expoſez dans ce Pays, m'ont fait faire pluſieurs Réfléxions ſur les Maux réciproques, que les Nazaréens ſe ſont mutuellement cauſez, & qui n'ont été occaſionnez que par l'affreuſe Maxime, qu'il *eſt non ſeulement permis, mais même néceſſaire, d'exterminer les Hérétiques.* Les Conſéquences, qui découlent de ce Principe cruel, ſont également pernicieuſes pour toutes les diverſes Croiances ; & ceux, qui ſoutiennent cette Impiété, ne penſent point

qu'ils peuvent être exposez aux mêmes Supplices qu'ils destinent à leurs Adversaires. S'ils réfléchissoient sur les Inconvéniens qui naissent de la Persécution, ils changeroient bien-tôt de Sentiment.

Les Personnes qu'on regarde comme hérétiques dans un Pays, passent pour orthodoxes dans un autre : & ceux, tout au contraire, qui croient être orthodoxes, y sont regardez comme hérétiques. Cette vérité devient évidente, pour peu qu'on examine les différentes Religions dominantes, qui sont établies en Europe. Un Protestant est un Hérétique à Paris ; &, à Londres, c'est un Elû du Seigneur. Un Papiste est regardé comme un Idolâtre en Angleterre ; & on croit en France, qu'il n'est point de Salut pour quiconque ne pense pas comme lui. Voilà donc diverses Nations d'une Croiance entiérement opposée, & qui pensent que ceux, qui ne suivent point la Religion qui domine chés elles, sont hérétiques. Or, supposons, que le Principe abominable des Inquisiteurs soit également admis par tous les Peuples ; dans quelles Horreurs, dans quel Carnage, le Monde entier n'est-il pas plongé ? En Portugal, en Espagne, en France, en Italie, en Autriche, en Boheme, en Pologne, &c. on égorge, on brule, on roue, on massacre les Luthériens, les Calvinistes, les Anglicans, les Presbitériens ; &c. En Hollande, en Angleterre, en Suede, en Danemarc, en Prusse, on tenailleroit, on égorgeroit, & l'on pendroit les Papistes,

tes, ſi certains Eccléſiaſtiques en étoient crûs, & ſi le Magiſtrat n'avoit pas plus d'Humanité que le Clergé. En Moſcovie, on tiranniſe & condamne à mort les Proteſtans & les Catholiques-Romains, comme également hérétiques & oppoſez à la Croiance Ruſſienne. Et, en Turquie, ces mêmes Moſcovites ſont immolez à la Gloire de Mahomet, & en Perſe à celle d'Aly.

Voilà, mon cher Monceca, les Horreurs, les Crimes, & les Impiétez, qui découlent naturellement de la Maxime, qui veut qu'on perſécute les Hérétiques, & qu'on les oblige à changer de Sentimens, par les Supplices & les Tortures. Si ceux, qui ſe diſent être animez d'un véritable Zèle pour la Gloire de Dieu, l'étoient réellement, ils ſe garderoient bien de vouloir convaincre l'Eſprit & le Cœur par des Violences contraires à la Loi Naturelle, & à l'Idée que tous les Hommes, qui ſont uſage de leur Raiſon, ont de la Divinité. Ils verroient, en perſécutant leurs Adverſaires, à combien de Maux ils expoſent leurs Fréres, qui ſe trouvent répandus en grand nombre dans d'autres Pays. Mais, comme la ſeule Paſſion, ou plûtôt la ſeule Rage, les fait agir; pourvû qu'ils viennent à bout de leurs Deſſeins dans les Pays où ils ſont les Maîtres, ils ne s'embarraſſent guére de ce qui peut arriver ailleurs.

Les Catholiques-Romains, ou plûtôt la Cour de Rome, les Eccléſiaſtiques, & les Moines, ont emploié toutes ſortes de Moiens, pour faire exi-

ler de France tous les Proteſtans. Après bien des Meurtres & du Carnage, on eſt enfin venu à bout d'exécuter ce Projet. Mais, qu'en eſt-il arrivé ? La Religion Romaine a ſouffert peu après un des plus grands Echecs qu'elle pouvoit eſſuier. L'Angleterre a totalement proſcrit le Papiſme : il en a couté trois Royaumes à un Roi aſſez malheureux ; ou plûtôt aſſez imbécille, pour ſe laiſſer conduire par des Prêtres ; & les Proteſtans, qu'on avoit bannis de leur Patrie, ont ſervi de Prétexte à l'Exil d'un nombre infini de Papiſtes, qui ont été chaſſés à leur tour, & dépouillés de leurs Biens.

Pendant qu'on détruiſoit à Paris tout ce qui pouvoit avoir la moindre Affinité avec le Proteſtantiſme, le Prince d'Orange profitoit habilement de ces Véxations ; & il eut été bien fâché, qu'on eût agi plus moderément avec les Réformez, dont il tira dans la ſuite de très grands Services. Ce fut en partie à ces Perſécutions des Eccléſiaſtiques, que ce Prince fut redevable de la Couronne de la Grande-Bretagne. Si les Jéſuites n'euſſent point occaſionné, par leur Envie de dominer, toutes les Sottiſes que fit le Roi Jaques, jamais Guillaume III. n'eut eu l'Occaſion de paſſer en Angleterre, ſous le Prétexte de maintenir les Droits & les Libertez de la Nation opprimée. Tous les Hiſtoriens avouent, que l'Attachement & la Soumiſſion, que Jaques avoit pour les Jéſuites, alloient juſqu'à l'Excès.

cès. Madame de la Fayette, quoique zélée Catholique, avouë néanmoins dans ſes *Mémoires de la Cour de France pendant les Années* 1688. & 1689. que, lorſqu'on connut en France le Caractére de ce Prince, on n'eut plus pour lui qu'une Pitié qui n'étoit pas éloignée du Mépris. *L'Archevêque de Rheims, Maurice le Tellier*, dit cette Dame *, *en voiant venir ce Prince de la Meſſe, ne put s'empêcher de dire d'un Ton ironique*: Voilà un fort bon Homme: il a quitté trois Royaumes pour une Meſſe. *On regarda auſſi comme choſe de mauvais gout, qu'il fût ſans ceſſe obſédé des Jéſuites, & qu'il affectât de dire, qu'il étoit de leur Société.* Le Continuateur de l'*Hiſtoire d'Angleterre de Rapin-Thoiras*, quoi qu'Ennemi déclaré du Proteſtantiſme, n'a pourtant fait aucune difficulté d'adopter ce Morceau ſingulier & caractériſtique, & d'y ajouter ce qui ſuit: *On alla juſqu'à lui faire ſécrétement un Crime de ſes Malheurs, parce qu'il aloit engager la France dans une Guerre onéreuſe, & dont on prévoioit l'Inutilité* †.

Ce n'étoit point au Roi Jaques, mon cher Monceca, à qui les François devoient s'en prendre des Embarras qu'ils prévoioient qu'il leur cauſeroit. C'étoit à ceux, qui lui avoient

* *Pages* 120. 124. 155.

† Continuation de Rapin-Thoyras, *Tom. XI. pag.* 41.

ent donné des Conſeils pernicieux, & qui l'avoient conduit dans un Abime, duquel il ne put jamais ſortir. Les Malheurs de ce Roi étoient une ſuite de l'Ambition des Jéſuites, & de la pernicieuſe Maxime, qu'il faut emploier toutes ſortes de Moiens pour détruire les Hérétiques. Les Anglois avoient devant leurs Yeux l'Exemple des Proteſtans François; & ils craignoient avec raiſon de ſe trouver un jour dans le même Cas. *Si le Roi*, diſoient-ils, *commence à diminuer nos Priviléges, & à augmenter ceux de nos Adverſaires, nous ſerons peu-à-peu réduits dans un Etat à ne pouvoir plus nous garantir des Fureurs de la Cour de Rome. On emploie aujourd'hui l'Artifice: bien-tôt on agira contre nous à Force ouverte. Les Proteſtans François conſervérent le Throne à Henri IV. Tant qu'il vécut, ils ne furent point opprimez; mais, peu de tems après ſa Mort, on commença à les chicaner, & puis à les perſécuter. On les a enfin proſcrits; & ils ont reſſenti les funeſtes effets de la pernicieuſe & abominable Maxime, que tous les Moiens, qu'on emploie pour exterminer les Hérétiques, ſont permis par les Loix Divines & Humaines. Prévenons donc l'Orage, qui nous menace. Etouffons le Serpent, que nous nourriſſons dans notre Sein; & donnons le Coup mortel au Papiſme, en détrônant un Roi, qui le protège, & qui le veut établir ſur la Ruine de nos Libertez & de notre Religion. S'il y a quelque choſe de honteux*

dans

dans l'Action que nous allons entreprendre, nos Ennemis ne ſont point en Droit de nous le reprocher. Nous ne nous révoltons, que contre un Souverain Papiſte; & ne nous en ont-ils pas donné l'Exemple, en refuſant de reconnoître un Roi Proteſtant? N'ont-ils pas publié un Million d'Ecrits, pour prouver, que les Sujets n'étoient point obligés de ſe ſoumettre à un Prince Hérétique? Leurs Prédicateurs n'ont-ils pas prêché, pendant plus de dix Ans cette odieuſe Maxime au millieu de Paris? Aujourd'hui, nous voulons bien adopter leur Sentiment: & nous ne faiſons autre choſe, que détbroner un Roi atteint & convaincu du Papiſme, que nous regardons avec raiſon comme la plus monſtrueuſe Héréſie.

Conſidére, mon cher Monceca, dans le Diſcours de ces Anglois, les funeſtes Effets des Repréſailles des Guerres de Religion. Examine, en même-tems, les Crimes dans leſquels la Fureur des Sectes différentes a jetté des Nations entiéres. Car, enfin, malgré les Riſques que couroient les Proteſtans d'Angleterre, je ne ſaurois approuver leur Conduite: je ſuis fermement perſuadé, qu'il n'eſt jamais permis aux Sujets de ſe révolter contre leurs Souverains; & c'eſt un Principe, que je t'ai ſouvent entendu défendre avec beaucoup de Vivacité. Cependant, dès qu'on admet, qu'il eſt permis de manquer de Parole aux Hérétiques, & de les contraindre à croire par force, on ouvre la porte a tous les Déſordres, on ébranle le Throne

des

des Rois, & on ſouffle l'Eſprit de Rebellion ſur le Peuple qui n'eſt que trop facile à ſéduire.

Si l'on établiſſoit une fois dans toute l'Europe, d'une maniere ferme & ſtable, que la Religion n'a rien de commun avec le Gouvernement, de quel Bonheur tous les Peuples ne jouïroient-ils pas, & quelle Tranquillité les Rois ne gouteroient-ils point ſur leur Throne? Que leur importe-t-il, que quelques-uns de leurs Sujets chantent en François, en Anglois, en Hollandois, ou en Allemand; & que quelques-autres pſalmodient en Latin: qu'il y en ait, qui s'aſſemblent le Samedi, & d'autres le Dimanche; pourvû qu'ils aiment leur Patrie, qu'ils paient éxactement les Impots, & qu'ils ſoient utiles à la Société? Mais, diſent quelques Politiques, dès qu'il y a pluſieurs Religions dans un Etat, il eſt impoſſible qu'il n'y ait ſouvent des Guerres Civiles. Je conviens, que cela arrive, lorſqu'une de ces Religions ſoutient & met en uſage la pernicieuſe Maxime, qu'elle doit emploier toutes ſortes de Moiens pour détruire & anéantir les autres; & qu'on voit quelquefois alors, que toutes les Sectes ſe réüniſſent contre celle qui veut ainſi les tiranniſer. Mais, lorſque, dans un Etat ſagement réglé, les Peuples ſont perſuadez, qu'il doit être permis à chacun de penſer, & de ſervir Dieu à ſa maniére, tout le Monde y vit en Paix & en Repos, quand même il y auroit cinquante Religions différen-

rentes. C'eſt-là une Vérité qu'on ne peut nier. Il n'y a qu'à examiner ce qui ſe paſſe en Hollande & en Angleterre. Combien de Sectes différentes n'y a-t-il pas dans ces Pays? Cependant, elles n'y cauſent aucun Trouble. Les Juifs, les Anti-Trinitaires, les Quakres, les Anabatiſtes, les Luthériens, les Réformez, les Aglicans, les Presbitériens, diſputent bien quelque-fois, mais ne ſongent point à s'entre-détruire: &, s'il eſt arrivé quelques Troubles en Angleterre au ſujet de la Religion, toutes ces différentes Sectes ſemblent en accuſer l'Eſprit de Révolte & de Perſécution de la Romaine, & font entre elles contre ſes Attaques une Ligue offenſive & deffenſive. En effet, elles craignent toutes également les ſuites du Principe pernicieux, qui veut qu'on extermine ceux qu'on appelle Hérétiques. C'eſt ce que témoigne un Auteur, qui pouvoit, & devoit même être parfaitement inſtruit, & de la Crainte, & de la Frayeur, que les Religions qu'on exerce en Angleterre avoient de la Romaine, puiſqu'il n'y en avoit aucune, qu'il n'eut profeſſé pendant quelque tems. *Si quelqu'un*, dit-il, *demande juſqu'à quel Point on doit tolérer les différentes Sectes? Je répons, que la Tolérance doit être égale entre elles; & qu'il leur doit être permis de rendre Raiſon de leur Foi en toutes Rencontres, ſoit par des Diſputes & par des Prédications dans leurs Aſſemblées publiques, ſoit par des Livres imprimez.*

Quant au Papiſme, il doit être entiérement privé du Bénéfice de la Tolérance ; non pas comme étant une Religion, mais comme une Faction Tirannique, qui opprime toutes les autres, qui ne ſe contente point de l'Egalité, qui veut encor dominer, & même anéantir tout ce qui lui eſt oppoſé *.

A ce Paſſage notable du fameux Virgile Anglois, j'en joindrai un ſecond d'un autre illuſtre Défenſeur de la Tolérance, trop zélé Diſciple de la Philoſophie, pour être prévenu de Préjugés contre aucune Religion. *Ne craignez pas*, dit-il †, *que les Miſſionnaires s'amuſent à ſe quereller, quand il faudra mettre en Pratique le Dogme de la Contrainte & des Dragonades. Les Thomiſtes & les Scotiſtes, les Moliniſtes & les Janſéniſtes, oublieront alors tous leurs Différents, & travailleront d'une même Epaule à l'Exécution du* Contrain-les-d'entrer.

Une choſe qui me ſurprend, mon cher Monceca, c'eſt que les Nazaréens Papiſtes n'ignorent pas combien leurs Violences portent de préjudice à beaucoup de leurs Freres. Ils ſavent, ils connoiſſent les Perſécutions qu'ils eſſuient au ſujet de cette Envie de dominer qu'on leur reproche. Et cependant, au lieu d'adoucir leur maniére d'agir, ils ſe gouvernent toujours avec plus d'Emportement ; & ne

* Milton, Oeuvres diverſes.

† Bayle, Dictionnaire Hiſtorique & Critique, *Tom. III. pag.* 399.